



Pensionnat de M^{lles} Hermand,
58, Grande rue à Besançon.

Distribution des Prix,
du 29 Août 1843.

Prix pour 3 Acroïst
remporté par M^{lle} Pour

1^{ère} Classe, 1^{ère} Division.



BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE GRECQUE.

LILLE. — TYPOGRAPHIE DE BRONNER-BAUWENS.



Digitized by the Internet Archive
in 2013



Aristide ou l'Ostracisme ?

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE GRECQUE

OU

TABLEAU DES ÉVENEMENS

QUI ONT IMMORTALISÉ LES GRECS.

Actions et belles paroles de leurs grands hommes, avec une
Esquisse des Mœurs, et un Aperçu des Sciences et des
Arts à différentes époques, depuis Homère jusqu'à
la réduction de la Grèce en province romaine.

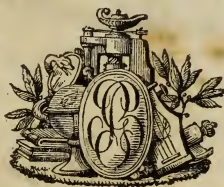
PAR DURDENT.

SEPTIÈME ÉDITION, ORNÉE DE GRAVURES,

Revue, corrigée et augmentée

PAR LE CHEVALIER DE PROPIAC

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE DION.



PARIS

FRUGER ET BRUNET, LIBRAIRES

RUE MAZARINE, N° 30.

—
1836.

THE HISTORY OF THE

REPUBLIC OF THE UNITED STATES

OF THE



OF THE

REPUBLIC OF THE UNITED STATES

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE GRECQUE.



Temps héroïques.

C'est sous ce nom que l'on désigne les époques les plus reculées de l'histoire grecque. Plusieurs des héros dont on y rapporte l'existence, et qui furent divinisés par la suite, n'étaient pas des personnages fantastiques; mais l'amour du merveilleux mêla beaucoup de fables à leur histoire.

Le premier royaume établi dans la Grèce fut Sycione. C'est dans l'an du monde 1915, 2089 ans avant J.-C., et 1312 ans avant la première olympiade, que les historiens en placent le commencement. Son premier roi fut Agialus. Ce royaume subsista mille ans.

C'est du temps d'Abraham, 1080 ans avant la première olympiade, que fut fondé celui d'Argos, dans le Péloponèse. Son premier roi fut Inachus.

Vient ensuite le royaume de Mycènes, où Persée, petit-fils d'Acrisius, transféra le gouvernement d'Argos.

L'Égyptien Cécrops fut le premier qui

donna une forme régulière de gouvernement au royaume d'Athènes. Ce fut lui qui institua le célèbre tribunal de l'Aréopage. Le troisième roi d'Athènes, Amphiction, établit le fameux conseil qui conserva le nom de son fondateur, et qui tint un rang si considérable dans la Grèce.

Le royaume de Thèbes fut fondé par Cadmus. On dit qu'il fut l'inventeur des seize lettres de l'alphabet grec; mais il est plus probable qu'il les emprunta des caractères phéniciens.

On s'accorde à croire que le royaume de Sparte ou de Lacédémone a été fondé par Lelex.

Quant à Corinthe, ce fut à un période antérieur à celui dont nous venons de parler que ce royaume commença à adopter les formes monarchiques. Son premier souverain fut Sisyphe, fils d'Éole.

Un des descendants d'Hercule, Caranus, gouverna d'abord le royaume de Macédoine, qui exista l'espace de 626 ans, jusqu'à l'entière défaite de Persée par les Romains. Les dieux de ces législateurs furent adorés chez les peuples qu'ils civilisèrent; mais quelques-uns d'entre eux eurent un culte particulier dans des lieux qui leur étaient spécialement consacrés, comme Junon à Argos, Minerve à Athènes, etc.

Ce fut dans ces temps que les héros firent paraître un courage qui, dans la suite, excita l'enthousiasme des poètes et l'admiration des peuples. Semblables aux chevaliers errans de l'histoire moderne, ils cherchaient les dangers, combattaient les monstres et les oppresseurs; mais, comme eux aussi, ils se rendirent souvent redoutables, en tournant leurs armes contre ceux mêmes qu'ils s'étaient chargés de défendre.

Les Argonautes qui entreprirent un long voyage pour ravir les trésors d'Ætes, roi de Colchos; Hercule, si célèbre depuis, et Thésée son émule, nous présentent autant de mauvaises actions que de bonnes. Dans le dessein que l'on a de n'offrir à l'attention des jeunes gens que des faits reconnus comme vrais, on ne s'occupera pas de chacun de ces héros en particulier.

Cependant on ne passera point sous silence un trait remarquable de la vie de Thésée. Lorsqu'il se vit possesseur du trône d'Athènes, il mit lui-même des bornes à son autorité, en donnant la forme démocratique à son gouvernement. Tout le fruit qu'il en retira fut de voir les Athéniens s'élever contre lui. Ils le forcèrent de se retirer chez Lycomède, roi de l'île de Sciros; mais après sa mort, ils rendirent de grands honneurs à sa mémoire. Nous aurons souvent l'occasion de nous con-

vaincre que cette versatilité dans les opinions et cette ingratitude caractérisèrent les Grecs en général et les Athéniens en particulier.

On peut ranger au nombre des événemens réels, mais défigurés par une foule de fables, les deux sièges de Thèbes, ainsi que celui de Troie. La muse d'Homère a fait connaître cette dernière catastrophe à toutes les nations civilisées.

Homère. — Hésiode.

Le poète dont la réputation est le plus généralement répandue, est celui dont on connaît le moins ce qui a rapport à lui-même, on n'a que des conjectures sur sa vie et sa mort.

Il est le plus ancien de tous les poètes dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous (puisque les fragmens attribués à Orphée sont regardés comme apocryphes). Cependant la poésie était très-cultivée avant le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; car, outre cet Orphée, dont l'histoire a été surchargée de tant de fables, Linus, Musée, et plusieurs autres poètes, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, s'étaient acquis une grande renommée.

La plus commune opinion est qu'Homère vivait environ trois cents ans après le siège de Troie. Dans l'*Iliade*, il rapporte les principaux événemens de cette guerre heureuse-

ment terminée par les Grecs; dans l'*Odyssée*, il décrit les causes des voyages d'Ulysse, et les malheurs qu'il eut à éprouver avant de rentrer dans ses états.

Tout ce qu'on a écrit sur Homère, les commentaires, les explications, les critiques, les apologies dont il a été l'objet, formeraient une bibliothèque immense. Il suffira de dire ici que les plus grands écrivains des siècles postérieurs montrèrent pour lui une vive admiration. Eschyle disait, quand on louait ses pièces : « qu'elles n'étaient que des reliefs des festins d'Homère. » Sophocle s'honorait de le prendre pour guide. On sait à quel degré de gloire Virgile est parvenu en suivant fidèlement ses traces; et les plus distingués des poètes modernes se sont empressés de l'imiter ou de le traduire. Il est en un mot, suivant la belle expression d'Ovide, « La source intarissable où les poètes vont s'abreuver. »

Il paraît probable que, pendant sa vie, Homère fut pauvre, errant et aveugle. Après sa mort, sept villes, Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. On croit que les prétentions de Smyrne étaient les mieux fondées.

Les poètes ne sont pas les seuls qui l'aient admiré avec une sorte d'enthousiasme. Des historiens, des orateurs, des hommes d'état,

des philosophes , tels qu'Hérodote, Platon, Démosthène, et tant d'autres, venus après eux, étudièrent ses écrits avec autant d'ardeur que d'assiduité. Les meilleurs auteurs didactiques de l'antiquité, Aristote, Longin, Horace, Quintilien, le proposent presque toujours pour modèle, et vont chercher de préférence dans ses écrits les exemples du grand et du beau.

Les ouvrages de ce poète ont toutefois des défauts qui ont donné lieu à une rigoureuse censure; mais ces défauts, qui auraient anéanti tout poème où l'on n'eût trouvé d'ailleurs que des beautés ordinaires, sont effacés par les traits sublimes qui, dans les siens, frappent et transportent à tout instant.

Il dort quelquefois; mais son sommeil, a dit très-heureusement l'auteur d'*Anacharsis*, « ressemble à celui de Jupiter qui, suivant » Homère lui-même, se réveille en lançant » le tonnerre. »

Quoique les Béotiens eussent la réputation d'être les plus stupides des Grecs, et les plus insensibles aux charmes de la poésie, ils virent naître chez eux des poètes illustres, parmi lesquels Hésiode passe pour le plus ancien.

Il naquit au village d'Ascra, peu éloigné de Thespies. On le croit contemporain d'Homère, et l'on a même prétendu qu'il avait

remporté la palme sur lui dans un concours; mais le Quintilien français a fait à cette assertion une réponse sans réplique.

« Il n'est pas vrai, dit La Harpe dans son
» *Cours de Littérature*, comme quelques-uns
» l'ont écrit, qu'Hésiode ait vaincu Homère
» dans une joute poétique aux funérailles
» d'Amphidamas : il y remporta en effet une
» couronne; mais s'il l'avait obtenue sur un
» concurrent tel qu'Homère, il y avait assez
» de quoi s'en glorifier, pour qu'Hésiode,
» qui rappelle dans un de ses poèmes cette
» couronne qu'on lui avait décernée, nom-
» mât le rival qu'il avait vaincu, et il ne le
» nomme pas; c'est donc évidemment un
» conte qui n'a pu être imaginé que par les
» détracteurs d'Homère. »

Dans le poème intitulé *les Travaux et les Jours*, Hésiode donne des conseils à son frère Persée, et entre dans d'assez grands détails sur l'agriculture. Il a servi, en ce dernier point, de modèle à Virgile, qui, dans ses *Géorgiques*, l'a surpassé. *La Théogonie*, ou *la Naissance des dieux*, est le second poème d'Hésiode qui soit parvenu jusqu'à nous; mais il en composa un grand nombre d'autres, ayant vécu jusqu'à une extrême vieillesse, sans avoir jamais cessé de cultiver la poésie.

Lycurgue.

Il y a diverses traditions sur l'origine de Lycurgue. La plus accréditée est celle qui le fait descendre d'Hercule et qui lui donne pour père Eunomus. Ce prince étant mort, et Polydecte, son fils aîné, qui lui succéda, ayant aussi terminé sa carrière, Lycurgue fut appelé au trône : mais comme la veuve du dernier roi était grosse, il refusa la couronne et se borna à accepter le titre de tuteur du jeune prince qui pouvait naître. Alors la reine lui offrit de faire périr, avant qu'il eût vu le jour, l'enfant qu'elle portait dans son sein, s'il voulait l'épouser et partager son pouvoir avec elle. Il lui donna des espérances pour l'empêcher de commettre un si grand crime ; et quand l'enfant, qui était mâle, vint au monde, Lycurgue le montra aux magistrats, en disant : « Voici votre roi » qui vient de naître. » Pour exprimer la joie que cet événement causa au peuple, Lycurgue appela cet enfant Charilaüs.

Une si grande vertu ne désarma point ses ennemis ; la reine et ses partisans dirent hautement qu'il était absurde de confier le jeune roi à un homme intéressé à sa mort : Lycurgue s'éloigna de Sparte, et voyagea dans l'intention de donner un jour des lois à sa patrie. Lorsqu'il était en Ionie, il eut con-

naissance des poèmes d'Homère , et rapporta ce trésor dans la Grèce. A son retour, il essaya d'établir ses lois, et souvent il éprouva une forte résistance. Dans une émeute, il reçut un coup qui le priva d'un œil. A la vue de son visage sanglant, les séditeux couverts de honte et pénétrés de douleur, lui livrèrent l'auteur du délit; c'était un jeune homme bouillant; il l'emmena chez lui, et par les réprimandes qu'il lui fit avec douceur, il lui inspira des sentimens de reconnaissance, et gagna son affection.

Ses lois ayant été acceptées, il dit au peuple assemblé, qu'il avait encore à lui communiquer l'article le plus important, mais qu' auparavant l'oracle de Delphes devait être consulté. Il lui fit jurer que, jusqu'à son retour, il ne changerait rien aux lois qu'il avait établies; et quand le serment en fut prêté, il partit dans l'intention de ne plus revenir. Il se contenta de transmettre à ses concitoyens la réponse de l'oracle, qui portait :
« que Sparte serait la plus florissante des » villes, tant qu'elle obéirait aux lois de » Lycurgue. »

Il mourut dans son exil volontaire, et après sa mort, Sparte lui consacra un temple où chaque année on lui offrait un sacrifice.

Avant Lycurgue, deux rois, dont chacun était chef d'une des branches de la famille

des Héraclides , régnaient à Sparte ; il y avait un sénat qui partageait l'autorité avec les deux chefs de la nation. Le roi Théopompe avait fait établir, sous le nom d'*Éphores* ou inspecteurs , cinq magistrats chargés de surveiller la conduite des rois , et de défendre la liberté du peuple. Lycurgue confirma toutes ces dispositions législatives ; mais , dans la suite , les deux rois furent souvent divisés ; les éphores prirent parti tantôt pour l'un , tantôt pour l'autre , ou se déclarèrent ennemis de tous les deux , ce qui occasionna des dissensions civiles dont les Spartiates ne furent pas plus exempts que les autres peuples , quoique l'histoire nous autorise à croire que l'intention de Lycurgue avait été de former des citoyens sages et heureux.

Sur les lois et les mœurs des Spartiates.

Par mœurs des Spartiates , on entend la manière de vivre de ce peuple , tant qu'il ne s'écarta point des institutions de Lycurgue.

Ces mœurs ont un caractère frappant de singularité ; en rassemblant leurs principaux traits , on ne se livrera point à l'engouement qui , chez les modernes , a fait regarder quelquefois comme admirables les réglemens et les usages de cette nation ; l'on évitera aussi l'esprit de dénigrement. Les faits parleront.

Lycurgue avait résolu de combattre pres-

que toujours la nature chez le peuple qu'il voulait former. Un enfant spartiate, dès sa naissance, était exposé à un examen rigoureux. S'il paraissait démontré qu'il ne serait pas fort et bien constitué, on le jetait dans un lieu appelé *les apothètes*, qui était une fondrière près du mont Taigette.

Quand l'enfant avait sept ans, il appartenait moins à ses parens qu'à l'État. Une éducation dure le préparait à une vie de privations, telle que celle des peuples sauvages.

Souvent les jeunes gens de dix-huit ans, partagés en deux troupes, se livraient des combats où leurs pieds, leurs poings, et même leurs ongles et leurs dents étaient leurs armes. Ces exercices avaient lieu sous l'inspection de cinq magistrats, et à la vue d'un grand nombre de spectateurs qui se plaisaient à exalter les vainqueurs, et à lancer contre les vaincus les sarcasmes les plus amers.

Afin d'accoutumer les enfans à supporter la douleur sans se plaindre, on les faisait fouetter tous les ans sur l'autel de Diane, et l'on déclarait vainqueur celui qui avait souffert avec le plus de courage ce cruel châtiment. Plutarque dit que plusieurs en mouraient. Il raconte encore qu'un jeune homme qui avait dérobé un renard, et l'avait caché dans son sein, aima mieux se laisser déchirer les entrailles par cet animal, que d'avouer

son larcin. Pour les accoutumer aux ruses qu'on employait à la guerre, il leur était permis de se dérober réciproquement leurs effets : mais malheur à celui qui était pris sur le fait ; il payait cher sa maladresse.

La *cryptie* ou *embuscade*, que quelques écrivains confondent avec la *chasse aux Ilotes* ou *esclaves*, et que d'autres en séparent, est l'un des points de l'histoire de Sparte qui a le plus fait rougir les admirateurs de Lycurgue. Barthélemy, dont l'âme était douce et pure, emploie tous ses efforts pour pallier tout ce que cet usage avait d'atroce ; il est cependant aisé de voir qu'il n'est pas lui-même bien sûr de la force de ses raisonnemens, puisqu'il conclut par cette phrase : « J'ai pensé qu'il n'était nullement » nécessaire de faire les hommes plus mé- » chans qu'ils ne le sont, et d'avancer, sans » preuves, qu'un législateur sage avait or- » donné des cruautés. »

Mais on ne peut révoquer en doute la chasse des Ilotes, sans démentir Héraclide de Pont, Plutarque, et Aristote qui ajoute cette particularité : « qu'en entrant en » charge, les éphores déclaraient la guerre » aux Ilotes ; afin qu'on pût les tuer impuné- » ment. »

Voici en quoi consistait cette chasse : Les jeunes gens se répandaient dans les campagnes

que les Ilotes cultivaient pour leurs maîtres. Pendant le jour, ils se mettaient en embuscade; et la nuit, bien armés, ils massacraient sans danger ces malheureux, dont la moindre résistance était considérée comme un crime.

On donne deux motifs de cet usage barbare; d'abord on voulait aguerrir les jeunes gens; ensuite on désirait que les Ilotes ne devinssent pas trop nombreux. Mais de semblables motifs peuvent-ils diminuer en rien l'horreur qu'un tel crime inspire?

Sans aucun égard pour la différence des sexes, l'éducation des filles était aussi austère que celle des garçons. Dans la Grèce, et surtout à Athènes, les jeunes filles étaient formées avec soin à la modestie, à la retraite, à l'amour du travail; mais à Sparte, rien ne devait se faire comme ailleurs. Les jeunes Lacédémoniennes étaient donc exercées à lutter entre elles, à se disputer le prix de la course, et même à lancer des disques ou des javelots, comme si elles eussent dû avoir leur part dans les fatigues et les dangers de la guerre. Les rois, les magistrats, les citoyens, et même les jeunes gens étaient témoins des exercices auxquels elles se livraient demi-nues. On alléguait, pour justifier ce mépris de la pudeur, des raisons non moins étranges que l'usage lui-même, et qu'il ne convient pas de rapporter ici.

Le jeune homme marié n'était pas dispensé d'habiter en commun avec ses compagnons. Dans les premiers temps de l'union, souvent même pendant plusieurs années de suite, il ne visitait sa femme qu'à la dérobée, et c'eût été pour lui une sorte de honte, qu'on l'eût vu sortir de chez elle. Pour justifier encore cette coutume, on fait des raisonnemens qu'on regarde comme péremptoires. On prétend, entre autres, que la tendresse des époux était, par ce moyen, de plus longue durée que dans les pays où elle n'éprouve aucun obstacle. Plutarque et Barthélemy lui-même, qui n'avait cependant aucun intérêt à vanter les mœurs des Grecs, ne sont point éloignés de cette opinion; mais l'un et l'autre ne paraissent pas apercevoir les graves inconvéniens qui pouvaient résulter de l'état d'isolement où se trouvaient presque toujours les femmes spartiates.

Il est vrai que leur caractère, formé de bonne heure, et les exercices auxquels on les assujettissait, les rendaient peu accessibles à la séduction, quoique les attachemens illicites ne fussent pas inconnus à Sparte, surtout lorsqu'elle eut dévié de la ligne rigoureuse que Lycurgue lui avait tracée.

Le célibat n'était pas formellement proscrit à Sparte; mais les désavantages et même les

humiliations qui y étaient attachés, en éloignaient le plus grand nombre des citoyens. Une des punitions infligées à ceux qui avaient fui le nœud de l'hymen, consistait à les priver de la vue des jeunes filles, luttant avec leurs légers costumes les unes contre les autres. Ce n'était pas tout : les magistrats avaient droit d'ordonner aux célibataires de faire tout nus, en hiver, le tour de la place en chantant des chansons où ils se reconnaissaient eux-mêmes dignes de la punition qu'on leur infligeait. Cette procession avait quelque chose d'aussi singulier que beaucoup d'autres usages de Sparte : on eût vainement cherché parmi les autres nations de la Grèce une coutume semblable. Les magistrats lacédémoniens ne privaient ni le peuple ni eux-mêmes d'un spectacle qui annonçait la fécondité et l'originalité de l'imagination dont les dieux avaient doué leurs législateurs.

Parvenus à l'âge de vingt ans, les Spartiates ne se coupaient plus les cheveux ni la barbe, coutume qui leur donnait un aspect farouche. On cite à ce sujet une belle réponse d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il avait une barbe si longue : « Je » laisse croître ma barbe, dit-il, parce que, » depuis qu'elle est blanchie par le temps, » elle m'avertit de ne rien faire qui déshonore ma vieillesse. »

L'habillement des Spartiates était très-simple, et le même pour les rois que pour le moindre citoyen. Il consistait en une tunique courte et un manteau d'une laine grossière. Leurs bonnets avaient la forme de ceux qu'on voit encore à certaines statues de Castor et de Pollux, deux de leurs héros ou demi-dieux. Ils avaient pour chaussure des espèces de sandales, le plus souvent de couleur rouge. Leurs maisons, leurs ameublemens se ressentaient de cette simplicité. Leur territoire pouvait fournir avec abondance à leur table des mets assez délicats; mais Lycurgue avait eu soin de porter la réforme sur ce point comme sur tous les autres. Leur *brouet* était du jus de porc, assaisonné de sel et de vinaigre. Denys de Syracuse, qui, sur la réputation de ce mets, voulut le goûter, ordonna à un cuisinier lacédémonien de lui en servir. Il le trouva détestable; mais l'esclave évita sa colère, en lui faisant observer avec beaucoup de sens, que s'il trouvait ce plat si mauvais, c'était qu'il y manquait le principal assaisonnement que les Spartiates y joignaient : les courses, la lutte, et tous les exercices violens qui précédaient leurs repas.

Ils avaient de bon vin, et chacun pouvait en boire autant qu'il le désirait; mais ils mettaient un orgueil estimable à ne point s'aban-

donner à l'ivresse. Un d'eux dit un jour à ce sujet « qu'il usait du vin avec modération , » pour n'avoir jamais besoin de la raison » d'autrui. » Dès l'enfance on leur inspirait de l'horreur pour l'ivresse, en faisant paraître devant eux des esclaves dans l'état d'abrutissement dont elle est cause.

Ils mangeaient tous en public à des tables le plus souvent de quinze personnes. Les magistrats et les rois eux-mêmes n'étaient pas exceptés de cette règle. Les lits sur lesquels ils se plaçaient pour prendre leurs repas, étaient de bois. Un autre morceau de bois ou une pierre supportait leurs coudes. Leurs discours roulaient sur la morale et sur les belles actions; mais Lycurgue voulut aussi qu'ils ne fussent pas ennemis d'une gaieté décente, et leur ordonna d'avoir dans leur salle à manger le dieu du *Rire*. Les femmes étaient exclues de ces repas pris en commun; les jeunes gens, admis seulement pour écouter ce qui se disait, tâchaient souvent de dérober quelque portion de mets. On a déjà vu que le vol était, si l'on peut s'exprimer ainsi, fort bien organisé chez les Spartiates.

Leur aversion pour tout ce qui tient à l'éloquence est connue, et le mot de *laconisme* a même conservé chez les modernes la signification qu'on lui donnait en Grèce. Nous en citerons quelques exemples. L'île d'Égée,

manquant de blé, leur envoya un ambassadeur pour les déterminer à leur en donner. Le discours de cet envoyé avait quelque étendue; ils lui répondirent, « qu'ils en » avaient oublié le commencement, et n'en » avaient pas compris la fin. » Il en vint un autre à qui la concision avait surtout été recommandée, comme le seul moyen de réussir. Il se contenta de leur montrer un sac de farine entièrement vide. Les Spartiates consentirent à venir au secours de ses compatriotes; mais ils lui reprochèrent encore de la prolixité, parce qu'il avait ajouté à sa pantomime « qu'il était nécessaire de remplir » ce sac. »

Philippe leur écrivant des menaces, et concluant que s'il entraît dans la Laconie, il ravagerait tout le pays et les soumettrait à ses lois; ils lui répondirent : « Si.... » Dans une autre circonstance, ils lui avaient écrit : « Denys à Corinthe, » lui faisant sentir que le sort de ce prince détrôné devait lui donner à réfléchir. C'est parce qu'ils étaient si bien connus par leur attention à économiser les paroles, que la réponse qu'ils reçurent un jour d'Épaminondas parut si piquante et si spirituelle. Dans une conférence publique, ils se plaignaient avec quelque diffusion des injures qu'ils prétendaient avoir reçues des Thébains. « Convenez du moins, leur dit l'il-

» Iustre Béotien, qu'ils vous ont rendu le
» service de vous faire alonger vos mono-
» syllabes. » Les éphores craignant que la
garnison qu'ils avaient mise dans la forteresse
de Décélie ne fût surprise par les Athéniens,
ou qu'elle ne se livrât elle-même en faisant
ses exercices habituels, lui écrivirent : « Ne
» vous promenez point. »

Mais l'exemple le plus frappant de laco-
nisme est la lettre où Lysandre manda, qu'en
se rendant maître d'Athènes, il venait de
terminer la longue et sanglante guerre du
Péloponèse ! Elle ne contenait que ces mots :
« Athènes est prise. »

Avec cette manière de s'exprimer, on sent
que leur amour pour leur patrie, et la haute
opinion qu'ils avaient d'elle et d'eux-mêmes,
devaient leur inspirer des mots d'une grande
énergie.

En quelle qualité, disait un roi de Perse à
des Spartiates envoyés vers lui, suivez-vous
la négociation ? Ils répondirent : « Comme
» ambassadeurs, si elle réussit ; comme par-
» ticuliers, si elle manque. »

Quelle élévation d'âme dans ce dernier
trait ! Un Lacédémonien était mis à l'encan
dans une ville ennemie ; « je vends un Lacé-
» démonien, dit le crieur. — Dis un prison-
» nier, reprit vivement le Spartiate, en lui
» mettant la main sur la bouche. »

Les femmes spartiates, une fois mariées, étaient vêtues avec une extrême modestie, et vivaient dans une grande retraite. Plusieurs traits prouvent qu'elles rivalisaient de grandeur d'âme avec leurs époux. Comme eux, elles poussaient quelquefois l'héroïsme jusqu'à une sorte de férocité. Une de ces fières républicaines dit à son fils, en lui donnant son bouclier : « Reviens ou dessous ou dessus. » Argiléonis, mère de Brasidas, mort glorieusement en triomphant des Athéniens, sous les murs d'Amphipolis, répondit à ceux qui, pour la consoler, lui disaient que jamais Sparte n'avait produit un aussi grand général : « Vous vous trompez ; mon fils était brave, » mais Sparte a plusieurs citoyens qui valent » mieux que lui. »

Des mères allaient voir sur le champ de bataille les cadavres de leurs fils, pour s'assurer s'ils étaient morts glorieusement. Une de ces femmes magnanimes, apprenant la mort de son fils aîné, répondit : « Qu'on l'en- » terre, et que son frère prenne sa place. » Une autre demande des nouvelles à un Ilote revenant de l'armée. « Vos cinq fils ont été » tués, répondit-il. — Esclave, est-ce sur » cela que je t'interroge ? » Il reprend : « Sparte est victorieuse. » Alors elle vole au temple remercier les dieux. Enfin, s'il en faut croire Plutarque, des mères, à Sparte, im-

molaient elles-mêmes leurs fils lorsqu'ils étaient convaincus de lâcheté.

Ce sont là les vertus que le grand Corneille prête à son Horace dans la tragédie de ce nom; mais il n'est personne qui n'applaudisse à la belle réponse de Curiace et surtout à ces deux vers :

Je rends grâces aux cieux de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

**Guerre des Spartiates contre les Messéniens. —
Aristodème.**

Les Messéniens, dans une des guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Spartiates, s'étant retranchés sur le mont Ithome, consultèrent l'oracle de Delphes. Il leur fut répondu que, pour triompher de leurs ennemis, il fallait qu'ils immolassent une jeune fille de la maison régnante. Le sort tomba sur la fille de Lyciscus, qui, pour la soustraire à la mort, prit la fuite avec elle, et vint se réfugier à Sparte. Alors Aristodème, qui devint dans la suite roi de la Messénie, et qui s'était déjà signalé par des actions courageuses, imita le dévouement d'Agamemnon, en présentant, lui-même, sa propre fille au couteau sacré. Un jeune Messénien, à qui elle était fiancée, voulut la sauver, en déclarant qu'elle était déjà son épouse; mais il ne fit que hâter sa mort. Aristodème, irrité de

l'injure que ce jeune homme faisait à sa fille, porta lui-même à cette infortunée le coup fatal. Non contents de ce sacrifice, les prêtres déclarèrent qu'il fallait une autre victime, parce que la fureur et non la piété avait conduit le bras du meurtrier. Le peuple allait l'immoler, si le roi n'eût épargné ce nouveau crime aux Messéniens, en leur persuadant que l'oracle était satisfait.

Aristodème soutint quelque temps la guerre contre Sparte. Dans une action où il avait battu les Lacédémoniens, il immola à Jupiter, sur le mont Ithome, trois cents d'entre ceux qu'il avait faits prisonniers. Le roi Théopompe était du nombre. Mais, accablé de remords, et l'esprit troublé par ces oracles, pour lesquels il avait montré une obéissance si aveugle, et qui lui prédirent que la fin de la guerre serait funeste aux Messéniens, il se fit justice, en se perçant de son épée sur le tombeau de cette même fille dont il avait été le bourreau, dans l'espoir d'obtenir la victoire.

Seconde guerre de Messénie. — Aristomène.

Aristomène fut le défenseur de sa patrie, contre l'oppression de Sparte; il montra l'âme d'un héros dans les divers changemens de fortune qu'il éprouva.

La première guerre ayant été terminée par

L'humiliation des Messéniens, la paix les réduisit en servitude. Ils supportèrent le joug pendant quarante ans, après lesquels ils tentèrent de recouvrer leur indépendance, avec le secours de quelques peuples voisins justement révoltés de l'ambition de Sparte. Aristomène, né du sang des rois, était à la tête des Messéniens. Un premier combat n'eut aucun résultat important, mais le chef messénien, dans l'intention de braver les ennemis, et d'animer le courage de ses troupes, se glissa furtivement dans Sparte, et attacha au temple de Minerve *Chalciaecos* un bouclier sur lequel il avait écrit : « *Aristomène vain-*
» *queur, offre ce présent à la Déesse, des*
» *dépouilles qu'il a enlevées aux Lacédé-*
» *moniens.* »

Sparte demanda aux Athéniens un général, d'après l'ordre de l'oracle de Delphes. Dans la crainte de trop contribuer aux succès de leurs voisins, devenus déjà leurs rivaux en puissance, les Athéniens leur envoyèrent Tyrtée, poète jusqu'alors obscur et hôteux. Ce choix lui donna une nouvelle énergie; il réveilla, par l'élévation de ses chants, la valeur des Spartiates, et les conduisit à la victoire. Il reçut dans la suite des distinctions honorables, et fut mis au nombre des citoyens de Sparte.

Aristomène ayant été défait, se retrancha

sur une montagne nommée Ira, et s'y défendit pendant onze ans, contre les attaques des ennemis. Pausanias nous a transmis une aventure extraordinaire de cet intrépide guerrier.

Entouré un jour par l'armée ennemie, il reçut une blessure et fut fait prisonnier. Les Lacédémoniens le jetèrent dans une fosse profonde, qu'ils appelaient la *Céada*. C'était dans ce gouffre qu'ils entassaient leurs captifs tout vivans, et qu'ils les laissaient mourir de faim. Aristomène y resta trois jours au milieu des morts et des mourans. Alors un renard, qui s'était glissé dans la fosse par une issue secrète, devint son libérateur. Il saisit cet animal, se laissa guider par lui, et retourna vers ses compagnons. Il soutint encore quelque temps le choc des Lacédémoniens, jusqu'à ce que ceux-ci se fussent emparés, moitié par force, moitié par surprise, d'Ira, comme ils s'étaient autrefois emparés d'Ithome. Les Messéniens furent faits captifs et réduits à la condition des Ilotes. Plusieurs allèrent s'établir à Zancle, ville de Sicile, à laquelle ils donnèrent le nom de Messane. C'est celle que nous appelons Messine.

Aristomène mourut à Rhodes. Damagète, roi d'Ialisse, ville de l'île de Rhodes, et son gendre, lui érigea un superbe monument, et les Rhodiens ne témoignèrent pas moins

d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritait.

Des sept Sages de la Grèce, et principalement de Solon.

Ces hommes contemporains, qui furent appelés ou s'appelèrent eux-mêmes *sages* par excellence, étaient Thalès de Milet, Pittacus de Mytilène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Sparte, et Solon d'Athènes, le plus illustre de tous, parce qu'il fut le législateur de sa patrie.

Il descendait des anciens rois, et refusa de leur succéder. Il aimait la poésie, et s'y exerça avec succès; on lui reprocha quelquefois des mœurs trop peu austères pour la place qu'il occupait dans l'État; il était d'un caractère très-doux, et sut cependant déployer de la fermeté dans quelques occasions importantes.

On lui demanda l'abolition des dettes et le partage des terres; il refusa ce partage, qui eût bouleversé l'État, et adopta la première proposition.

Dracon avait fait, pour les Athéniens, des lois dont la rigueur est passée en proverbe; Solon les revit et les modifia.

Il donna ensuite une constitution démocratique. Quatre cents sénateurs examinaient les affaires publiques, avant de les soumettre

au jugement du peuple. Tout orateur devant, par ses talens et par la disposition des esprits des Athéniens, exercer un grand empire sur la multitude, subissait un examen rigoureux sur sa conduite, et on avait droit de porter une accusation contre lui, s'il avait eu l'adresse de dérober la connaissance de l'irrégularité de ses mœurs à ses concitoyens.

Des quatre classes de citoyens, les trois premières seulement pouvaient parvenir aux magistratures. La quatrième comprenait les gens pauvres et sans éducation.

Une particularité remarquable des lois de Solon, c'est, qu'ayant décerné des peines contre tous les autres crimes, il n'en porta point contre le parricide, persuadé qu'un forfait si atroce n'était nullement possible. Le contraire fut prouvé dans la suite. Alors, quand on conduisait le coupable au lieu du supplice, il avait la tête couverte d'un voile.

Solon déclara que ses lois n'auraient de force que pendant un siècle, attendu que les changemens, dans les mœurs et dans les relations politiques d'un État, exigent quelquefois que ses institutions éprouvent des modifications utiles. Il partit après avoir fait promettre aux Athéniens, par serment, qu'ils n'altéreraient point ses lois pendant les dix ans qu'il devait consacrer à des voyages.

Après avoir visité plusieurs contrées, et

particulièrement la Crète et l'Égypte, il revint dans sa patrie, qu'il trouva livrée aux troubles de l'anarchie. Pisistrate cherchait à en profiter, et il en profita effectivement. Solon essaya d'animer contre lui les Athéniens, et quand on lui demanda ce qui lui inspirait ce généreux dévouement, dont les suites pouvaient lui être funestes, il répondit : « ma vieillesse. »

Cependant Pisistrate, qui sentait combien il lui était important de se l'attacher, à cause de l'ascendant qu'il avait sur le peuple, montra pour lui beaucoup de déférence et de respect. Solon finit par se mettre au nombre de ses partisans, soit qu'il espérât, par cette condescendance, engager Pisistrate à faire peu de changemens à la constitution, soit qu'à l'âge où il était, l'amour du repos l'emportât sur toute autre considération.

Nous ne passerons pas sous silence sa célèbre entrevue avec Crésus, roi de Lydie. Ce prince ayant un jour déployé devant lui ses immenses trésors, lui demanda s'il ne croyait pas qu'il fut le plus heureux des hommes. — Non, lui répondit Solon. J'en connais un qui l'est davantage. — Qui est-il? reprit Crésus. — C'est un paysan de la Grèce, répartit Solon; il n'est ni riche, ni pauvre : mais il sait borner ses besoins, et son travail suffit à son existence. — Au moins, répliqua le roi de

Lydie, vous voudrez bien m'accorder que je suis parfaitement heureux. — Hélas! s'écria Solon, quel est l'homme qui peut l'être avant sa mort. » Cette réponse de Solon fut une prophétie; la Lydie fut envahie par Cyrus, et Crésus, fait prisonnier, fut condamné à mort par le vainqueur. Lorsqu'on lui lut sa fatale sentence, il ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois : « O Solon ! Solon ! » Surpris de lui entendre répéter ce nom, Cyrus lui en demanda la cause. Crésus l'ayant alors instruit de l'entretien qu'il avait eu avec ce philosophe, et de la réponse qu'il lui avait été faite, Cyrus, qui craignit que la fortune ne lui devînt un jour contraire, et ne le réduisît au même état où il voyait son captif, lui fit grâce de la vie, et l'admit dans sa confiance la plus intime.

Sur les mœurs des Athéniens.

Après avoir parlé des mœurs de Sparte, il est naturel de s'arrêter à celles des Athéniens, qui en différaient sous beaucoup de rapports. Les mœurs des autres peuples de la Grèce n'offraient entre ces deux extrêmes aucune particularité assez remarquable pour mériter un examen particulier.

Les Athéniens employaient une partie de leur temps à jouer. Ils avaient des osselets ou dés, des jeux qui se rapprochaient des échecs

et du trictrac des peuples modernes. Aristophane a peint ses compatriotes avec une extrême liberté; mais ses portraits, au jugement même de Platon, sont d'une ressemblance frappante. Il représente les Athéniens se groupant dans la place publique, ou dans des boutiques de parfumeurs, de barbiers et d'orfèvres, dont elle était entourée. Là, les plaisanteries, les anecdotes plus ou moins piquantes, les intérêts de l'État, et surtout les nouvelles en temps de guerre, occupaient ce peuple oisif, et toujours avide d'émotions vives et variées. Aristophane en prit occasion de leur donner le nom de *badants*.

La plupart des Athéniens n'avaient pour vêtemens que la tunique et le manteau. Les femmes s'étudiaient à donner à leur parure de la grâce et de l'élégance. Les habits de la multitude étaient de drap blanc susceptible d'être lavé souvent. Les riches les faisaient teindre de diverses couleurs, et surtout en pourpre. Ces hommes, qui recherchaient les délices de la vie, ne manquaient pas d'avoir différentes sortes d'habillemens pour l'hiver et pour l'été.

Les Athéniennes connaissaient le ridicule usage de se gâter le teint, en voulant le rendre plus vif par des couleurs empruntées. Elles peignaient leurs sourcils en noir; elles mettaient du blanc et du rouge, et répandaient

sur leurs cheveux une poudre jaune. Les lois, en général, les obligeaient à vivre très-sédentaires dans leurs maisons; mais il y avait une foule de circonstances où elles en éludaient l'austérité.

Le divorce était autorisé à Athènes, mais les femmes d'un rang distingué ne se déterminaient pas facilement à y avoir recours.

La contrainte imposée aux femmes honnêtes avait introduit dans la société un désordre que les lois toléraient, et qui fut quelquefois porté trop loin. Les courtisanes recevaient avec une publicité scandaleuse les hommages non-seulement des jeunes gens qui n'étaient pas encore mariés, mais aussi ceux des hommes d'un âge mûr, et la gravité des magistrats et des philosophes disparaissait devant elles. Ces femmes avaient soin de joindre à leurs agrémens naturels des talens séducteurs. Quelquefois même elles se faisaient remarquer par leur esprit et l'étendue de leurs connaissances. La fameuse Aspasia en offre la preuve. La ruine de leurs insensés admirateurs signalait souvent leur adresse et la dépravation de leurs ames.

Les maisons de jeu, celles où on faisait des paris sur les combats de coqs, les dépenses en chiens de chasse et en chevaux, étaient encore, pour les jeunes Athéniens, des moyens sûrs de dissiper les plus riches héritages.

Malgré la surveillance des magistrats, les voleurs se répandaient souvent la nuit dans la ville.

Il existait dans Athènes plusieurs associations particulières, dont les membres s'obligeaient à se secourir mutuellement, soit dans les procès qui leur étaient intentés, soit lorsque les créanciers les poursuivaient. La plus singulière était composée de soixante membres qui, étrangers aux affaires publiques, et même assez insensibles aux malheurs de l'État, n'avaient pour but que de s'amuser des ridicules de leurs concitoyens, et de prodiguer leur esprit en bons mots. Ils se réunissaient de temps en temps, dans le temple d'Hercule, pour rendre des arrêts burlesques et satiriques en présence d'un grand nombre de spectateurs.

On se piquait, même dans les plus basses classes, de bien connaître la langue, et d'avoir l'oreille très-délicate.

On pouvait tout risquer avec ce peuple, d'ailleurs si ombrageux et quelquefois si injuste, lorsqu'on avait captivé sa confiance. Cléon, homme sans mérite et d'une naissance obscure, était parvenu à exercer une très-grande influence sur les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse. Chargé du gouvernement, il avait un jour convoqué le peuple. On l'attendait depuis long-temps. Il

parut enfin couronné de fleurs, et au lieu de s'excuser, il dit : « Je vous invite à remettre » à demain la discussion pour laquelle vous » êtes assemblés, car je n'ai pas le temps de » vous en entretenir. Je viens de faire un » sacrifice, et je vais donner un repas à des » étrangers. » Les Athéniens se mirent à rire et se séparèrent; cela se passa dans le même temps que le peuple accueillait, avec des battemens de mains et des transports de joie, les injures sanglantes qu'Aristophane lançait contre Cléon en plein théâtre, sans nul déguisement, et en le nommant.

L'orateur Straticlès ayant annoncé au peuple une victoire signalée, on offrit pendant trois jours des sacrifices aux dieux. Soit qu'il eût été trompé le premier, soit qu'il eut osé se permettre une plaisanterie insultante pour la nation, on apprit enfin que l'armée, loin d'avoir défait les ennemis, avait été complètement battue. Le peuple témoigna son mécontentement à Straticlès, qui l'apaisa aussitôt par cette singulière justification : « De » quoi donc vous plaignez-vous ? Est-ce » de ce que je vous ai fait passer dans la » joie trois jours que, sans moi, vous auriez » passés tout autrement ? »

Les Athéniens donnèrent plus d'une fois des preuves de leur respect pour les bien-séances. Lorsqu'ils ordonnèrent une recher-

che exacte dans les maisons des orateurs, pour s'assurer s'ils n'avaient pas reçu des présens d'Harpalus, ils exceptèrent la demeure de Calliclès, parce qu'il venait d'y conduire tout récemment sa jeune épouse. Dans le temps où la guerre contre Philippe se faisait avec le plus d'acharnement, ils arrêtaient un des courriers de ce prince, prirent connaissance des lettres qui les intéressaient, et lui renvoyèrent, sans les décacheter, celles que lui adressait sa femme Olympias.

Si l'on ne considérait que les grandes qualités de ce peuple et sa grande supériorité dans les lettres et les arts, on serait tenté de croire qu'il y avait en lui quelque chose de supérieur à l'humanité. D'un autre côté, à n'examiner que ses travers, ses vices, l'ingratitude et la cruauté dont il donna tant de preuves, on ne pourrait se défendre envers lui de quelque mouvement de haine, et même d'un sentiment de mépris. De sorte qu'on ne peut être impartial qu'en s'abstenant d'émettre aucune opinion à son égard.

Sur le gouvernement d'Athènes.

Par ce nom, l'on entend particulièrement l'état démocratique dans lequel les Athéniens vécurent après avoir aboli la royauté, lorsqu'ils ne furent pas obligés d'y renoncer par

quelques puissances étrangères ou par les Pisistratides.

Le partage des habitans d'Athènes en trois ordres, les notables, les laboureurs et les artisans, remontait à Thésée. Solon eut pour principe d'établir, autant qu'il se pourrait, une sorte d'égalité; cependant il laissa les charges aux riches, qui, jusque - là, les avaient toujours possédées.

Après les victoires remportées sur les Perses, le peuple voulut être admis à quelques charges lucratives, et il fallut se conformer à ses désirs; mais il laissa de lui-même, au pouvoir des riches, celles qui concernaient plus spécialement le gouvernement de l'État.

Le nombre des habitans d'Athènes dut nécessairement varier; mais on peut se faire une idée approximative de ce qu'il fut pendant long-temps, en prenant pour base le dénombrement ordonné par Démétrius de Phalère, 314 ans avant J.-C.: il se trouva dans la ville 21,000 citoyens, 10,000 étrangers et 40,000 serviteurs. Ce nombre avait été un peu moindre sous Périclès.

La qualité de citoyen d'Athènes consistait à être né Athénien, de père et mère libres. Quelquefois le peuple l'accordait aux étrangers pour les honorer, ou par reconnaissance. Hippocrate l'obtint, à cause des services qu'il rendit aux Athéniens pendant la peste; et

quelques rois ne la dédaignèrent pas. A vingt-un ans les jeunes gens devenaient citoyens. Ils prêtaient serment de défendre la patrie et d'obéir aux lois.

Partagé d'abord en quatre tribus, le peuple d'Athènes le fut ensuite en dix, qui admettaient des sous-divisions.

Dès étrangers qui étaient venus s'établir à Athènes ou dans l'Attique, n'avaient aucune part dans le gouvernement. Ils choisissaient parmi les citoyens des patrons, à peu près comme les plébéiens de Rome en choisirent parmi les sénateurs. Ils étaient tenus d'obéir aux lois, et de payer un tribut de douze dragmes. S'ils ne pouvaient acquitter cette modique rétribution, ils étaient impitoyablement vendus comme esclaves; et l'on a remarqué que, sans l'orateur Lycurgue, qui voulut bien payer pour Xénocrate, ce philosophe aurait perdu sa liberté pour ce motif.

Les hommes connus sous le nom de serviteurs étaient ou des hommes libres, obligés, comme les domestiques des états modernes, de servir faute de fortune, ou de véritables esclaves pris à la guerre. Il paraît que les esclaves étaient traités avec plus de douceur dans Athènes que dans les autres villes de la Grèce. On n'aura pas du moins de peine à croire que leur sort était meilleur que celui des malheureux Ilotes, soumis aux Spartiates.

Les esclaves dans Athènes avaient un lieu de refuge : c'était celui où l'on avait enterré Thésée. Ils pouvaient se racheter quand ils avaient amassé quelque argent, même malgré leurs maîtres. Un autre fait qui honore les législateurs d'Athènes, c'est qu'un esclave pouvait obliger son maître à le vendre à un autre, s'il prouvait qu'il était traité par lui avec une injuste rigueur.

Les Athéniens poussèrent quelquefois la bonté jusqu'à s'intéresser au sort des animaux qui leur avaient rendu des services. Ce fut ainsi qu'ils laissèrent paître librement dans d'excellens pâturages toutes les bêtes de somme qui avaient porté les matériaux d'un temple; et comme l'une d'elles était revenue se remettre au travail volontairement, ils décrétèrent qu'elle serait nourrie aux dépens de l'état pendant le reste de sa vie. Ces traits ont quelque chose de touchant, mais il ne faut pas oublier que ce même peuple se montra souvent injuste et cruel envers ses plus illustres citoyens.

Cinq cents sénateurs athéniens étaient pris au sort, et payés par le trésor public. Ils étaient chargés d'examiner les affaires qui devaient être soumises au jugement du peuple. Toutes les matières étaient de leur ressort, et ils avaient même le droit de faire rendre compte aux magistrats qui sortaient de leur charge.

L'*Aréopage* prenait son nom du *bourg de Mars* (*Areios pagos*) où il tenait ses séances. Ses principales attributions étaient de faire observer les lois, de veiller sur les mœurs, et de juger les affaires criminelles. Il tenait ses séances en plein air et la nuit. Très-sévères dans leurs arrêts, les aréopagites ne permettaient pas aux orateurs d'employer les ressources de leur art quand ils plaidaient en leur présence. Il fallait qu'ils se renfermassent dans la discussion des faits.

Les aréopagites jugeaient aussi tous les crimes contre la religion.

Il y avait de plus un grand nombre de magistrats dans Athènes. Les principaux étaient les archontes, successeurs des rois. D'abord ils étaient nommés à vie; mais dans la suite, ils ne le furent que pour dix ans, et enfin pour un.

Les assemblées du peuple où se décidaient les affaires les plus importantes, se tenaient soit dans la place, soit au théâtre de Bacchus, soit enfin dans un lieu voisin de la citadelle. Le peuple, convoqué plusieurs jours d'avance, et averti, par la convocation même, des sujets de la délibération, écoutait ses magistrats et ses orateurs, puis il donnait son opinion sans distinction de pauvres ou de riches. Ceux qui se rendaient tard à l'assemblée payaient une amende; et, pour stimuler

l'exactitude, on attachâ une petite rétribution au droit de présence.

Ces assemblées commençâient toujours par des sacrifices et des prières; mais il n'arrivait pas moins qu'elles fussent tumultueuses. On sent qu'il était bien difficile de retenir longtemps dans les bornes de la modération un peuple naturellement vif, échauffé par les orateurs, et qui agitait des affaires relatives à ses plus chers intérêts.

De la composition des armées de terre chez les Grecs, et principalement chez les Athéniens et les Lacédémoniens.

Quatre sortes de soldats composâient ordinairement ces armées : les citoyens, les alliés, les mercenaires et les esclaves. Quelquefois ces soldats avâient des marques imprimées sur la main, s'ils étoient libres, afin de les distinguer entre eux; la marque des esclaves, armés ou non, étoit au front.

Les Spartiates proprement dits, ou habitans de la ville, étoient l'élite des troupes lacédémoniennes. Les unes et les autres ne furent jamais nombreuses, puisqu'on ne portait les premières que de huit à neuf mille hommes, et celles qui appartenaient au reste du territoire de la Laconie à trente mille. Servant d'abord sans solde, ils en reçurent

une dans la suite. C'est à peu près ce que l'on a vu chez la plupart des nations.

Les alliés, formant dans les deux républiques les corps les plus considérables, étaient salariés par leurs propres concitoyens.

Les mercenaires étaient des soldats étrangers; leur nom seul annonce qu'on n'obtenait leur service qu'à prix d'argent. Au reste, ces Grecs, si fiers de leur origine, ne balançaient pas à devenir eux-mêmes des mercenaires à la solde des ennemis les plus cruels de leur patrie. Les *dix mille* ne durent pas avoir d'autre nom, à moins qu'on n'y ajoute celui de partisans d'un prince révolté contre son frère et son roi. On sait aussi que, quand Alexandre attaqua Darius, le roi de Perse avait dans ses États et à sa solde une armée toute composée de Grecs, égale ou même un peu supérieure en nombre à celle du roi de Macédoine; et ce n'est pas un des traits qui doivent frapper le moins dans l'histoire de ce conquérant.

Les Spartiates amenaient quelquefois avec eux des Ilotes comme troupes légères; mais ils redoutaient beaucoup en général, et sans doute avec raison, de leur confier des armes. La guerre du Péloponèse offre un trait de leur ingratitude et de leur cruauté envers ces infortunés. Ils firent proclamer que ceux des Ilotes qui leur auraient rendu dans les der-

nières campagnes de grands services, vinssent le déclarer et inscrire leurs noms sur un registre public. Ils leur promettaient la liberté, si leurs prétentions se trouvaient fondées. Deux mille Ilotes, après un examen attentif, furent reconnus dignes de cette faveur, objet de tous leurs vœux. On les conduisit à tous les temples et dans toute la ville, la tête couronnée de fleurs; mais, peu de temps après, ils disparurent tous sans que l'on pût avoir la moindre connaissance de leur sort. Il n'était au reste que trop facile de le deviner.

Les soldats armés à la légère étaient placés d'ordinaire au front ou sur les ailes, armés d'arcs, de javelots et de frondes; ils se retiraient derrière les autres corps d'infanterie, quand ils avaient fait leurs décharges.

Les hommes pesamment armés faisaient la force principale. Ils portaient des épées, des lances, des demi-piques, et avaient pour armes défensives, des casques, des cuirasses et des boucliers.

Les Lacédémoniens n'eurent guère de cavalerie que depuis leurs guerres contre les Messéniens, qui leur en firent sentir la nécessité. Comme la plupart de leurs cavaliers étaient tirés d'une petite ville voisine de Sparte, et appelée *Sciros*, on les appelait Scirites ou Squirites. Ils formaient habituellement l'extrémité de l'aile gauche; mais,

malgré le témoignage des auteurs, il est à croire que d'habiles généraux les plaçaient quelquefois ailleurs, selon le besoin qu'ils pouvaient en avoir.

Les Athéniens avaient encore moins de cavalerie que leurs émules. On lit avec surprise, qu'après la guerre contre les Perses, elle ne montait qu'à trois cents hommes. Dans la suite ils en eurent douze cents.

Tout porte à croire que les anciens ne connaissent pas l'usage des étrières. Quelques chevaux, bien exercés, se baissaient sur les jambes de devant pour que leurs maîtres pussent les monter plus facilement.

Quoique l'on varie sur le nombre des hommes qui composaient chaque bataillon, il paraît qu'il était habituellement d'environ cinq cents, partagé en quatre compagnies, qui se sous-divisaient encore en quatre fractions. La profondeur des files, variait aussi, mais l'usage était de la former de huit hommes.

De la marine et des troupes de mer chez les Grecs.

Les Athéniens, étaient chez les Grecs, la nation maritime par excellence.

A la proue était toujours attaché un éperon, à fleur d'eau. Une poutre le formait, et on la garnissait d'une pointe de cuivre ou de fer. Il est facile de concevoir combien cette arme, habilement employée, pouvait être

dangereuse; aussi peut-on remarquer que, dans les batailles navales des anciens, il y avait toujours un certain nombre de vaisseaux de coulés à fond.

Les vaisseaux allaient à rames ou à voiles : quelquefois, mais rarement, de l'une et de l'autre manière. On appelait navires longs, ceux qui servaient au combat, pour les distinguer des navires de transport.

Les navires longs se sous-divisaient en ceux qui portaient seulement ce nom, et en une sorte de vaisseaux plus petits, plus légers qu'on appelait ouverts, parce qu'ils n'avaient pas de pont. Le nombre des rames de ces derniers variait de vingt à quarante, moitié de chaque côté et sur un même rang.

Les grands navires de guerre avaient un ou plusieurs rangs de rames de chaque côté. Le nombre de ces rangs fut, dit-on, quelquefois porté jusqu'à quarante; mais ces sortes de vaisseaux n'étaient, à proprement parler, que des vaisseaux de luxe. Ceux que l'on employait le plus souvent étaient à trois et cinq rangs de rames, comme le prouvent les mots *trirèmes* et *quinquirèmes*, qui reviennent si souvent chez les historiens de l'antiquité.

On attribue aux Corinthiens l'idée d'avoir donné, les premiers, plusieurs rangs aux rames des vaisseaux. Les Corcyréens et les Siciliens adoptèrent cet usage, qui augmen-

tait la vélocité des galères; et bientôt les Athéniens, d'après le conseil de Thémistocle, s'appliquèrent à la marine avec un grand succès.

Il est triste que les antiquaires qui ont si bien réussi, à l'aide des monumens et des auteurs, à nous expliquer presque tout ce qui concernait la marine des anciens, ne soient pas encore d'accord sur la disposition précise des rangs de rameurs. Elle a été pour eux la matière d'un grand nombre de dissertations, qui, malheureusement, n'ont nullement éclairci la question.

Dans les premiers temps, les hommes placés à bord d'un vaisseau étaient tout à-la-fois rameurs, matelots et soldats; mais on ne tarda pas à reconnaître la nécessité de donner à chacun d'eux des fonctions distinctes. Quoique celles des rameurs fussent pénibles, cependant on n'y employa, du moins pendant long-temps, que des citoyens et non des esclaves. Ceux du rang le plus élevé étant obligés de manier les rames plus longues et plus pesantes, recevaient une paie plus forte. Le chant ou un instrument réglait la manœuvre; cette coutume, en effet, dirige mieux les mouvemens, et rend la fatigue plus supportable : c'est ce que prouve l'exemple de toutes les nations plus ou moins civilisées : les rameurs ont toujours chez elles des chants particuliers.

Chaque rame avait-elle un seul ou plusieurs rameurs? C'est encore un point qui n'est pas éclairci.

Le premier officier du vaisseau était le chef des rameurs, et le pilote le second.

Les soldats étaient armés à peu près comme sur terre; et la raison en est simple, puisqu'ils combattaient fréquemment corps à corps. Leur nombre n'était pas fixe. A Salamine, les Athéniens avaient sur chacun de leurs vaisseaux cent quatre-vingt-dix-huit hommes, dont quatre archers. On évalue à deux cents hommes, en tout, le nombre de ceux qui servaient sur les plus grands vaisseaux de guerre.

Des marques d'honneur accordées à quelques citoyens.

Athènes se distingua encore parmi toutes les villes de la Grèce, par les marques d'honneur qu'elle accorda à plusieurs de ses citoyens. Elle érigea souvent des statues ou des monumens funèbres à des citoyens illustres; elle accorda aussi quelquefois d'autres distinctions, ou des exemptions tenant aux charges ou aux personnes. Par exemple, les neuf archontes eurent seuls le privilège de ne point contribuer à l'équipement toujours dispendieux des galères, et aux taxes extraor-

dinaires levées sur les particuliers les plus riches.

Quelquefois les distinctions furent, au contraire, de véritables impôts levés sur un citoyen et même sur ses descendans, comme l'honneur ou l'obligation de donner, à une époque fixe, un repas à l'une des tribus, et de supporter la dépense des jeux ou des spectacles publics.

Les descendans d'Harmodius et d'Aristogiton eurent, au contraire, le privilège de ne concourir à aucune charge publique. Une des récompenses les plus honorables, était la faveur d'être nourri toute sa vie dans le prytanée aux dépens de l'État.

Aristide, mourant dans la pauvreté, laissa un fils nommé Lysimaque. L'État lui donna, dans l'Eubée, deux cents arpens de terre, cent mines, et de plus, quatre dragmes par jour. Conon et Chabrias furent, ainsi que leurs enfans, exemptés des charges publiques.

Un citoyen d'Athènes, d'ailleurs très-inconnu, et qui se nommait Leptine, prit un jour de l'humeur de ce que quelques personnes avaient ainsi obtenu des distinctions. Il proposa de les leur retirer, en exceptant seulement la postérité d'Harmodius et d'Aristogiton. Par bonheur, cet homme était contemporain de Démosthène, et ce grand orateur s'opposa efficacement à sa proposi-

tion. En effet, accorder des faveurs à ceux qui font des actions utiles, n'est-ce pas exhorter les autres à les imiter? Seulement, et Démosthène le reconnut d'une manière formelle, il faut que ces faveurs ne tombent que sur ceux qui en sont dignes.

Principales fêtes des Grecs.

Un peuple qui avait une si grande quantité de dieux et de temples, devait avoir un nombre considérable de fêtes. Nous nous bornerons à parler des principales.

Le nom grec de Minerve était *Athéné*, d'où vint celui de la ville célèbre plus spécialement consacrée à cette déesse, et celui des fêtes dites d'abord *athénées*, puis *panathénées*. Elles se divisaient en grandes et en petites; les premières avaient lieu tous les ans, les autres tous les quatre ans. Des combats, des courses de toute espèce, des défis de musique et de poésie, jetaient sur ces fêtes de l'agrément et de la variété. Dix citoyens, pris dans les dix tribus, étaient chargés d'y présider.

Le premier jour était consacré à des courses aux flambeaux : elles avaient lieu le matin à pied, le soir à cheval. Les concurrens partaient du lieu appelé le *Céramique* ou les *Tuileries*, et couraient en tenant chacun un flambeau allumé, qu'ils échangeaient entre eux sans s'arrêter; celui qui, après avoir

traversé toute la ville sans que son flambeau s'éteignît, arrivait au but le premier, remportait le prix. (On voit que cette course avait quelque rapport avec un jeu très-connu des enfans.)

Les athlètes luttaient ensuite sur les bords de l'Ilissus, l'une des deux rivières qui arrosaient Athènes.

Les combats de musique et de poésie n'eurent lieu pour la première fois que du temps de Périclès; on chantait les louanges des célèbres libérateurs d'Athènes : Harmodius et Aristogiton. Lorsque dans la suite Thrasibule délivra cette ville de ses trente tyrans, son nom fut joint à celui de ces jeunes héros.

A ces exercices succédait une procession, dans laquelle on portait en cérémonie un voile brodé en or, sur lequel étaient représentées les actions glorieuses que Pallas était supposée avoir faites dans la guerre des dieux contre les Titans. On plaçait ce voile sur un vaisseau à mille rames, qui allait du Céramique au temple de Cérès-Éleusine. Comme ce trajet ne se faisait que par terre, il est évident que des ressorts faisaient avancer ce vaisseau; mais les auteurs n'ont pas nettement expliqué en quoi consistait ce mécanisme.

Des vieillards et des dames athéniennes, respectables par leur âge, ouvraient la

marche; après eux venaient les hommes d'un âge mûr, armés de lances et de boucliers. Les étrangers établis dans Athènes les suivaient, portant des instrumens aratoires. Des Athéniennes et des étrangères du même âge que les hommes, marchaient immédiatement après, les dernières portant des vases destinés à puiser de l'eau.

De jeunes filles et de jeunes garçons venaient ensuite : tous devaient appartenir aux familles les plus distinguées, et être d'une beauté remarquable. Les garçons étaient couronnés de fleurs, les filles, à qui l'on donnait en cette occasion le nom de *Canéphores*, portaient dans des corbeilles des choses dites sacrées, que l'on ne nommait pas, et qui étaient recouvertes d'un voile. Ces objets mystérieux étaient habituellement confiés à un citoyen recommandable par la pureté de ses mœurs. Les jeunes Athéniennes regardaient comme un grand honneur d'être choisies pour cet emploi dans la solennité. Après elles venaient les filles étrangères, portant des parasols et des sièges destinés à l'usage des premières. La marche était fermée par des enfans des deux sexes.

Le but de cette cérémonie était de recommander, plus spécialement qu'en tout autre temps, Athènes à la protection de la Déesse; mais un poète partageait en quelque sorte

ses honneurs; c'était le divin Homère; les chantes, appelés *Rhapsodes*, entonnaient des passages de ses poèmes immortels. Cet usage avait d'abord été introduit par Hipparque, fils de Pisistrate, et les Athéniens l'avaient conservé, parce qu'ils savaient judicieusement distinguer les institutions utiles que l'on pouvait devoir aux tyrans. Comme ils avaient reçu à Marathon le secours des Platéens, ils se montrèrent reconnaissans à l'égard de ce peuple, en faisant une mention expresse de lui dans tous les vœux qu'ils formaient pour eux-mêmes.

Bacchus avait, comme Minerve, ses grandes et ses petites fêtes : ces dernières s'appelaient *Lenæa*, du mot grec *Lênos*, qui veut dire pressoir; on les célébrait dans la campagne. Les grandes s'appelaient *Dionysia*, du nom même de Bacchus *Dionysos*; elles avaient lieu au printemps, dans l'enceinte de la ville.

Même de nos jours, ces fêtes doivent être chères aux amis de l'art dramatique, car il leur dut son origine et ses premiers encouragemens. C'était alors que les poètes tragiques ou comiques faisaient représenter avec pompe leurs ouvrages, et se disputaient ardemment des prix auxquels ils attachaient une grande importance.

Des spectacles d'un genre moins relevé

avaient également lieu. Les initiés aux mystères de Bacchus, imitant ce que l'on rapportait de ce dieu, se couvraient de peaux de bêtes féroces. Ils tenaient dans leurs mains des thyrses, ou demi-piques, entourés de feuilles de lierre, couronnés des mêmes feuilles, et dansaient au son des instrumens les plus bruyans. Il s'en fallait beaucoup que la décence fût respectée dans ces fêtes, établies pour honorer le dieu du vin : les courses nocturnes, les hurlemens des bacchantes ne sont que trop fameux, et l'on sait qu'elles se livraient à des excès de toute espèce. Au reste, le peuple entier partageait ces orgies, et, par un contraste bizarre, au milieu de tant de gens qui semblaient se faire honneur d'avoir perdu toute pudeur et toute raison, l'on apercevait une troupe de canéphores, portant sur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampre et de lierre. Elles étaient choisies parmi les jeunes filles les plus distinguées de la ville; et si elles ne prenaient pas une part active à ses extravagances, du moins était-il impossible que ces jeunes personnes n'en eussent pas le spectacle sous les yeux. C'était encore là une de ces absurdités, de ces contrastes choquans que l'on retrouve si souvent dans la religion des anciens.

Les fêtes de Bacchus étaient trop favorables au vice pour ne pas se propager; aussi les

Romains les adoptèrent-ils, et le mystère qu'ils mettaient à les célébrer ne leur donnait que plus de moyens de se livrer à la licence la plus effrénée. Les excès auxquels ils s'abandonnèrent, devinrent même si grands, que le sénat fut obligé d'abolir ce culte, dans Rome d'abord, puis dans toute l'Italie.

Les *Mystères* ont toujours eu une grande part aux solennités des peuples. Les Grecs donnèrent par excellence ce nom aux fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Cérès dans le bourg d'Éleusis : c'étaient de toutes, sans exception, les plus renommées dans la Grèce, Leur origine se rapportait à un événement où, selon l'ordinaire, quelque vérité pouvait avoir été mêlée à beaucoup de fables. Cérès, disait-on, cherchant Proserpine, sa fille, que Pluton lui avait enlevée, était venue à Éleusis dans l'Attique, et avait enseigné aux habitans à se nourrir de blé. Cette faveur de la déesse leur avait été d'autant plus précieuse, qu'ils souffraient alors d'une grande famine. De plus, elle adoucit leurs mœurs, et leur donna des principes de civilisation.

Ces mystères étaient, comme les fêtes de Minerve et de Bacchus, partagés en grands et petits. Les derniers se célébraient à l'époque correspondante à notre mois de novembre; les autres au mois d'août. On y admettait des

personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition, mais il fallait absolument qu'elles fussent Athéniennes. Pour y participer, par un privilège spécial, Hercule, Castor et Pollux se firent reconnaître citoyens d'Athènes; encore ne les admit-on qu'à la célébration des petits mystères.

Quand on désirait être initié aux grands, on commençait par se purifier au moyen des petits. On se baignait dans l'Ilissus, on offrait des sacrifices, et on s'astreignait à mener, pendant quelque temps, la vie la plus régulière.

L'initiation avait lieu de nuit, ce qui était fort bien imaginé pour frapper les imaginations déjà fortement émues. Alors les spectacles les plus étranges se succédaient rapidement, et achevaient de jeter la terreur dans les âmes des initiés. On leur faisait entendre des voix extraordinaires et un tonnerre factice. Ils voyaient des spectres s'offrir devant eux et disparaître tout-à-coup. A une lumière très-vive succédaient d'épaisses ténèbres; enfin, ils croyaient éprouver les commotions d'un tremblement de terre. On leur lisait des passages de livres mystérieux dont il leur était défendu de rien révéler, et auxquels probablement ils ne comprenaient rien.

Le chef suprême de la cérémonie portait le titre d'*Hiérophante*: il avait trois aides ou

collègues; l'un tenait un flambeau, l'autre prononçait dans certaines occasions quelques paroles; le dernier était spécialement chargé du service de l'autel. Comme le premier des Hiérophantes, instruit par Cérès elle-même, s'était appelé *Eumolpus*, ses successeurs prirent le nom d'*Eumolpides*. Outre ces ministres du culte de Cérès, on avait nommé pour surveiller l'observation des cérémonies, celui des archontes qui portait le titre de *roi*, et on lui avait donné plusieurs assistans.

Les Athéniens se seraient crus très-blâmables s'ils n'eussent initié leurs enfans, dès l'âge le plus tendre, à ces redoutables mystères; et en effet ils devaient être de cette opinion, vu les avantages qu'ils attribuaient à ces initiations. Au moyen de ce qu'on se dévouait ainsi d'une manière spéciale au culte de Cérès et de Proserpine, on était certain de goûter, même dans l'autre vie, un bonheur supérieur à celui du reste des mortels. Quiconque, selon les dogmes de ces mystères, ne jouissait pas des bienfaits de l'initiation, était condamné à croupir dans les enfers au milieu de la boue et de l'ordure; de sorte que les derniers des Athéniens se trouvaient beaucoup plus favorisés que les hommes les plus illustres des autres contrées de la Grèce. Il se trouva cependant parmi ce peuple, qui s'était ainsi arrogé tant d'avantages sur les au-

tres, des hommes assez éclairés pour ne pas rechercher les avantages fantastiques de l'initiation. Socrate fut de ce nombre; mais aussi l'on sait qu'il paya chèrement son mépris pour les superstitions de son pays.

Ce qu'il y avait de plus douloureux, c'est que ces mystères étaient quelquefois la source de persécutions cruelles. Deux Acarnaniens qui, par hasard et en suivant la foule, étaient entrés dans le temple de Cérès, furent mis à mort. Diagore de Mélos fut aussi condamné à perdre la vie: mais sa condamnation, toute rigoureuse qu'elle était, avait du moins un principe plus équitable, puisqu'on voulait le punir d'avoir révélé quelques-uns des mystères qu'en se faisant initier il avait juré de ne pas trahir. Pour y avoir fait une légère allusion dans une de ses pièces, Eschyle manqua également de perdre la vie; et l'une des principales causes de l'exil d'Alcibiade fut quelque indiscretion à l'égard de ces mêmes mystères.

La fête de Cérès, qui durait neuf jours, commençait vers le milieu du mois d'août. Les trois premiers jours se passaient en sacrifices; le quatrième, on promenait, sur un char traîné par des bœufs, une corbeille consacrée à la déesse. Elle était suivie d'un grand nombre d'Athéniennes, portant d'autres corbeilles recouvertes de voiles de pourpre, et

que l'on disait contenir des choses mystérieuses.

Le cinquième jour, les hommes et les femmes erraient en tenant des flambeaux, pour rappeler que Cérès, ayant allumé un flambeau au mont Etna, s'était mise à chercher sa fille de côté et d'autre.

Le sixième jour, on portait en cérémonie la statue de Bacchus, fils de Jupiter et de Cérès. (On oubliait sans doute que d'autres versions lui donnaient Sémélé pour mère.) Quoi qu'il en soit, la statue était couronnée de myrte, et tenait un flambeau à la main. On se rendait ainsi, processionnellement, du Céramique à Eleusis, en traversant la ville, et en passant le Céphise sur un pont. Souvent le nombre des assistans s'élevait jusqu'à trente mille; mais le temple d'Eleusis était assez grand pour les contenir tous. Des chants, des danses et de la musique, égayaient cette marche pieuse.

Les jeux et les combats avaient lieu le septième jour, et on donnait aux vainqueurs une mesure d'orge. Quelques cérémonies pratiquées les jours suivans, terminaient la fête.

Pendant toute sa durée, on ne pouvait ni présenter de placets aux juges, ni faire conduire personne en prison. Elle avait lieu tous les cinq ans. On a remarqué que les Athéniens ne s'abstinrent de la célébrer qu'une

seule fois : ce fut lorsque Alexandre prit et détruisit Thèbes. Ils voulurent donner alors une preuve publique et mémorable de la douleur que leur causait la ruine de cette ville justement célèbre. Tel était l'attachement des Athéniens à cette fête, qu'elle fut solennisée long-temps après l'établissement du christianisme, et même lorsque les empereurs chrétiens furent parvenus à en abolir un grand nombre d'autres. On pense qu'elle ne fut totalement abolie que sous le règne de Théodose.

Des Augures et des Oracles.

Le desir de connaître l'avenir fut, dans tous les pays, une des maladies de l'esprit humain; et les histoires anciennes ne sont jamais sans quelques circonstances relatives à ce desir. De là les *augures* et les *oracles* : Les premiers consistaient à prendre pour indices des sentimens de la Divinité, dans les affaires importantes, une foule de faits particuliers qui ne pouvaient y avoir le moindre rapport. Aussi, n'est-ce pas sans le plus grand étonnement que l'on voit des généraux, des magistrats, avant de commencer une opération importante, de livrer une bataille, ou de conclure un traité de paix, interroger gravement le Ciel par le moyen des augures. Le chant d'un oiseau, son vol, le lieu où on l'apercevait, à

droite ou à gauche, dans les airs, décidaient souvent de la destinée des États. Il était encore très-important de savoir si des poulets sacrés mangeaient avec ou sans avidité le grain qu'on leur donnait. Les Romains, qui avaient surtout une grande foi à ce dernier augure, paraissaient ignorer que rien n'était plus facile que de diriger l'augure à volonté, d'après le plus ou le moins de nourriture que l'on avait donné d'avance à ces animaux. Ce qu'il y eut de pire, ce fut que les événemens concoururent quelquefois à épaissir sur les yeux des peuples ce bandeau qu'ils tenaient de la superstition. Ainsi un général romain, prêt à livrer une bataille navale aux Carthaginois, est averti par les aruspices de ne pas combattre, parce que les poulets ne veulent pas manger. Il les fait jeter à la mer, en disant : « Puisqu'ils ne mangent pas, qu'ils boivent. » Il attaque les ennemis, il est vaincu ; et voilà les poulets sacrés plus en honneur que jamais.

L'inspection des entrailles des bêtes immolées, celles de leur foie, les gémissemens qu'elles poussaient, et mille autres particularités lors des sacrifices, étaient encore, pour les anciens, des présages de l'avenir. Il en fut de même des rencontres que l'on faisait en chemin, des prodiges, des éclipses si conformes à l'ordre établi par le Créateur pour

les mouvemens des astres, des monstres qu'il fut toujours si difficile de rencontrer dans l'ordre physique, etc., etc. On ferait un volume de toutes ces aberrations de la faiblesse humaine.

On croira facilement que les esprits les plus éclairés de l'antiquité ne pouvaient pas être dupes de toutes ces erreurs. Cicéron, dans ses deux livres de la *Divination*, a d'autant mieux traité cette matière qu'il avait été membre du collège des augures, et s'était ainsi vu à portée de connaître toutes leurs fraudes.

Ce fut par cette raison qu'il n'hésita point à dire ce mot devenu si fameux : « que deux » augures ne devaient pas pouvoir se regarder » sans rire. » Ce fut encore lui qui rapporta ce qu'Annibal dit avec tant de sens au roi de Bithynie (Prusias), chez lequel il s'était réfugié. Ce prince n'osait livrer une bataille, lorsqu'Annibal l'en pressait, et alléguait pour motif de son refus, que les entrailles des victimes n'étaient pas favorables. « Quoi ! s'é- » cria le vainqueur de Cannes, vous vous en » rapportez plutôt au foie d'un animal qu'à » un vieux général tel que moi ? »

Et cependant, Cicéron lui-même finit par avouer qu'il fallait témoigner du respect pour ces préjugés, parce qu'ils étaient fortement enracinés dans l'esprit du peuple.

D'ailleurs, il est certain que, parmi les personnages les plus illustres, il en exista qui eurent une foi extrême à toutes ces pratiques regardées par eux comme faisant une partie essentielle de la religion. Xénophon, entre autres, regardait comme une nécessité d'interroger souvent les dieux par le moyen des augures.

Si la Grèce accueillit et propagea ces erreurs, elle ne se distingua pas moins des autres peuples par sa croyance aux oracles. Le plus fameux de tous, celui dont le nom se trouve mêlé aux circonstances les plus remarquables de l'histoire de la Grèce, fut l'oracle d'Apollon à Delphes. On l'y révérait plus particulièrement comme vainqueur du serpent Python; de là, le nom de Pythie donné à sa prêtresse.

Elle suffisait seule dans les commencemens à répondre aux curieux; mais leur foule s'étant accrue, on lui donna une compagne, et même une troisième femme fut établie leur suppléante, en cas de maladie.

Il y avait des jours plus favorables que d'autres pour consulter le dieu : la Pythie ne prophétisait que quand elle était hors d'elle-même. Sans doute quelque potion enivrante, ou quelques fumigations la plaçaient momentanément dans un état si violent. Peut-être aussi feignait-elle d'être plus agitée qu'elle ne

l'était en effet. Quoi qu'il en soit, son aspect sur le trépied devait avoir quelque chose de repoussant, puisque, selon un grand nombre d'écrivains, et principalement Virgile, qui a tracé son portrait en vers admirables, elle changeait alors de couleur, ses cheveux se hérissaient, sa poitrine palpitait, elle écumait, paraissait plus grande qu'une personne ordinaire, et tenait un langage qui n'avait rien de mortel.

Ce langage, le plus souvent inintelligible, était surtout remarquable en ce qu'on pouvait presque toujours l'interpréter de plusieurs manières. La Pythie poussa très-loin ce talent pour l'équivoque. En voici un exemple.

Crésus, roi de Lydie, étant sur le point d'attaquer les Mèdes, la consulta afin de savoir quel serait le succès de son entreprise : « Si tu passes, lui répondit-elle, le fleuve » Halis, qui sépare les deux royaumes, un » puissant état sera détruit. » Il est clair, que grâce au sens amphibologique de cette réponse, la Pythie était sûre de l'accomplissement de sa prédiction, quel que fût l'événement.

L'histoire grecque fournit encore la preuve que plus d'une fois la Pythie rendit des oracles favorables à ceux qui l'avaient le mieux payée. Ce fut ainsi que Démosthène dit plaisamment aux Athéniens, qu'elle *philippisait*.

Le temple de Delphes n'en fut pas moins l'objet de la plus grande vénération, pendant un long espace de temps, et tous les princes se montrèrent, à l'envi les uns des autres, jaloux de l'enrichir. Si l'on en croit Hérodote, Crésus lui fit don de plus de cinq cents talens (environ trois millions de notre monnaie), et au rapport de Diodore de Sicile, les richesses de ce temple fameux s'élevaient à dix mille talens.

Rien n'était plus naturel que des trésors immenses excitassent la cupidité. Aussi quatre tentatives furent-elles faites pour s'en rendre maître. Xercès, les Phocéens et les Gaulois, l'entreprirent vainement; mais Néron, plus audacieux et moins craintif, le dépouilla de cinq cents statues en bronze, qu'il fit transporter à Rome.

Indépendamment de l'oracle de Delphes, il y en avait deux autres remarquables par leur singularité. Celui de Jupiter près de Dodone, ville d'Épire, et celui de Trophonius, en Béotie. Les oracles du premier se rendaient par le moyen de chênes *parlans*. Mais le merveilleux cesse, dès que l'on sait comment ces chênes exerçaient la faculté de parler. On attachait à leurs branches des instrumens ou des vases d'airain, qui, lorsque le vent s'élevait, rendaient quelques sons confus, auxquels les ministres du dieu donnaient alors

l'interprétation qu'ils jugeaient convenable. Quant à l'oracle de Trophonius, il y avait une foule de pratiques à observer pour le consulter. Le lieu des épreuves était un antre. Ceux qui y étaient admis, étaient placés sur le siège de la déesse *Mémoire*, et on leur recommandait sur toutes choses, de rassembler leurs idées, afin de pouvoir ensuite se rendre compte de ce qu'ils allaient voir et entendre. On-conçoit aisément combien il était facile de dominer par des prestiges sur des esprits crédules, ainsi livrés sans témoins à toutes les impressions que l'on voulait faire naître en eux. Aussi paraît-il constant que plusieurs ne sortaient de cet antre redoutable, qu'après avoir totalement perdu la raison.

Des Amphictyons.

Cette assemblée remarquable, et dont il est souvent question dans l'Histoire de la Grèce, devait son nom à Amphictyon, fils de Deucalion et roi d'Athènes, qu'elle regardait comme son fondateur. Ce prince avait eu l'idée très-heureuse, à une époque encore voisine des temps de barbarie, d'unir, par les liens de l'amitié, les peuples de la Grèce. Les amphictyons ou députés, nommés par eux à ce congrès, étaient aussi spécialement chargés de la garde des trésors que renfermait le temple de Delphes; et ce fut pour cette raison

qu'ils sévirent contre les Phocéens , spoliateurs de ce temple.

Ils tenaient leurs séances au printemps et en automne, ou même dans d'autres saisons s'il était nécessaire. Le lieu de leur réunion était Delphes ou les Thermopyles.

Chacune des villes, dont le nombre varia plusieurs fois, en raison des agrégations et des exclusions qui eurent lieu, envoyait deux députés au conseil amphictyonique. Aucune d'elles n'y avait sur les autres de préférence marquée, et tout s'y décidait à la pluralité des voix. Les amphictyons réglaient les différens survenus entre les villes, et leur jugement devait être sans appel : mais comme ils éprouvèrent quelquefois de la résistance, ils eurent le droit d'employer, pour se faire obéir, jusqu'à des troupes dont ils ordonnaient la levée par un décret. Avant d'être admis, ils prononçaient un serment dans lequel leurs devoirs se trouvaient tracés, et qui renfermait, de plus, des malédictions et des anathèmes contre ceux qui s'en écartaient.

L'époque à laquelle la puissance des amphictyons commença à déchoir, fut celle où Philippe se fit admettre parmi eux comme vengeur du temple de Delphes, attaqué par les Phocéens. Non-seulement il usa de sa puissance pour ne les pas traiter en collègues et affecter sur eux la suprématie, mais il se fit

quelquefois représenter dans leurs assemblées par des seigneurs de sa cour, que Démsthène, pour le rendre plus odieux, ne manqua pas d'appeler ses esclaves. Il est certain que cette réunion des peuples de la Grèce dut être extrêmement avilie quand elle fut ainsi présidée par les sujets d'un roi, dont les ancêtres et la nation avaient été pendant longtemps considérés comme étrangers à la confédération de la Grèce.

Pisistrate.

Les lois que Solon avait données aux Athéniens n'empêchèrent point Pisistrate de s'emparer de l'autorité souveraine ; cependant son administration, ou plutôt son règne, ne put exister sans obstacles. Pendant l'espace de dix-sept ans, il se vit deux fois obligé de sortir de l'Attique ; mais il n'en ressaisit pas moins l'autorité qu'il laissa, en mourant, entre les mains de ses enfans.

On cite de lui quelques traits de caractère. Un jeune homme, amoureux de sa fille, eut l'audace de l'embrasser tandis qu'elle assistait à une cérémonie religieuse. Sollicité de punir le téméraire, il répondit : « Com-
» ment agirons-nous envers ceux qui nous
» haïssent, si nous punissons ceux qui nous
» aiment » ; et aussitôt il maria sa fille à ce jeune homme. Une autre fois, des gens qui,

étant ivres, avaient publiquement insulté sa femme, vinrent le lendemain lui demander pardon de cette offense. Maître de se venger, il se contenta de leur répondre « qu'ils se » trompaient, et que la veille sa femme n'é- » tait pas sortie de chez elle. » Il est constant que son gouvernement rendit les Athéniens plus sociables; mais on lui reproche de les avoir soumis à un joug que la plupart d'entre eux ne portèrent qu'avec peine.

Mais ce qui doit rendre sa mémoire chère à toutes les nations, c'est qu'il fit recueillir les œuvres d'Homère que, jusqu'à lui, des chanteurs, connus sous le nom de *Rhapsodes*, récitaient par morceaux détachés, dans toute la Grèce.

Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate.

— **Harmodius et Aristogiton.**

Pisistrate mort, ses deux fils Hipparque et Hippias lui succédèrent. Mais leur règne ne dura que dix-huit ans. L'événement suivant y mit fin.

Deux jeunes Athéniens, Harmodius et Aristogiton, unis par les liens de l'amitié la plus tendre, s'étaient juré de partager le ressentiment et la vengeance et l'injure qui pourrait être faite à l'un d'eux. Hipparque étant devenu amoureux de la sœur d'Harmodius, la séduisit et eut ensuite la bassesse

de rendre public son déshonneur, en la faisant exclure d'une fête solennelle où elle assistait. Les deux amis formèrent aussitôt le dessein de se défaire des deux fils de Pisisstrate, ou de succomber dans leur entreprise. Mais, afin de se donner une chance favorable, ils attendirent la fête des Panathénées, où tous les citoyens d'Athènes étaient tenus de paraître armés. Accompagnés d'un petit nombre d'amis fidèles qu'ils mettent dans leur confiance, ils se rendent, armés d'un poignard, sur la place publique, où ils trouvent Hippias donnant des ordres pour la fête. Ils s'attachent à ses pas, et aperçoivent bientôt un des leurs qui lui parlait familièrement. Craignant d'être découverts, ils veulent porter le premier coup, lorsqu'ils en sont empêchés par la pensée que le vrai coupable pourrait rester impuni. Ils attendent donc son arrivée, et dès qu'ils le voient paraître, ils fondent sur lui, et lui enfoncent leurs poignards dans le sein. Les mains teintes du sang de leur victime, ils cherchent alors à inspirer leur fureur au peuple, mais l'émeute qu'ils excitent leur est fatale; ils y trouvent la mort.

Hippias, pour venger la mort de son frère, fit périr dans les supplices tous ceux qu'il soupçonna d'y avoir contribué. De ce nombre fut une courtisane célèbre nommée

Lionne, dont les charmes et les talens pour la musique, avaient, dit-on, séduit plusieurs des conjurés. Mise à la question, afin qu'elle révélât ses complices, elle soutint avec une admirable fermeté, les tourmens les plus affreux; et de peur que son courage ne l'abandonnât avec ses forces, et que quelque aveu indiscret lui échappât, elle se coupa la langue avec les dents, et la jeta au visage d'Hippias. Les Athéniens, pour honorer sa mémoire, lui érigèrent une statue représentant une lionne sans langue.

Hippias régna encore trois ans dans Athènes, et maintint son pouvoir à force de cruautés; mais enfin Clisthènes, chef de la maison des Alcéméonides, aidé des Lacédémoniens, le contraignit de se retirer près de Darius, roi de Perse. Hippias contribua, par ses sollicitations, à armer ce prince contre la Grèce, et périt à la bataille de Marathon, dont on parlera incessamment.

A peine délivrés du joug d'Hippias, les Athéniens se hâtèrent de rendre de grands honneurs à Harmodius et à Aristogiton. Ils leur élevèrent des statues, et arrêterent que leur mémoire serait annuellement honorée dans la fête des Panathénées. Long-temps après, ils chantaient encore dans leurs repas les louanges de ces deux jeunes gens. Une de ces chansons, conservée par Athénée, est re-

gardée avec raison comme un monument précieux du goût des Athéniens à cette époque. La voici telle que de la Nauze, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'a traduite :

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et établirent dans Athènes l'égalité des lois.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort : on dit que vous êtes dans les îles des bienheureux où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque, dans le temps des Panathénées.

» Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité. »

Invasion des armées de Darius en Grèce.

Les Perses n'avaient encore eu aucun démêlé avec les Grecs, lorsqu'Atossa, fille de Cyrus et femme du roi Darius, proposa à son époux d'employer le courage de ses troupes à conquérir la Grèce. On prétend qu'elle dut l'idée de cette entreprise à Démocède, méde-

cin, né à Crotone, et qui, esclave de la reine, désirait être chargé pour la Grèce d'une mission dont il espérait le recouvrement de sa liberté. La reine, de son côté, était flattée par l'espérance de compter, parmi les femmes attachées à son service, des habitantes d'Athènes, de Sparte et d'Argos. Telle fut, selon le rapport d'Hérodote, la première étincelle d'un si vaste embrasement.

Avant d'attaquer les Grecs, Darius avait porté ses armes chez les Scythes; mais, quoiqu'il fût à la tête de sept cent mille hommes, il n'avait retiré de cette expédition que des désastres et de la honte. Plus heureux contre les habitans de l'Inde, peuple doux et opulent, dont le sort semble être, dans tous les temps, de se voir exposés à la rapacité des conquérans étrangers, il avait étendu jusqu'à l'Indus, les limites de son empire.

Maître des colonies grecques en Asie, telles qu'Éphèse, Smyrne, Milet et plusieurs autres villes, plus ou moins florissantes, il s'était emparé de la Thrace, et avait forcé le roi de Macédoine, dont un des successeurs devait un jour détruire l'empire persan, de lui payer un tribut.

Soutenue par les Athéniens, l'Ionie s'était révoltée contre lui. Mais Mardonius, son gendre, l'ayant fait rentrer dans le devoir, il fit embarquer son armée afin de mettre à exé-

cution le dessein qu'il avait formé de subjuguier la Grèce.

Une tempête affreuse engloutit une partie de ses vaisseaux. Cet échec ne l'arrêta point, et, suivant l'usage reçu chez les Perses, lorsqu'ils voulaient soumettre un peuple à leur domination, il fit demander *la terre et l'eau*, à ceux de la Grèce. Trop faibles pour résister, plusieurs villes subirent le joug. Mais Athènes et Lacédémone, au lieu d'obtempérer à la demande des hérauts de Darius, firent jeter les uns dans un puits et les autres dans une fosse, en leur disant qu'ils pouvaient prendre ainsi possession de la terre et de l'eau.

Furieux de la barbarie avec laquelle ses envoyés venaient d'être traités, Darius attaqua la ville d'Intrée, qui, livrée par trahison, après avoir soutenu un siège de six jours, éprouva toute la vengeance du vainqueur. Maître de cette ville, le roi de Perse fit débarquer son armée, composée de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie, auprès du bourg de Marathon, qui n'était éloigné d'Athènes que d'environ quarante stades (six lieues).

**Bataille de Marathon. — Miltiade. — Thémistocle.
— Aristide.**

Athènes, abandonnée à ses propres forces, paraissait être au moment de succomber sous

les coups des Perses. Trois de ses citoyens immortalisèrent leurs noms en la sauvant.

Le premier d'entre eux fut Miltiade, déjà regardé comme un habile guerrier, et qui avait long-temps commandé en Thrace. Il fut puissamment secondé par Aristide et Thémistocle, plus jeunes que lui.

On ne put lever que dix mille hommes, et encore fallut-il, pour compléter ce nombre, armer jusqu'à des esclaves. Dix chefs les commandaient; et, quand ces troupes se furent rendues dans la plaine de Marathon, elles reçurent un renfort de mille Platéens. Les Lacédémoniens avaient bien promis des secours, mais ils n'arrivaient pas.

Miltiade, dont l'opinion fut appuyée par Aristide, déterminâ ses collègues indécis à attaquer l'ennemi, malgré l'énorme disproportion des forces des deux armées.

Aristide et quelques autres chefs cédèrent le commandement à Miltiade; mais, comme chacun d'eux devait être à la tête de toutes les forces réunies pendant une journée, il attendit celle où le suprême pouvoir militaire lui était dévolu de droit.

Après avoir pris une position avantageuse, au pied d'une montagne, et s'être prémuni, par des abattis d'arbres sur ses flancs, contre les attaques de la cavalerie persane, Miltiade fit donner le signal du combat. Telle était

l'ardeur de ses troupes, qu'elles s'élancèrent, en courant, sur les ennemis, contre la coutume des Grecs. La mêlée fut sanglante pendant quelques heures : mais les deux ailes de l'armée athénienne, où Miltiade avait porté ses principales forces, décidèrent la victoire. L'aile droite mit en fuite dans la plaine les ennemis qui lui étaient opposés ; l'aile gauche poussa ses adversaires dans un marais.

Cependant le centre, qu'il avait fallu affaiblir, soutenait difficilement l'effort des meilleures troupes commandées par Datis. Heureusement, pour la fortune d'Athènes, Aristide et Thémistocle étaient là : ils encouragèrent les soldats par leurs exemples, et lorsque les deux ailes victorieuses vinrent les secourir, la défaite des Perses fut décidée. Poursuivis jusqu'à leurs vaisseaux, dont plusieurs furent pris ou coulés à fond, ils se virent réduits à chercher leur salut dans la fuite.

On vit alors Cynégire, frère du poète Eschyle, se distinguer parmi ceux qui voulurent arrêter le départ des ennemis. Sa main droite, de laquelle il s'efforçait d'arrêter un vaisseau persan, ayant été coupée, il tomba dans la mer et y périt. Mais, s'il faut en croire Justin, ou plutôt Trogue Pompée, dont Justin n'est que l'abrégiateur, l'action de Cynégire a quelque chose de bien plus merveilleux, puisque, ayant eu successivement les

deux mains coupées, ce brave Athénien saisit avec ses dents le vaisseau dont il tentait d'arrêter le départ.

Plus de six mille Perses périrent dans ce combat, et une victoire aussi décisive ne coûta pas deux cents hommes aux Athéniens. Hippias perdit la vie dans les rangs des Perses. Deux des chefs athéniens, Callimaque et Stésilée, furent du nombre de ceux qui sauvèrent, par la perte de leur vie, la liberté d'Athènes : Miltiade fut légèrement blessé.

Parmi les traits particuliers qui honorent les vainqueurs, on raconte celui d'un soldat qui, malgré les fatigues de la bataille, courut à Athènes pour annoncer aux magistrats la déroute des ennemis. « Réjouissez-vous, s'écria-t-il, nous sommes vainqueurs », et à ces mots il expira.

Miltiade mit le comble à son triomphe, en se portant rapidement vers Athènes, que Datis avait espéré surprendre au moment où il croyait cette ville privée de ses défenseurs. La présence des troupes athéniennes déjoua ses projets, et il fut obligé de gagner les côtes d'Asie.

Ce fut le 6 du mois boédromion, la troisième année de la soixante-deuxième olympiade que se donna cette bataille célèbre. Deux mille Spartiates n'arrivèrent que le lendemain pour être témoins du triomphe de

leurs émules. Ils trouvèrent Aristide avec sa tribu, chargé de veiller sur le butin et sur les prisonniers, fonctions dont il s'acquitta avec le plus louable désintéressement.

Les Athéniens s'empressèrent d'éterniser, par des monumens, le souvenir de cette éclatante journée. Les noms des morts furent gravés sur des demi-colonnes, à Marathon même; et selon Pausanias, toujours véridique lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, celles de Callimaque et de Stélisée ne furent point différentes des autres. La seule distinction accordée à Miltiade fut d'être représenté dans un tableau parmi les autres généraux, et exhortant les troupes au combat. Le peintre Polygnote, de Thasos, exécuta ce monument historique dans un lieu ouvert à tous les regards, et nommé le *Pécile*. Comme il ne voulut recevoir aucune rétribution, les Athéniens, par reconnaissance, lui accordèrent, dans leur ville, un logement aux dépens du trésor public.

Cet honneur, rendu à un artiste, n'offusqua point le peuple d'Athènes naturellement soupçonneux et jaloux. Mais il n'en fut pas de même de la gloire que Miltiade s'était acquise. Elle déclencha contre lui l'envie, qui l'accusa d'avoir affecté la souveraineté pendant qu'il commandait en Thrace. Une entreprise malheureuse qu'il fit sur l'île de Paros, rendit ses

ennemis encore plus acharnés à sa perte. On prétendit qu'ils s'était laissé corrompre par les Perses, et le vainqueur de ce peuple riche et puissant périt dans la même prison où les malfaiteurs étaient détenus, parce qu'il ne put payer une amende de 50 talens à laquelle il fut condamné : ce fait seul prouve toute l'injustice de l'accusation dirigée contre sa probité. Ce fut dans cette occasion que Cimon, son fils, signala sa piété filiale. Voyant que la sépulture était refusée à son père, jusqu'à ce que sa dette fût acquittée, ce généreux jeune homme parvint, à force d'instances, à obtenir de ses amis, le montant de l'amende qui avait été prononcée contre l'auteur de ses jours, et lui fit rendre dignement les derniers devoirs.

Après la mort de Miltiade, Thémistocle et Aristide se trouvèrent à la tête des Athéniens : mais leurs débats furent poussés à un tel excès de violence, que ce dernier dit un jour : « que l'État était perdu si on ne les jetait tous » deux dans un cachot. »

Cependant tout porte à croire que dans ces dissensions, le tort ne fut point du côté d'Aristide, car il montra toujours un caractère doux et pacifique.

Un jour qu'il était poursuivi par Thémistocle, un citoyen qui ne le connaissait pas de vue, le pria d'écrire pour lui, sur une petite

coquille, son suffrage qui le condamnait à l'exil : « Que vous a donc fait Aristide, lui dit » Aristide lui-même ? — Rien, répondit l'Aténien ; mais je suis las de l'entendre tous les jours appeler le Juste. » Aristide écrivit son nom sans se faire connaître, fut condamné, et partit en faisant des vœux pour son ingrate patrie.

Invasion de Xerxès en Grèce. — Suite des détails sur Thémistocle et sur Aristide.

Après la défaite de Marathon, Darius mourut au moment où il se préparait à porter de nouveau ses armes en Grèce : Xerxès, son fils, lui succéda, et suivit ses projets. Il commença par soumettre l'Égypte qui s'était révoltée ; et, cédant ensuite aux insinuations de Mardonius, il fit des préparatifs de guerre encore plus considérables que ceux qu'avait faits son père. Suivant les historiens grecs, qui exagèrent toujours quand il s'agit de relever la gloire de leur patrie, Xerxès n'avait pas à sa suite moins de trois millions d'hommes ; mais, malgré quelques détails dans lesquels on est entré à ce sujet, il est difficile de concevoir comment il aurait pu assurer la nourriture d'une si prodigieuse multitude de combattans. Quoi qu'il en soit, son armée devait être des plus formidables, mais elle manquait d'un chef propre à la conduire,

Xerxès n'ayant aucune des qualités nécessaires pour une si grande entreprise. On pourrait même dire, d'après ce qu'on rapporte de lui, qu'il était dans un état voisin de la démence. Après avoir essuyé plusieurs naufrages pour avoir voulu doubler le mont Athos, il résolut de se faire un passage à travers cette langue de terre qui joignait le mont au continent. Mais irrité par plusieurs obstacles que lui offrait l'exécution d'un semblable dessein, il s'adressa un jour au mont Athos même, et lui parla en ces termes : « Superbe Athos, » ô toi dont l'orgueil semble me menacer en » élevant la tête jusqu'aux cieux, cesse de » porter ton audace jusqu'à t'opposer à mon » passage. Si tu oses y mettre encore obstacle, sache que je vais t'abattre au niveau » de la plaine, et te précipiter dans la mer, » la tête la première. »

Quelque temps après, une tempête ayant détruit un pont qu'il avait fait construire sur l'Hellespont, il entra dans une si grande fureur, que, non content de faire trancher la tête aux malheureux ouvriers qui avaient entrepris les travaux, il voulut aussi châtier la mer, et la fit en conséquence fouetter et charger d'une double chaîne.

Abandonnées de toutes les villes de Grèce, et réduites à leurs propres forces, Athènes et Lacédémone n'en conçurent pas moins le

courageux dessein de résister à Xerxès , et , afin que l'union la plus parfaite régnât parmi leurs habitans , ils convoquèrent une assemblée générale à l'Isthme , et là , dans un conseil solennel , ils jurèrent de renoncer à leurs querelles et à leurs prétentions respectives pour se joindre contre l'ennemi commun.

Xerxès prend et brûle Athènes , que ses habitans avaient abandonnée.

Xerxès , à la tête de ses armées , porta bientôt la désolation dans la Phocide , et marcha vers Athènes. Les peuples du Péloponèse concentrèrent alors leurs forces pour leur défense , de sorte que les Athéniens se virent exposés à toute la fureur du monarque persan. Dans cette perplexité , ils se rappelèrent que , quelque temps auparavant , la Pythie , consultée par eux , leur avait répondu : « qu'ils » ne pourraient trouver leur salut que dans » des murailles de bois. » Cette réponse , obscure selon l'usage , fut diversement interprétée. Les uns crurent qu'elle leur donnait le conseil de se retirer dans la citadelle , environnée autrefois de palissades de bois ; mais Thémistocle prétendit que ces murailles de bois n'étaient autres que leurs vaisseaux , sur lesquels ils devaient chercher un refuge. Il eut beaucoup de peine à leur faire prendre le parti d'abandonner ainsi leurs foyers ; mais

enfin le respect pour l'oracle , et la loi terrible de la nécessité l'emportèrent. On mit Athènes sous la protection de la déesse, et on décréta que chaque citoyen s'embarquerait après avoir pourvu, comme il le pourrait, à la sûreté de sa famille.

Un grand nombre d'Athéniens firent passer leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfans à Trézène, ville située dans l'Argolide, près de la mer. Ils n'eurent qu'à se féliciter d'avoir pris ce parti. Les habitans de Trézène eurent pour le malheur tout le respect et tous les égards convenables. Ils assignèrent des fonds à la nourriture des fugitifs, et poussèrent l'attention jusqu'à payer des maîtres, chargés de continuer l'éducation des jeunes Athéniens.

Quand il fallut s'embarquer pour Salamine, toute la ville offrit le spectacle le plus lamentable. Un grand nombre de vieillards restèrent dans Athènes, soit parce qu'ils ne purent être transportés ailleurs, soit par suite de l'interprétation qu'ils avaient donnée à l'oracle ; soit enfin par attachement au sol qui les avait vus naître.

Une partie de l'armée de Xerxès s'avança vers Athènes. Quelques braves, retirés dans la citadelle, ne purent lui opposer une longue résistance. Ils périrent au milieu des flammes. Le monarque persan mit également le

feu à la ville , après en avoir enlevé les tableaux et les statues qu'il fit transporter à Suze. Parmi ces monumens, les Athéniens regrettèrent surtout les statues de leurs héros favoris , Harmodius et Aristogiton. Ce ne fut que très long-temps après qu'ils purent les recouvrer. Elles leur furent renvoyées par un des rois de Syrie qui portèrent le nom d'Antiochus.

Léonidas. — Combat des Thermopyles. — Batailles de Salamine et de Platée. — Pausanias.

Les confédérés se trouvant à la tête d'une escadre composée de deux cent huit navires , le commandement en fut donné à Euribiade, général lacédémonien. Mais il ne suffisait pas de se défendre sur mer , il fallait présenter sur terre le combat à l'ennemi , afin de lui disputer l'entrée de la Grèce. Les avis furent d'abord partagés sur le lieu qu'il convenait de choisir. Enfin il fut résolu qu'un corps de troupes d'élite serait envoyé pour garder le passage des Thermopyles , comme étant celui où un petit nombre de combattans pouvait tenir tête à des forces considérables.

Le passage des Thermopyles était un défilé large de vingt-cinq pieds , situé entre la Thessalie et la Phocide. Des restes de murailles , percés de portes , ouvrages des Phocéens , le défendaient. Ce fut à Léonidas , l'un des rois

de Sparte , que le commandement de ce poste important fut confié. Loin d'être effrayé des oracles qui avaient prédit que , pour sauver la Grèce , il fallait qu'un roi , issu d'Hercule , mourût , Léonidas s'estima heureux de pouvoir se sacrifier pour sa patrie , et se rendit joyeusement avec le petit nombre des siens aux Thermopyles.

Cependant Xerxès s'approcha à la tête de sa nombreuse armée : il fut fort surpris de voir les Lacédémoniens occupés à des jeux militaires et à peigner leur longue chevelure. Il donna à ses troupes quatre jours de repos , pendant lesquels il espérait que les ennemis prendraient la fuite ; mais son attente ayant été vaine , il leur envoya demander leurs armes. « Qu'il vienne les prendre » , fut la seule réponse de Léonidas.

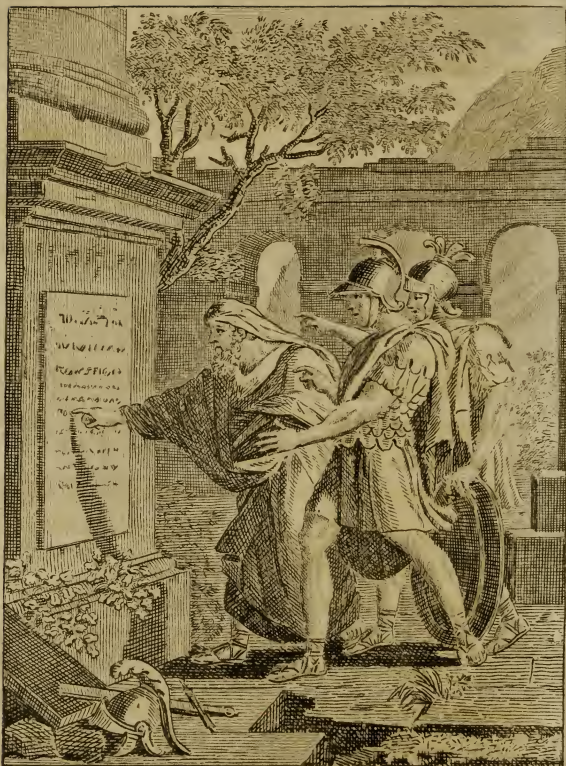
Furieux de se voir traité avec tant de mépris , Xerxès donna l'ordre de l'attaque. Cette première tentative ne fut pas heureuse pour les Perses ; ils furent repoussés. Une seconde , où les dix mille hommes , appelés les *Immortels* , combattirent , eut les mêmes résultats.

Cette défense opiniâtre des Grecs fit perdre à Xerxès l'espoir de forcer le passage des Thermopyles ; mais un transfuge , nommé Épialte , lui ayant découvert un sentier qui conduisait à travers les montagnes , il détacha un corps de vingt mille hommes qui marcha toute la

nuit et se rendit maître, à la pointe du jour, de ce poste important.

Léonidas, voyant alors que la résistance était inutile, et qu'il fallait que tôt ou tard il succombât, ne voulut point entraîner ses alliés dans sa perte. En conséquence, il les congédia, en ne conservant avec lui qu'environ mille hommes, dont huit cents Spartiates; il les exhorta à s'abandonner à leur destinée, en leur disant gaiement : *Allons, mes amis, divertissons-nous bien à dîner, car nous souperons ce soir chez Pluton.*

Partageant la noble ardeur de Léonidas, ses braves compagnons tentent, sous ses ordres, un coup de désespoir. Ils profitent de l'obscurité de la nuit pour surprendre les Perses endormis, et ils parviennent, sans être aperçus, jusqu'au pavillon royal. Déjà ils se flattent de surprendre Xerxès, lorsque le cri d'alarme se fait entendre. Dans le premier moment de confusion, les Perses tombent indistinctement les uns sur les autres, mais le soleil éclairant bientôt la scène, ils enveloppent Léonidas et sa troupe, et en font un horrible carnage. Léonidas fut une des premières victimes. Les Lacédémoniens firent des prodiges de valeur pour que son corps ne restât pas au pouvoir de l'ennemi. Tous leurs efforts furent vains; il fut trouvé, après le combat, enseveli sous un monceau



*Colonne élevée à la gloire de
Leonidas aux Thermopyles.*

de morts. Le lâche et barbare Xerxès le fit attacher sur une croix.

Aristodème et Panitès furent les seuls qui échappèrent. Le dernier, de retour à Lacédémone, se tua de désespoir. Jaloux de recouvrer l'honneur, Aristodème chercha et trouva la mort à la bataille de Platée.

Les Amphictyons firent élever, quelque temps après, un superbe monument sur le champ de bataille même où leurs compatriotes avaient péri d'une manière si glorieuse, et le poète Simonide composa pour eux l'építaphe suivante : *Étranger, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses divines lois.*

La victoire de Xerxès lui coûta vingt mille hommes, parmi lesquels il eut à déplorer la perte de deux de ses frères.

L'armée du roi de Perse continuant à faire des progrès, les confédérés tinrent un conseil dans lequel ils délibérèrent sur les moyens à prendre pour s'opposer à l'invasion de l'ennemi commun. Ils furent d'accord sur les opérations de terre, mais celles de mer ayant donné lieu à une vive discussion entre Euribiade et Thémistocle; le premier, qui se crut insulté par Thémistocle, allait le frapper, lorsque le général athénien l'arrêta en lui disant ces mots mémorables : *Frappe, mais écoute.*

L'avis de Thémistocle ayant alors prévalu, il fut décidé qu'on attendrait les Perses dans le détroit de Salamine. La plus éclatante victoire couronna le courage et la constance des Grecs. La perte des Perses, en hommes et en vaisseaux, fut immense et Xerxès, craignant que le bruit de sa défaite n'excitât quelques troubles dans ses propres états, s'y rendit en toute hâte, laissant à Mardonius le commandement de son armée.

Une année s'étant écoulée en négociations infructueuses de la part de Mardonius, négociations dont le but était de détacher Athènes de la confédération, le général persan retourna près de la petite ville de Platée, en présence des Grecs, qui ayant réuni toutes leurs forces, étaient au nombre d'environ cent dix mille combattans. Pausanias, roi de Lacédémone, commandait les Lacédémoniens; les Athéniens étaient sous les ordres d'Aristide.

L'action s'engagea entre les deux armées, et, après une longue résistance, de part et d'autre, les Grecs, aussi heureux qu'à Salamine, remportèrent une victoire décisive. Mardonius périt dans la mêlée, de la main d'un Spartiate, nommé Emneste. Sa mort fut le signal de la déroute complète des Perses à qui les Grecs ne firent aucun quartier, et se délivrèrent ainsi à jamais de ces barbares.

Cependant les vainqueurs manquèrent eux-mêmes de s'arracher les fruits de la victoire, et on vit un instant où les Lacédémoniens et les Athéniens allaient soutenir par les armes leurs prétentions au prix de la valeur. Les uns et les autres finirent par y renoncer, et on le décerna aux Platéens qui, dès ce moment, furent regardés comme une nation consacrée à la divinité. On convint que, désormais, ils ne seraient chargés que de faire des vœux pour la Grèce.

Peu de temps après Pausanias, accusé d'avoir exercé des vexations envers les alliés de Sparte, et d'entretenir des liaisons criminelles avec les ennemis, fut condamné à mort. Il mourut de faim dans le temple de Minerve, où il s'était réfugié, et dont on mura la porte.

En butte aux mêmes accusations, Thémistocle fut banni, poursuivi de ville en ville, et forcé de se réfugier auprès d'Ataxerce, successeur de Xerxès. Ce prince le combla de richesses : mais ayant ensuite voulu le mettre à la tête d'une armée qu'il avait l'intention de faire marcher contre Athènes, Thémistocle, combattu par la reconnaissance qu'il devait au monarque persan, et par l'amour qu'il portait à son ingrate patrie, se décida à se donner la mort. Il prépara, à cet effet, un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis, et là, après les avoir embrassés, et

avoir reçu leurs derniers adieux , il avala le poison qui mit fin à sa vie. Il était âgé de soixante-cinq ans.

Son rival de gloire , Aristide , mourut à Athènes , dans une telle indigence , qu'il fallut que l'État se chargeât de ses funérailles et du soin de sa famille : chose d'autant plus admirable dans ce grand homme , qu'il avait eu long-temps le maniement des deniers publics.

Gélon de Syracuse.

Ce personnage célèbre offrit en lui le rare phénomène d'un usurpateur , devenu par la suite roi légitime et le bienfaiteur de son peuple. Il était natif de Géla , ville de Sicile ; d'où la ressemblance des noms porte à croire qu'il tira le sien. Il s'empara d'abord de la principale autorité ; puis , s'étant rendu maître de Syracuse par le secours de quelques bannis , il abandonna le gouvernement de sa ville natale à son frère Hiéron. Les Grecs , près d'être attaqués par Xerxès , implorèrent son secours : il leur offrit deux cents vaisseaux et trente mille soldats , mais à condition d'être le chef suprême de leur armée , ce que ces hommes passionnés pour leur indépendance n'eurent garde d'accepter. Gélon eut bientôt besoin de conserver ses troupes pour se défendre lui-même. Les Carthaginois , excités par Xerxès , vinrent attaquer la Sicile

sous les ordres d'Amilcar, le plus renommé de leurs généraux. Si l'on n'a pas exagéré leurs forces, ils n'avaient pas moins de deux mille vaisseaux, portant trois cent mille hommes de débarquement. Cependant, lorsqu'ils vinrent mettre le siège devant Himère, Gélon les attaqua et remporta sur eux une victoire complète, le jour même, selon Hérodote, où les Grecs triomphèrent également près de Salamine. Gélon mit le comble à sa gloire, en imposant aux vaincus une condition justement célèbre. Il exigea d'eux qu'ils n'immolassent plus leurs enfans à leurs dieux (1).

Gélon ayant fait un partage équitable des dépouilles et des prisonniers, rassembla les Syracusains, leur rendit compte de son administration, et leur déclara que, s'ils avaient à se plaindre de lui, sa vie était entre leurs mains. Les Syracusains, touchés d'une conduite qu'ils attendaient peu de lui, surtout dans de telles circonstances, lui déférèrent par acclamation le titre de roi; et pour éterniser le souvenir de son action, ils lui érigèrent une statue qui le représentait avec les vêtemens d'un simple citoyen, ainsi qu'il

(1) Plutarque dit à *Saturne*; mais les auteurs Grecs ont souvent eu tort en supposant que les nations appelées par eux *barbares*, reconnaissaient les divinités de la Grèce, dont le plus souvent elles n'avaient même pas entendu parler.

avait paru au milieu d'eux. Appliqué sans cesse à faire fleurir son état, il se rendit de plus en plus digne de sa haute fortune. Depuis cette époque, son règne ne fut que de neuf ans, mais il suffit pour rendre sa mémoire chère à son peuple, qui le pleura et lui éleva un monument superbe.

Cent trente ans après sa mort, on vit combien le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits était gravé dans les cœurs des Syracusains. Timoléon, leur ayant rendu la liberté, crut devoir faire abattre et vendre les statues de ceux qui avaient anciennement régné sur eux; mais il eut l'attention de faire faire en quelque sorte le procès à ceux qu'elles représentaient. Toutes furent condamnées, à l'exception de celle que la reconnaissance publique avait érigée à Gélon.

Un fait qui n'honore pas moins Gélon, c'est que Hiéron, son frère et son successeur, s'étant d'abord livré à toute l'impétuosité de la jeunesse, excita le mécontentement des Syracusains; mais ils supportèrent patiemment ses excès, par le respect qu'ils portaient encore à Gélon. Au reste, leur patience fut récompensée; Hiéron, tant chanté par Pindare, paraît n'avoir pas été indigne de ses éloges, et s'être acquis par la suite des droits réels à l'affection de son peuple.

Cimon, fils de Miltiade.

Sa jeunesse fut très-peu recommandable ; mais, par un changement de conduite assez rare, il égala dans la suite son père et Thémistocle. S'ils s'enrichit, ce fut aux dépens des Perses, qu'il battit plusieurs fois sur terre et sur mer.

On cite de lui un trait qu'il racontait souvent avec complaisance. Il est assez curieux, mais il n'annonce qu'un habile spéculateur.

Les Athéniens et leurs alliés voulant se partager des prisonniers faits à Bysance et à Sestos, prièrent Cimon d'en faire la distribution. Il mit d'un côté les riches vêtemens de ces captifs, leurs manteaux de pourpre, leurs bijoux d'or, et de l'autre, les seules personnes dans un état de nudité complète. Il donna le choix aux alliés, qui s'emparèrent avec joie des dépouilles, sûrs d'ailleurs que ces captifs étaient trop peu faits à la fatigue pour que les Athéniens pussent tirer d'eux quelque parti en les employant comme esclaves. C'était ce que Cimon avait prévu. Les parens des vaincus arrivèrent bientôt avec de riches rançons, et la part des Athéniens, ainsi que celle de Cimon, furent plus considérables que celle des alliés.

Lorsque Cimon mourut des suites d'une blessure, il commandait la flotte des Athé-

niens contre les Perses. Il exhorta ses officiers à tenir sa mort secrète, et à ramener la flotte comme s'il en eût été le chef. Par ce moyen, elle n'eut à craindre ni les attaques des ennemis, ni la défection des alliés, que cette nouvelle aurait pu occasionner; et Cimon, lors même qu'il n'était plus, rendit à sa patrie un service signalé.

Périclès. — Guerre du Péloponèse.

L'ambition d'Athènes et la jalousie de Sparte excitèrent entre ces deux villes, célèbres par leur valeur et leur puissance, une guerre qui dura vingt-sept ans, et à laquelle la Grèce, presque entière, prit part.

Périclès gouverna long-temps Athènes avec éclat. Il en fut le souverain, autant que l'esprit inquiet du peuple et ses institutions pouvaient le permettre. On l'accusa d'avoir suscité la guerre, pour se rendre nécessaire et agrandir son autorité. Malgré ce reproche, et plusieurs autres qu'on pourrait encore justement lui faire, son courage, son éloquence, ses talens administratifs, son goût pour les arts et les belles-lettres, ont rendu sa mémoire respectable. On lui a même fait l'honneur de désigner par son nom le siècle où il vivait, parce que, dans tous les genres de productions de l'esprit, la Grèce parvint alors au plus haut degré de célébrité. Ainsi, cette

époque est une des quatre que l'on distingue dans l'histoire ; et l'on dit *le siècle de Périclès*, comme on dit *les siècles d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV.*

Au commencement de la seconde année de la guerre, un fléau plus terrible encore que les armes des Lacédémoniens, ravagea l'Attique : ce fut la peste. Hippocrate en a décrit les symptômes, et Thucydide en a tracé un tableau qui fait frémir ; mais ce qui révolte encore plus l'humanité, c'est l'immoralité profonde à laquelle les Athéniens se livrèrent, dans la pensée que les dieux ne prenaient plus aucun intérêt à la vertu, et que la mort atteindrait les coupables plutôt que la vengeance des lois. Ils crurent donc devoir passer dans les plaisirs le peu d'instans qui leur restaient à vivre ; et la ville offrit le spectacle dégoûtant d'une débauche effrénée, à côté de celui d'une mort hideuse et infecte.

Ce fléau dévastateur dura deux ans, après lesquels il parut se calmer ; mais dix-huit mois s'étant écoulés, il exerça de nouveaux ravages, et l'Attique fut encore plongée dans le deuil pendant une année entière.

Périclès fut du nombre des victimes. Il périt dans la troisième année de la guerre ; au moment où les Athéniens, qui l'avaient condamné à une amende, venaient de lui rendre le pouvoir suprême.

A son lit de mort, ses amis, pour soulager leur douleur de sa perte prochaine, s'entre-naient de ses grandes qualités et de ses victoires. « Les triomphes militaires, leur dit-il, » sont l'ouvrage de la fortune, et me sont » communs avec d'autres généraux; ce qui » m'est particulier, c'est l'avantage de n'avoir » fait prendre le deuil à aucun citoyen. » Paroles qui, en prouvant la douceur de son gouvernement, démontrent aussi qu'il ne croyait pas avoir à se reprocher, plus que tout autre Athénien, les malheurs de la guerre où il fut entraîné malgré lui.

Aspasie.

Aspasie, née à Milet en Ionie, vint à Athènes pour y essayer le pouvoir de ses charmes. Périclès eut la faiblesse de s'attacher à elle, et ne rougit point ensuite de la prendre pour épouse. On a vanté souvent son extrême beauté, son éloquence; on a rappelé que sa maison était le lieu où se réunissaient les Athéniens et les Athéniennes les plus distingués par leurs talens ou leur esprit : on a dit que Socrate lui-même se plaisait à discourir avec elle. Quelque fondés que puissent être ces éloges, il n'en est pas moins certain qu'Aspasie fut plutôt fameuse par la singularité de sa conduite, que par les qualités de son esprit et de son cœur. Il paraît même qu'elle ne

respectait pas plus le culte établi que les mœurs, car elle fut accusée d'irréligion, et Périclès, malgré son pouvoir, fut obligé, pour la sauver, d'employer les prières et les larmes.

Expédition des Athéniens en Sicile.

Les Athéniens tentèrent cette expédition dans la sixième année de la guerre du Péloponèse; mais les résultats n'en furent point heureux.

Alcibiade y détermina ses concitoyens. Il pensait que la prise d'une île aussi opulente, le mettrait à portée de soumettre Carthage et une partie de l'Afrique. On prétend même que son intention était de passer de là en Italie, et de terminer ses brillantes conquêtes par celle de tout le Péloponèse. Socrate blâma, dit-on, cette entreprise, mais il eut la simplicité de faire intervenir son démon familier, dans une opinion que la prudence, sans doute, lui suggérait.

Les habitans d'Egeste (ville de Sicile, appelée, par les Latins, Ségeste) implorèrent le secours d'Athènes contre les Syracusains; ils donnèrent de l'or pour soudoyer les troupes, et Alcibiade, Nicias et Lamachus furent nommés généraux de l'expédition. Nicias n'accepta qu'à regret, et fit tous ses efforts pour détourner les Athéniens d'une entreprise dont

il prévoyait les dangers. L'ascendant d'Alcibiade sur les esprits l'emporta. Cependant, avant de partir, il fut accusé de plusieurs actes d'impiété, et ne put obtenir que son jugement fût prononcé sur-le-champ.

Il s'était à peine rendu maître de Catane, par surprise, que ses envieux renouvelèrent leurs accusations contre lui. On l'envoya chercher sur le vaisseau *Salaminien*, regardé comme sacré et destiné à ramener les accusés. Alcibiade parut obéir; mais à peine débarqué à Thurium, il disparut, après avoir dit : « que bien loin de se fier à sa patrie, il » ne se fierait pas à sa propre mère, dans la » crainte qu'elle ne prît, par mégarde, une » fève noire au lieu d'une blanche. »

Il fut condamné à mort : on confisqua ses biens. Tous les prêtres et toutes les prêtresses eurent ordre de le maudire; une seule de ces femmes, appelée Théano, eut le courage de refuser d'obéir au décret, en disant : « qu'elle » était prêtresse pour bénir, et non pour » maudire. »

Quand Alcibiade reçut la nouvelle de sa condamnation, il s'écria : « Je ferai bien » voir aux Athéniens que je suis vivant. » Il se retira chez les Spartiates, et gagna leur confiance en se conformant à l'austérité de leurs mœurs.

Cependant Nicias demeura seul chef des

Athéniens en Sicile , car après le rappel d'Alcibiade , Lamachus périt dans un combat. Il battit les Syracusains en rase campagne, et réduisit ensuite leur ville aux dernières extrémités. La dix-neuvième année de la guerre, Syracuse songeait à capituler , lorsque l'arrivée du Lacédémonien Gylippe changea la face des affaires. Il avait été envoyé à leur secours par le conseil d'Alcibiade , et venait avec plusieurs galères. Sa première démarche fut fière. Il envoya dire par un héraut à Nicias , qu'il lui accorderait cinq jours pour s'embarquer et évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas répondre à une proposition si hautaine , qu'il regardait comme une vaine bravade ; et quelques-uns de ses soldats demandèrent en raillant au héraut , s'il croyait que l'arrivée d'un mauvais manteau lacédémonien , et d'un bâton de commandement , pût changer quelque chose à la situation de la ville.

Il fallut combattre : pressés d'un côté par les Syracusains , de l'autre par Gylippe , les Athéniens eurent d'abord l'avantage , mais le général lacédémonien , en reconnaissant une faute qu'il avait faite dans son plan d'attaque , et en la réparant , mérita de vaincre , et vainquit , presque au moment où les Athéniens venaient d'élever un trophée. De nouveaux renforts arrivèrent de Corinthe à leurs ennemis. Gylippe alla lui-même presser les villes

de Sicile de se joindre aux Syracusains, et obtint de grands secours des principales d'entr'elles. Nicias écrivit aux Athéniens une lettre pressante; on lui envoya dix galères conduites par Eurymédon, l'un des deux nouveaux collègues qu'on lui avait nommés; l'autre, appelé Démosthène (et qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre orateur), devait lui amener, le printemps suivant, de l'argent et des troupes.

Gylippe engagea les Syracusains à équiper une flotte nombreuse; elle sortit en deux divisions, l'une de trente-cinq, l'autre de quarante-cinq galères. Les Athéniens en opposèrent vingt-cinq aux premières et trente-cinq aux autres. Gylippe en même temps attaqua les ennemis par terre. Il eut l'avantage; et si les Syracusains éprouvèrent un échec, ce fut parce que leurs vaisseaux s'entrechoquèrent à l'entrée du port. Trois forts emportés par Gylippe compensèrent d'autant plus cette perte, que les Athéniens se virent, par cet événement, dans l'impossibilité de se procurer des vivres autrement qu'à force armée.

Nicias, contraint de donner une nouvelle bataille navale par Ménandre et Eutydème, qu'Athènes lui avait envoyés en qualité de lieutenans ou conseils, se présenta avec soixante-quinze galères, contre les Syracusains qui en avaient quatre-vingts. La vic-

toire se déclara pour les derniers, qui coulèrent à fond ou prirent sept galères des Athéniens.

Nicias fut au désespoir d'avoir attaqué l'ennemi, lorsqu'il vit son collègue Démosthène paraître le lendemain du combat, avec soixante - treize galères portant cinq mille hommes d'infanterie, outre trois mille archers ou frondeurs. Celui-ci, croyant avoir jeté, par son arrivée, la terreur chez les Syracusains, attaqua leurs retranchemens; mais il fut repoussé vigoureusement, et perdit deux mille hommes.

Cet échec était le présage et le précurseur de la destruction totale des troupes athéniennes. Démosthène était d'avis de se retirer par mer, dût-on être obligé de forcer le passage; mais Nicias, qui connaissait les Athéniens, et qui craignait qu'ils ne punissent son collègue et lui-même de leur mauvaise fortune, en les accusant de s'être vendus aux ennemis, aima mieux périr les armes à la main : Démosthène approuva sa résolution.

Cependant, les renforts des différentes villes de Sicile fournis à Gylippe, et le grand nombre d'Athéniens détruits, inspirèrent de nouveau à leurs chefs la pensée de se rembarquer; et Nicias lui-même ne s'y opposa plus.

On allait mettre à la voile à l'insu de l'ennemi, lorsque la superstition fit échouer ce

projet, le seul qui pût sauver l'armée des Athéniens. La lune s'éclipsa au milieu de la nuit : Nicias, et les autres chefs, ignorant entièrement la cause de ce phénomène, furent frappés d'effroi. Les devins, consultés, déclarèrent en style mystique, qu'il ne fallait partir que dans trois fois neuf jours. Nicias déclara alors qu'il voulait attendre le retour de la lune, au même jour du mois suivant.

Les Syracusains ayant eu connaissance du projet de départ formé par les Athéniens, les attaquèrent par mer, tandis que Gylippe les assaillait par terre. Il fut repoussé; mais le combat naval tourna tout entier à l'avantage de ses alliés. Ils défirent la droite de la flotte athénienne : Eurymédon, qui la commandait, fut tué; dix-huit galères tombèrent en leur pouvoir, et ils en massacrèrent inhumainement les équipages. Il est à remarquer que, dans cette affaire, les Syracusains essayèrent d'avoir recours à une invention que les modernes ont perfectionnée par l'usage de leurs *brûlots*. Ils remplirent de matières combustibles un vieux vaisseau, le dirigèrent à l'aide du vent, vers la flotte des Athéniens; mais ceux-ci trouvèrent le moyen d'échapper à ce danger, et d'éteindre le feu.

Les Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avait tant effrayés, se voyant victo-

rieux sur mer, fermèrent le port avec des galères placées en travers, et d'autres vaisseaux arrêtés par des ancres et des chaînes. Après avoir ainsi enfermé les Athéniens, ils se préparèrent à les repousser et à les accabler, s'ils tentaient de forcer le passage.

Le combat ne tarda pas à s'engager. Deux cents galères combattaient dans un espace très-étroit, à la vue des troupes de terre des Athéniens et des habitans de Syracuse, également inquiets sur le sort de cette action décisive. Enfin, la victoire se déclara pour les Syracusains. Ils demeurèrent maîtres de la mer; et leurs ennemis furent si consternés, qu'ils ne songèrent même pas à remplir un devoir sacré pour les Grecs, en demandant qu'on leur remît leurs morts, afin qu'ils leur rendissent les derniers devoirs.

Les Athéniens n'avaient d'autre ressource que d'essayer de nouveau de se retirer par mer, ou de chercher par terre à se fortifier dans quelqu'endroit de l'île. Les matelots, découragés, refusèrent d'adopter le premier parti proposé par Démosthène. On s'en tint donc au second, et on résolut de se mettre en marche pendant la nuit, pour éviter la rencontre des ennemis.

Mais Hermocrate, l'un des premiers de Syracuse, et qui, en toute occasion, avait animé le courage de ses concitoyens, pénétra

le dessein des Athéniens. Il ne crut pas devoir engager les Syracusains, qui, dans l'ivresse de leur triomphe, se livraient aux plaisirs et à la joie des festins, à marcher aussitôt contre l'armée fugitive. Il eut recours à la ruse : il envoya dire à Nicias, par des cavaliers qui feignirent d'être attachés à son parti, qu'il attendît le jour pour se retirer, parce que les Syracusains s'étaient saisis des passages, et lui avaient tendu des embûches.

La crédulité de Nicias suspendit le départ de l'armée athénienne. Ayant laissé après elle les malades, les blessés et les mourans, elle ne se mit en marche que le troisième jour, pour se retirer à Catane. Elle était dans le plus affreux abattement, quoiqu'encore forte de près de quarante mille hommes. Nicias cherchait à rassurer ses soldats, tandis que lui-même était livré au plus affreux désespoir. Partagés en deux corps de troupes, dont chacun était sous la conduite d'un des chefs, les Athéniens forcèrent le passage de la rivière d'Anape; mais, de ce moment, la cavalerie ennemie les harcela sans cesse pendant plusieurs jours. Quand les Athéniens tenaient ferme, elle se retirait, et les attaquait derechef lorsqu'ils se remettaient en marche.

Démosthène et Nicias, voyant que le nombre de leurs blessés augmentait, et qu'on manquait de vivres, résolurent de ne plus diriger

leur route vers Catane , mais vers Camarine et Géla. Dans leur marche nocturne, l'avant-garde, commandée par Nicias, observa un bon ordre; mais Démosthène et près de la moitié de l'arrière-garde s'égarèrent. Les Syracusains les attaquèrent à midi , et , à la fin du jour, ils permirent aux insulaires du parti des Athéniens de se retirer; plusieurs profitèrent de cette faveur. Le reste de la troupe fut forcé de se rendre avec Démosthène, sous la condition qu'en épargnant leur vie , on ne les tiendrait pas dans une prison perpétuelle. Ils étaient environ au nombre de six mille. Le soir même Nicias passa la rivière d'Érinée; mais le lendemain, les ennemis le sommèrent de se rendre à l'exemple de Démosthène. Comme il refusait de croire à cette fâcheuse nouvelle, il obtint la permission d'envoyer des cavaliers pour la vérifier. Sur leur rapport, qui lui confirma le malheur de son collègue, il offrit de payer les frais de la guerre, à condition qu'on lui permettrait de se retirer. Cette proposition fut rejetée avec mépris; et Nicias, quoique dénué de tout, marcha vers le fleuve Asinare, après avoir soutenu un combat nocturne. Les Syracusains ne se contentèrent pas d'avoir fait un grand carnage des ennemis: ils en tuèrent encore plusieurs, tandis qu'ils se jetaient dans l'eau pour se désaltérer, et en précipitèrent d'autres dans

le fleuve. Nicias, à cet affreux spectacle, se rendit enfin, à condition que Gylippe épargnerait le reste de l'armée athénienne. Le nombre des morts fut considérable, et celui des prisonniers encore plus.

Les vainqueurs rentrèrent en triomphe dans Syracuse, après avoir suspendu les armes des Athéniens aux plus grands arbres des bords de l'Asinare.

Mais ils souillèrent leur victoire par de grandes cruautés. Dioclès, un de leurs chefs, demanda que Nicias et Démosthène fussent mis à mort; et cette résolution inhumaine, cette infraction de la foi jurée, fut vainement combattue par Hermocrate, par Nicolaüs, vieillard que la guerre avait privé de ses deux fils, et par Gylippe qui demandait, qu'étant ses prisonniers, les généraux athéniens fussent conduits à Lacédémone. Ainsi, Nicias mourut victime d'une guerre dont personne, plus que lui, n'avait cherché à détourner ses concitoyens.

Les malheureux soldats restèrent entassés huit mois dans des carrières, où ils éprouvèrent les horreurs de la faim, les intempéries de l'air, et tous les ravages des misères humaines. Comme deux mois après, on retira de ce lieu funeste les esclaves pour les vendre, plusieurs citoyens cachèrent leur condition, afin de pouvoir jouir de l'avantage

d'être mis à l'encan : il est vrai que leur situation était horrible ; ils n'eurent qu'à s'applaudir d'avoir pris ce parti , car ils recouvrèrent la liberté , et leur sagesse ainsi que leurs bonnes qualités leur méritèrent l'amitié et la considération de leurs maîtres. Quelques-uns durent leur salut à Euripide. Les Siciliens , remplis d'admiration pour ce poète , affranchirent ceux qui leur récitèrent des vers tirés de ses tragédies. Quand ils revirent leur patrie , ils vinrent lui rendre grâce de leur délivrance ; et ce moment dut être bien doux pour cet illustre auteur : jamais le génie ne reçut un plus touchant hommage.

Les Athéniens s'attendaient si peu à ce désastre , qu'ils ne purent d'abord y ajouter foi. Féroces dans leur orgueilleuse confiance , ils mirent à mort le premier qui leur en apporta la nouvelle ; ensuite ils tournèrent leur colère contre les orateurs qui les avaient excités à la guerre , et contre les devins qui leur avaient prédit des succès.

Dans les premiers instans , l'accablement fut extrême. On craignit même la défection des alliés. On crut voir Lacédémone et Syracuse fondre sur Athènes par mer et par terre. Cependant , les esprits s'étant calmés , on prit des résolutions généreuses , et on s'occupa des moyens de remédier aux pertes immenses qu'on venait de faire.

Alcibiade nommé généralissime des Athéniens. Ses succès. Son retour à Athènes.

Alcibiade se trouvait auprès de Tissapherne, un des lieutenans du roi de Perse, lorsque les soldats et la flotte le choisirent pour leur chef. Ils étaient irrités de ce que quatre cents citoyens, entre les mains desquels on avait déposé le pouvoir souverain, gouvernassent tyranniquement. Ils désiraient même marcher sur Athènes, mais Alcibiade les en empêcha. Les quatre cents furent déposés, et le peuple légitiba son rappel en le confirmant.

Résolu de ne rentrer dans sa patrie qu'après quelques actions d'éclat, Alcibiade partit de Samos avec dix-huit vaisseaux, pour croiser autour des îles de Cos et de Cnide. La grande flotte d'Athènes, ayant rencontré à la hauteur d'Abydos celle de Sparte commandée par Mindare, il s'ensuivit un combat sanglant, mais indécis. Les Lacédémoniens qui croyaient, avec quelque raison, Alcibiade disposé à combattre pour eux, le virent avec étonnement arborer les enseignes athéniennes. Il ne pouvait se déclarer plus à propos, car la flotte des Lacédémoniens commençait à avoir l'avantage. Il les poussa contre le rivage, brisa leurs vaisseaux, et massacra un grand nombre de ceux qui essayaient

de gagner la terre à la nage. Cette action fut cause que les Athéniens reprirent les vaisseaux qui leur avaient été enlevés et s'emparèrent de trente de ceux des ennemis. Alcibiade vainqueur, voulut se présenter devant Tissapherne, mais il fut arrêté. Cependant, trente jours après, il trouva moyen de s'enfuir; et unissant toujours les ruses de la politique aux talens militaires, il répandit le bruit que Tissapherne lui-même était l'auteur secret de son évacion, dans la vue de le rendre suspect aux Lacédémoniens, et même au roi de Perse.

De retour sur la flotte, il eut, au moyen de renforts nouvellement arrivés, quatre-vingt-six vaisseaux sous ses ordres. Apprenant alors que Mindare était à Cyzique avec Pharnabaze, il résolut de les attaquer par mer et par terre. Un orage seconda le projet qu'il avait de les surprendre. Craignant que la flotte lacédémonienne ne se réfugiât dans le port, si elle avait connaissance de toutes les forces de ses ennemis, Alcibiade ne lui offrit d'abord la bataille qu'avec quarante vaisseaux. Les Lacédémoniens étaient supérieurs en nombre à cette division. Ils se défendirent avec courage; mais à la vue du reste de la flotte athénienne, ils prirent honteusement la fuite. Alors Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, court au

rivage, débarque, et tue un grand nombre de fuyards. Mindare et Pharnabaze veulent en vain arrêter ses succès. Le premier périt après avoir fait des prodiges de valeur; la déroute du second fut complète.

Cette victoire mit la flotte ennemie à la disposition des Athéniens. Une grande quantité d'armes et de dépouilles restèrent aussi en leur pouvoir, et la possession de Cyzique leur assura l'empire de toute cette mer. Ils surprirent des lettres par lesquelles, avec toute la précision laconique, les chefs des débris de l'armée ennemie mandaient aux Éphores ces grands événemens : « L'élite de l'armée a » péri. Mindare est tué : ni vivres ni res- » sources. »

Voici un trait qui, comme tant d'autres, peint le caractère des Athéniens. A la nouvelle de ce désastre, les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes, pour demander que l'on mît fin aux malheurs qui pesaient depuis si long-temps sur les deux peuples. Les citoyens les plus sages étaient d'avis qu'il fallait accepter avec joie ces propositions; mais la multitude se laissa entraîner à l'avis d'un de ses orateurs nommé Cléophon; c'était un ouvrier en instrumens de musique, et l'on prétendait même, qu'ayant été esclave, il ne jouissait que frauduleusement du titre de citoyen. Cet homme accusa

les vrais amis de la patrie d'être d'intelligence avec les Lacédémoniens, et poussa même l'audace jusqu'à menacer de percer le sein de quiconque parlerait de paix. Les ambassadeurs furent congédiés.

Profitant de la victoire décisive qu'il venait de remporter sur les Lacédémoniens, Alcibiade se rendit maître de plusieurs villes qui s'étaient révoltées contre les Athéniens. De ce nombre furent Chalcédoine, Sélymbrie et Bysance, depuis si célèbre, sous le nom de Constantinople. Encouragé par de si brillans succès, il conçut le désir de revoir sa patrie où il était rappelé. Il fit donc voile vers Athènes, et entra dans le port à la tête d'environ deux cents vaisseaux tous couverts des étendards, des boucliers et des dépouilles de toute espèce qu'il avait pris sur l'ennemi. On assure qu'en approchant de terre, il ne put se défendre d'éprouver un sentiment de crainte ; mais la vue de ses parens et de ses amis qui lui tendaient les bras et qui faisaient retentir l'air de leurs cris de joie, l'ayant rassuré, il débarqua : le peuple se porta en foule sur son passage, le bénit, le combla de caresses et le couronna. Ceux qui ne pouvaient pas l'approcher avaient les yeux uniquement fixés sur lui. Les vieillards le montraient à leurs enfans, et mêlant à cette allégresse publique des regrets et des larmes

que leur arrachaient le souvenir de leurs maux passés qu'ils comparaient à leur félicité présente, ils s'écriaient : « Jamais nous » n'aurions manqué la conquête ; jamais les » espérances que nous avons conçues n'auraient été vaines, si nous avions remis le soin » de nos affaires et le commandement de nos » troupes entre les mains d'Alcibiade. C'est à » lui, à lui seul, que nous devons de sortir de » nos ruines, et de l'état d'avilissement dans » lequel nous sommes tombés, et de reprendre, sur terre comme sur mer, la suprême » domination qui faisait notre gloire. »

Ce favorable accueil qu'on fit à Alcibiade n'empêcha pas le peuple de s'assembler pour l'entendre dans sa justification ; il comparut devant lui, et après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que légèrement ses concitoyens, et qu'il rejeta entièrement sur sa mauvaise fortune et sur quelque démon envieux de sa prospérité, il lui communiqua les desseins de l'ennemi, et l'exhorta à se livrer aux plus belles espérances. Ravis de l'entendre, les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le nommèrent généralissime sur terre et sur mer, lui rendirent tous ses biens, et ordonnèrent aux eumolpides et aux hérauts de l'absoudre des malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple. Tous les eumolpides et les hérauts

étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore, eut le courage de dire : *mais, moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait aucun mal à la ville.*

Cependant, au milieu de ces transports d'allégresse et de reconnaissance, le peuple ne laissa pas que d'être troublé, en considérant le jour où celui à qui il décernait de si grands honneurs reparaisait dans Athènes. C'était dans ce jour même consacré à la célébration de la fête appelée *plynteria*, c'est-à-dire à la purification de la déesse, que les prêtres, nommés *Plaxiergides*, ôtaient, dans le plus grand mystère, tous les ornemens de la déesse, et couvraient sa statue. De tous les jours malheureux, c'était celui où les Athéniens observaient le plus de ne rien entreprendre de considérable. Il semblait donc que la déesse ne recevait pas agréablement Alcibiade, puisqu'elle se couvrait et se cachait, comme pour le repousser et l'éloigner d'elle.

Afin de dissiper ces nuages, ainsi que les soupçons qui existaient encore sur son peu de respect envers les dieux, Alcibiade prit un parti qui annonçait toute sa sagacité. Depuis que les Lacédémoniens avaient fortifié, par son conseil, la place de Décélie, sur les frontières de l'Attique, les Athéniens n'avaient pu célébrer avec la pompe accoutumée les grands

mystères de Cérès à Éleusis, ayant été obligés d'envoyer leur procession par mer. Alcibiade résolut de l'escorter par terre avec son armée, persuadé que la réputation militaire d'Agis en souffrirait, s'il ne les troublait point dans leur marche, et que s'il les attaquait, les soldats athéniens, et lui-même, combattraient pour une cause sacrée sous les yeux de leurs concitoyens. Ayant donc pris toutes les précautions nécessaires, il conduisit les prêtres et les initiés à Éleusis, dans un profond silence. Aucun ennemi n'osa troubler leur marche religieuse, et l'armée, conduite par un pareil chef, se crut invincible.

Toutefois, comme l'enthousiasme de la multitude alla jusqu'à l'appeler au trône, les principaux de la ville hâtèrent son départ, en lui accordant d'ailleurs tout ce qu'il demandait.

Lysandre bat la flotte d'Alcibiade en l'absence de ce général, à qui les Athéniens ôtent le commandement.

Lysandre, qui par ses talens militaires devait être pour Athènes un ennemi redoutable, fut choisi par les Spartiates, comme un chef digne de lutter contre Alcibiade. Il débuta par une victoire, non pas à la vérité remportée sur lui, mais sur un de ses lieutenans, appelé Antiochus. Alcibiade, voulant aller lui-même en Ionie, pour y chercher la

solde de ses troupes, avait recommandé à Antiochus de ne pas combattre en son absence. Antiochus, au contraire, alla seulement avec deux galères braver Lysandre dans le port même d'Éphèse, et se retira d'un air insultant. Il fut poursuivi; les Athéniens vinrent à son secours, et successivement les deux flottes combattirent. Lysandre eut tout l'avantage de cette action, dans laquelle il enleva quinze galères aux Athéniens. Quand Alcibiade fut de retour, il alla présenter la bataille à Lysandre; mais le général spartiate ne voulut point l'accepter.

Les ennemis d'Alcibiade, et surtout Thrasibule, saisirent cette occasion pour lui faire perdre la faveur du peuple. Ils y réussirent sans peine; car, quoiqu'on l'eût mis dans la nécessité de se procurer d'ailleurs l'argent qui lui était nécessaire, tandis que les Lacédémoniens payaient leurs troupes avec les subsides du roi de Perse, on attendait de lui des actions extraordinaires. On le déposa, et on nomma dix généraux à sa place. Il se retira donc, et alla habiter des châteaux qui lui appartenaient dans la Chersonèse de Thrace.

Callicratidas est défait par les Athéniens, près des Arginuses. — Les Athéniens condamnent à mort leurs généraux victorieux.

Les Lacédémoniens donnèrent pour succes-

seur, à Lysandre, Callicratidas, qui l'égalait en habileté et en bravoure et le surpassait en probité. Il commença par battre plusieurs fois la flotte des Athéniens. La vingt-sixième année de la guerre, il bloqua Conon, l'un de leurs généraux, dans le port de Mitylène. Par des efforts extrêmes, Athènes parvint à équiper une nouvelle flotte de cent dix galères; quarante galères alliées les joignirent à Samos, et cet armement formidable fit voile pour les îles Arginuses, situées entre Cumes et Mitylène. Callicratidas se porta contre ses ennemis avec cent vingt galères; après en avoir laissé cinquante pour continuer le siège. Le pilote de ce général, effrayé de la supériorité du nombre des vaisseaux ennemis, lui conseillait d'éviter le combat; mais l'intrépide Lacédémonien crut qu'il ne pouvait prendre ce parti, sans ternir la gloire de sa patrie; et quand les augures lui prédirent qu'il périrait dans le combat, il dit : « que le » destin de Sparte ne tenait pas à un seul » homme. »

Jamais les Grecs, combattant sur mer les uns contre les autres, n'avaient eu autant de vaisseaux à une même bataille. Callicratidas voulut signaler sa dernière journée; il coula à fond plusieurs vaisseaux ennemis, et en mit d'autres hors de combat, et accrocha enfin celui d'un des généraux athéniens, fils du

célèbre Périclès, et qui portait le nom de son père. A l'instant même il fut entouré, abordé, et après des prodiges de valeur, il tomba percé de coups. La mort du chef entraîna la défaite totale de l'aile droite qu'il commandait, et l'aile gauche, composée de Béotiens et d'Eubéens qui avaient quitté l'alliance d'Athènes pour celle de Sparte, résista plus long-temps; mais enfin elle fut aussi obligée de céder. Les Athéniens dressèrent un trophée dans l'une des Arginuses. Ce triomphe leur avait coûté vingt-cinq galères. Leurs ennemis en perdirent soixante-dix. De dix que les Lacédémoniens avaient fournies, neuf furent submergées.

Ces succès auraient tourné à la gloire du peuple d'Athènes, s'il ne les eût souillés par un crime énorme, dont l'histoire a dû conserver le souvenir. Les généraux athéniens chargèrent, après la victoire, Théràmène, Thrasybule et quelques autres, de donner la sépulture aux morts pendant qu'ils allaient secourir Conon, et faire lever le siège de Mitylène. Une tempête empêcha que ces ordres fussent exécutés. Théràmène, par la plus insigne bassesse, accusa aussitôt ses collègues d'une faute dont, si elle était réelle, il devait être regardé comme plus coupable qu'eux. Le peuple devint furieux. Un nommé Callixène fut pressé par les parens de Théra-

mène d'accuser les chefs dans le sénat : un seul homme prit leur défense , ce fut Socrate ; mais il ne fit pas plus alors triompher l'innocence d'autrui que la sienne , lorsqu'il fut accusé dans la suite. Féroce par superstition , le peuple condamna à mort huit de ses généraux victorieux ; et six d'entr'eux , qui étaient présents , furent sur-le-champ envoyés au supplice. Diomédon , l'un d'eux , homme recommandable par son courage et sa probité , adressa aux Athéniens un discours touchant , où , sans se plaindre de leur jugement , il les pria d'acquitter envers les dieux les vœux que ses collègues et lui avaient faits , et auxquels ils reconnaissaient qu'ils étaient redevables de la victoire.

Lorsque ces six victimes eurent péri , le peuple , selon son usage , se mit à les plaindre : l'accusateur Callixène fut jeté en prison ; il s'échappa , passa chez les ennemis , puis revint à Athènes , où il mourut de faim. Peu de temps après , le peuple athénien fut justement puni , en subissant le joug de trente oppresseurs qui le traitèrent avec une extrême cruauté.

Lysandre remporte sur les Athéniens une victoire décisive à la bataille navale d'ÆGOS POTAMOS.

Après la défaite des Arginuses , les alliés de Sparte demandèrent que le commandement

fût rendu à Lysandre. On se conforma à leurs désirs, et la victoire abandonna de nouveau les Athéniens.

Ce ne fut pas la vertu que le succès couronna dans Lysandre : on a déjà fait entendre que son caractère était pervers et corrompu. Deux mots qu'on rapporte de lui, confirmeront cette assertion, surtout si l'on pense qu'il agissait conformément à ses principes. Il disait, pour se justifier en quelque sorte d'employer la fraude là où la force ne réussissait pas, que, « quand la peau du lion n'é- » tait point suffisante, il fallait y coudre la » peau du renard. » Sa maxime favorite était « qu'on amusait les enfans avec des osselets, » et les hommes avec des sermens. »

Ce général ayant reçu des subsides du jeune Cyrus (prince ambitieux et dénaturé, que nous verrons bientôt succomber dans une coupable entreprise), s'empara d'assaut de la ville de Lampsaque. Les Athéniens, qui n'avaient pu éviter cet échec, s'arrêtèrent, avec cent quatre-vingts galères, à un lieu devenu célèbre depuis cette époque, et nommé *Ægos Potamos* (la rivière de la Chèvre). Lysandre, peu éloigné d'eux, était devant Lampsaque. Pendant quatre jours de suite, il montra une extrême timidité, afin de mieux attirer les ennemis dans le piège qu'il leur tendait. Alcibiade, qui se trouvait près

de là, fit aux généraux athéniens les plus sages observations sur le danger de leur position et sur la discipline des ennemis. Il leur offrit, s'ils s'obstinaient à rester dans ces parages, d'attaquer les Lacédémoniens par terre, avec un corps nombreux de Thraces. Ses conseils et ses offres furent également rejetés, surtout par Tydée et Ménandre, deux généraux plus jaloux du pouvoir que les autres.

Le cinquième jour, les Athéniens, après avoir encore insulté la flotte de Lysandre, se retirèrent vers le soir, en raillant leurs ennemis plus amèrement que jamais, sur leur peu de courage. Lysandre les fit suivre par quelques galères qui avaient ordre de retourner rapidement aussitôt que, selon leur coutume, les équipages athéniens seraient descendus à terre, sans aucune défiance. Ces galères, en s'en retournant, devaient élever sur la proue de chacune, un bouclier d'airain, lorsqu'elles seraient parvenues au milieu du canal, qui n'a en cet endroit que trois quarts de lieue de large. Lysandre se tenait tout prêt et en bon ordre avec sa flotte. Sitôt qu'il eut aperçu les signaux convenus, toutes les galères lacédémoniennes partirent à la vue de l'armée de terre, qui se plaça sur des hauteurs pour observer tous les mouvemens. Conon (l'un des deux anciens généraux athéniens

qui n'avaient point été condamnés à mort après la victoire des Arginuses), fit tous ses efforts pour rassembler les équipages de la flotte descendue à terre, épars dans la campagne, assis à table ou endormis. Ne pouvant y parvenir, et voyant que la flotte de Lysandre, à force de rames, allait le joindre, il prit la fuite avec neuf galères, dont une était la galère sacrée, et se retira en Chypre.

Aussitôt Lysandre prend ou coule à fond, non-seulement les galères vides, mais encore celles qui sont à demi-remplies. Ses soldats font ensuite une descente, et massacrent les Athéniens épars çà et là, et pour la plupart à peine recouverts de leurs armes. Il fit prisonnier tous les généraux, avec trois mille hommes, s'empara de la flotte, pilla le camp, et traînant les galères ennemies attachées à la poupe des siennes, il revint à Lampsaque, au son des instrumens et parmi les cris de triomphe. Une heure lui suffit pour terminer ainsi, sans presque avoir éprouvé de perte, cette guerre du Péloponèse qui avait duré vingt-sept ans; car la prise d'Athènes ne fut qu'une suite nécessaire de cet événement.

Un des généraux athéniens, Philoclès, avait eu la barbarie de faire précipiter du haut d'un rocher tous les prisonniers qui avaient été faits sur deux galères lacédémoniennes, et, sur sa proposition, on avait

rendu un décret qui ordonnait de couper le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin de les mettre hors d'état de manier la pique et de se servir de la rame. Lysandre l'ayant fait venir en sa présence, lui demanda à quoi il se condamnait lui-même. Sans paraître effrayé du sort qui l'attendait, et conservant toute sa fierté, Philoclès répondit : « N'accuse pas des gens qui » n'ont point de juges : mais puisque tu es » vainqueur, use de tous tes droits, et fais de » moi, ainsi que des trois mille Athéniens qui » sont en ton pouvoir, ce que nous aurions » fait de toi, si nous t'avions vaincu. » Ces paroles achevées, il alla au bain, se revêtit ensuite d'un manteau magnifique, et marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent passés au fil de l'épée, à l'exception d'Adrimante, qui s'était opposé au décret.

Alors Lysandre ayant trouvé un nombre considérable d'Athéniens dispersés dans différentes villes, leur ordonna, sous peine de mort, de se rendre à Athènes. Son intention était de les mener dans la ville, afin de la réduire bientôt par la famine.

Siège et prise d'Athènes par Lysandre. — Établissement des trente tyrans. — Fin de la guerre du Péloponèse.

Athènes était plongée dans la consterna-

tion, depuis la destruction de sa flotte, à Ægos Potamos, lorsque les rois de Lacédémone, Agis et Pausanias, vinrent l'assiéger par terre, tandis que Lysandre se présenta devant le port de Pirée, avec cinquante galères. La disette, augmentée par le nombre de ceux que Lysandre avait forcés de retourner dans la ville, devint bientôt extrême; et le peuple, qui avait d'abord montré quelque résolution, prit enfin le parti de se rendre. D'assez longs pourparlers prolongèrent encore les maux des assiégés; enfin ils acceptèrent les conditions qui leur furent imposées et Lysandre entra dans le port, le jour anniversaire de la fameuse victoire navale remportée à Salamine sur les Perses, et à laquelle on sait que les Athéniens avaient eu la plus grande part.

Ces conditions, qui terminaient une si longue et si sanglante guerre, étaient très-dures : elles portaient « que les fortifications du Pirée seraient démolies, ainsi que la longue muraille qui joignait le port à la ville; que les Athéniens livreraient toutes leurs galères, à l'exception de douze; qu'ils abandonneraient toutes les villes et tous les pays qu'ils avaient conquis; qu'ils rappelleraient leurs bannis, et feraient, avec les Spartiates, une alliance offensive et défensive, promettant d'être leurs auxiliaires partout où ils voudraient les conduire. »

On voit assez que, dans la dernière clause, ce mot alliance n'était qu'une pure ironie, et que les Athéniens devenaient en effet les sujets de Sparte.

Lysandre, qui s'était déjà fait accompagner des bannis, ordonna que la démolition des murailles se fît au son des flûtes et des autres instrumens guerriers. Elle eut lieu avec des acclamations et des transports de joie qui étaient un nouvel outrage pour le peuple d'Athènes.

Le vainqueur établit aussitôt dans cette ville trente chefs du gouvernement, sous le nom d'*Archontes*, et mit dans la citadelle une garnison avec un commandant lacédémonien. Il prit ensuite Samos, par capitulation, et revint à Sparte avec les trophées enlevés aux vaincus.

Mort d'Alcibiade.

Alcibiade, dans son exil, songeait toujours à sa patrie, et la pensée de la délivrer du joug des trente tyrans nommés par les Lacédémoniens, l'occupait sans cesse. Pour y parvenir, il avait eu l'idée de découvrir au roi de Perse, Artaxercès, le secret du rassemblement de troupes que faisait le jeune Cyrus. S'il eût pu y parvenir, son génie, secondé par les forces du grand roi, aurait, peut-être, rendu Athènes à l'indépendance. Les Trente ayant fait

connaître son dessein aux Spartiates, leurs maîtres, le satrape Pharnabaze se chargea de commettre le crime qui pouvait délivrer les Lacédémoniens de leurs inquiétudes.

Alcibiade s'était retiré dans une petite ville de Phrygie, où il vivait avec sa maîtresse, nommée Timandra. Les misérables que Pharnabaze envoya pour le tuer, n'osant pas pénétrer dans la maison qu'il habitait, l'investirent et y mirent le feu. Alcibiade s'élança aussitôt, l'épée à la main, du milieu des flammes, et les lâches assassins prenant la fuite, à sa vue, lui lancèrent leurs traits et l'éten dirent mort sur la place. Timandra, au comble du désespoir, vint relever le corps de son amant, et l'ayant paré de sa plus belle robe, elle lui donna la sépulture.

Tyrannie des Trente à Athènes. Ils font mourir Théràmène, l'un d'eux, et sont chassés par Thrasybule.

Les Trente, préposés au gouvernement d'Athènes, se donnèrent pour satellites trois mille hommes, et ne permirent point que d'autres eussent des armes. Ils persécutèrent, massacrèrent un grand nombre de citoyens riches, et confisquèrent leurs biens, qu'ils se partagèrent.

Critias et Théràmène étaient les principaux d'entr'eux. Ils se divisèrent parce que

Théramène ne put souffrir tant d'injustices et tant d'atrocités. Critias le dénonça, et ayant fait entrer dans le lieu des séances des jeunes gens armés de poignards, il résuma ainsi son opinion : « Puisque la loi ne permet » pas que l'on fasse périr ceux qui font partie » des trois mille autrement que d'après l'avis » du Sénat, je raie Théramène de ce nom- » bre ; et, au nom de mes collègues, comme » au mien, je le condamne à mort. »

Théramène, qui s'était mis sous la protection des dieux, en embrassant l'autel, comprit que dès ce moment son sort était décidé. Aussi se résigna-t-il ; mais il fit aux sénateurs cette observation frappante : « Comment des » gens aussi sages que vous, ne voient-ils » point qu'il n'est pas plus difficile de rayer » leur nom de la liste des citoyens, que ce- » lui de Théramène ? »

Socrate, qui avait défendu les généraux vainqueurs aux Arginuses et dénoncés par Théramène, était alors sénateur. Il prit le parti de ce même Théramène ; mais ce fut en vain : celui-ci but la ciguë sans montrer aucune faiblesse, et jeta le reste, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans les festins, en disant : « Ceci est pour le beau Critias. »

Après la mort de cet homme, également digne de louanges dans ses derniers momens, et de blâme lorsqu'il remplit par frayeur le

rôle d'un délateur infâme, les Trente opprimèrent plus que jamais leurs concitoyens. Les ennemis de la servitude, ceux que leur rang ou leurs richesses pouvaient le plus spécialement désigner à la proscription, se hâtèrent de fuir. Thrasybule fut de ce nombre.

Les Lacédémoniens rendirent aussitôt un décret qui défendait qu'aucune ville leur donnât un asile, et condamnèrent à une amende de cinq talens celles qui ne s'y conformeraient pas. Ils voulurent de plus qu'on livrât aux Trente les fugitifs que l'on pourrait rencontrer. Mégare et Thèbes furent les seules villes qui ne se soumirent point à ces odieuses injonctions. Thèbes déclara même qu'elle punirait quiconque ne porterait pas du secours à un de ces Athéniens, lorsqu'il le verrait attaqué par ses ennemis. L'orateur syracusain, Lysias, leva cinq cents soldats à ses dépens, pour la cause des exilés, dont les Trente lui avaient fait partager le sort, et les envoya, dit Justin, *comme auxiliaires de la patrie commune de l'éloquence*.

Avec ce secours et celui de ses compagnons d'infortune, Thrasybule conçut le projet de rentrer dans Athènes de vive force. Il prit d'abord une petite forteresse, et s'empara ensuite du Pirée. Les Trente l'attaquèrent, et furent battus. Critias périt dans l'action. Thrasybule n'eut pas de peine à persuader

aux fuyards qu'il combattait pour la cause commune. Les Trente se retirèrent à Éleusis; mais, ce qu'il est important de remarquer, c'est que dix citoyens, nommés à leur place, se montrèrent également oppresseurs et avides d'un pouvoir sans bornes.

Les Lacédémoniens levèrent des troupes en faveur de ceux qu'ils avaient chargés du Gouvernement, et Lysandre fit tous ses efforts pour les rétablir; mais le roi Pausanias, animé de sentimens plus généreux, procura la paix à cette ville, autrefois si florissante, et alors réduite à une situation si douloureuse. Les Trente furent mis à mort pendant une entrevue, et ce qui restait de bannis revint dans la ville natale.

Ce fut alors que Thrasybule proposa et fit adopter ce décret à jamais fameux, par lequel tous les citoyens s'engagèrent à oublier le passé. Athènes, modèle des nations modernes dans les lettres et les arts, devint alors celui d'une sage et noble politique. Thrasybule acheva son ouvrage en rétablissant les lois anciennes et les formes d'élection adoptées avant la prise de la ville.

**De la Tragédie grecque. — Eschyle. Sophocle.
Euripide.**

Thespis, regardé comme l'inventeur de la tragédie, promenait sur un chariot ses ac-

teurs barbouillés de lie , pendant les fêtes de Bacchus. Eschyle , qui vint après lui , fut le véritable fondateur de l'art tragique. Il s'était distingué à la bataille de Marathon ; aussi ses pièces portent-elles l'empreinte de son génie belliqueux. Affligé de ce que Sophocle lui avait été préféré , il se rendit en Sicile près du roi Hiéron , qui lui fit l'accueil le plus favorable. Il mourut âgé d'environ 72 ans. Son épitaphe , qu'il avait composée lui-même , est remarquable en ce qu'il n'y fait aucune mention de ses ouvrages dramatiques.

« Ci gît Eschyle , fils d'Euphorion , né en
» Attique , et mort dans la fertile contrée de
» Géla. Les Perses et les bois de Marathon
» rendront toujours témoignage à sa valeur. »

Il nous reste seulement sept tragédies des soixante-dix qu'Eschyle a composées.

Sophocle , né à Colone , bourg d'Attique , auquel son génie a donné l'immortalité , est regardé par plus d'un bon juge comme le plus grand des tragiques grecs. Il suffira de citer ce mot de Racine. On lui demandait pourquoi , ayant imité Euripide dans Andromaque , Phèdre et Iphigénie , il n'empruntait pas quelque sujet à Sophocle ? « C'est , répondit-il , parce qu'il me paraît inimitable. »

Des enfans ingrats voulurent faire interdire Sophocle , alors très-âgé , sous prétexte que son esprit était dérangé. Pour toute réponse ,

il lut aux juges son *OEdipe à Colone*, qu'il venait de finir; et l'admiration générale le vengea de ses fils. Il mourut à 90 ans. Nous n'avons de lui, comme d'Eschyle, que sept tragédies. Il en avait composé cent dix-sept.

Un grand fond de pathétique a rendu célèbre Euripide, quoique ses pièces offrent bien plus de défauts que celles de Sophocle. Il était né à Salamine. Vers la fin de ses jours, il se retira près d'Archélaüs, roi de Macédoine. Il mourut en ce pays, à 76 ans, six ans avant Sophocle, qui, en apprenant sa mort, prit une robe de deuil, et fit ôter à ses acteurs les couronnes qu'ils avaient sur la tête. Il nous reste quatorze ouvrages d'Euripide, en y comprenant le *Cyclope*, qui n'est point une tragédie, mais une pièce du genre grotesque, appelé, par les Grecs, *Satirique*.

De la Comédie. — Aristophane. — Ménandre.

La comédie grecque fut divisée en trois espèces distinctes : l'ancienne, la moyenne et la nouvelle.

Dans l'ancienne, les événemens réels étaient présentés et travestis sur le théâtre. Les personnages vivans que l'on y jouait, y portaient leurs propres noms. Eupolis et Cratinus se distinguèrent dans ce genre, qui tenait de la plus odieuse licence.

Aristophane les surpassa autant par ses ta-

lens que par l'usage coupable qu'il en fit trop souvent. Si nous ne possédions pas onze de ses pièces, il nous serait peut-être impossible de croire qu'il eût osé attaquer, comme il l'a fait, les chefs du gouvernement, tels que Périclès et Cléon, des généraux, des magistrats, et le peuple athénien lui-même, qui riait aux sanglans sarcasmes dont son poète favori l'accablait, tout en lui prodiguant, d'ailleurs, de grands éloges.

On parle de sa comédie des *Nuées* dans le passage où l'on rapporte la condamnation de Socrate. Comment concevoir qu'un homme qui désignait ainsi un de ses compatriotes à la persécution, en l'accusant d'impiété devant un peuple superstitieux, osât lui-même débiter, en plein théâtre, les railleries les plus mordantes contre les objets du culte des Athéniens? Par exemple, dans sa pièce intitulée *les Oiseaux*, on bâtit dans l'air une ville qui intercepte aux dieux la fumée des sacrifices. Réduits à mourir de faim, ils députent vers les habitans de la nouvelle cité afin de faire avec eux un traité; et Hercule, un des ambassadeurs, pénétrant dans une cuisine, demande commé une faveur qu'on l'y reçoive au nombre des aides du cuisinier, afin qu'il puisse se nourrir de mets plus substantiels que l'encens dont il faut que les dieux se contentent. On citerait un grand nombre

de traits semblables , et que les Athéniens applaudissaient par une inconséquence qu'il est impossible de caractériser.

Il est reconnu, toutefois, qu'Aristophane avait le vrai génie de la comédie. Racine n'a point dédaigné d'accommoder à notre scène *les Guêpes*, sous le titre des *Plaideurs*. Souvent aussi, en se permettant tout, Aristophane donnait à ses concitoyens de très-bons avis. C'est ainsi qu'il composa au moins deux pièces, *Lisistrata* et *la Paix*, pour leur persuader, à sa manière, c'est-à-dire par des bouffonneries et des obscénités, mêlées de vifs reproches, de mettre fin à la guerre désastreuse du Péloponèse.

Depuis la prise d'Athènes par Lysandre jusqu'au temps d'Alexandre, la comédie dite *moyenne* ne nomma plus les personnages, mais elle les désignait assez ouvertement, pour qu'on la trouvât encore très-rapprochée de l'ancienne licence.

Ménandre vint enfin ; et c'est une perte réelle que celle de quatre-vingts pièces qu'il composa. Il sut peindre les mœurs, railler agréablement, et tracer des portraits plaisans, sans avoir recours à de grossières personnalités. C'est ce genre de comédie que les nations modernes ont adopté. Philémon, son contemporain et son émule, lui fut quelquefois préféré. Mais le jugement de la postérité

le vengea de cette injustice. Quintilien fait de lui les plus grands éloges. Quelques fragmens ne nous suffiraient pas pour apprécier ce poète, mais on croit généralement que les pièces de Térence ne sont que des imitations de Ménandre. Ainsi nous pouvons nous former quelque idée de son style et de la vérité de ses caractères, et croire qu'à l'exception de notre Molière, auquel il ne faut comparer personne, Ménandre fut un des poètes qui ont le mieux réussi dans un genre d'ouvrage aussi difficile que séduisant.

Poésie lyrique et bucolique. — Alcée. — Sapho. — Anacréon. — Simonide. — Pindare. — Corine. — Théocrite, etc.

Alcée, contemporain et compatriote de Sapho, naquit à Mitylène. Il parut d'abord passionné pour la gloire militaire; mais, dès le premier combat, il prit la fuite après avoir jeté ses armes. C'est une conformité de plus qu'il eut avec Horace. Il se mêla aussi de politique, et fut exilé par Pittacus qu'on a placé au rang des sept sages. Quelque temps après, il fit une nouvelle tentative pour renverser son ennemi. Il fut pris, et Pittacus épargna ses jours.

Il trouva enfin dans l'étude de la poésie, la gloire et le bonheur. Tout ce que les plus habiles critiques de l'antiquité disent de lui

fait regretter vivement, qu'à l'exception de quelques fragmens, ses ouvrages soient perdus. Horace, si digne de l'apprécier, Horace, son digne émule et celui de Pindare, dans les odes, lui accorde les plus magnifiques éloges (1).

Sapho reçut aussi des éloges du lyrique latin (2), et nous sommes à portée de juger qu'elle les méritait par deux odes et quelques fragmens. L'une de ces odes est une *Invocation à Vénus*; l'autre, imitée par Catulle, a été citée par Longin et traduite par Boileau (3).

Sapho cultiva la poésie, lorsqu'elle eut perdu son époux. Alcée, dit-on, l'aima et ne parvint point à lui plaire; mais elle eut pour le jeune Phaon une folle passion qui la conduisit à une mort prématurée.

Une des plus ridicules traditions des Grecs porte que l'on se délivrait du plus violent amour, en se précipitant du haut du rocher de Leucade dans la mer, et que Sapho vint y chercher un remède à sa douleur.

Il n'est pas de poète plus généralement connu qu'Anacréon. En charmant sa vieil-

(1) *Et te sonantem plenius aureo
Alcæe plectro, etc.*

(2) *Vivuntque commissi calores
Æolice fidibus puellæ.* (HOR., liv. IV, ode IX.)

(3) Voyez la traduction du *Traité du Sublime*.

lesse par des chants faciles et gracieux, il obtint sans fatigue l'immortalité, et son nom même est devenu celui du genre de poésie qu'il a cultivé avec le plus grand succès (1).

Le chantre du plaisir s'accommoda fort bien de la vie agréable qu'il menait à la cour de quelques souverains illégitimes. Il vécut près de Polycrate, tyran de Samos, et dans Athènes, près d'Hypparque, fils de Pisistrate. Il paya leurs libéralités par des louanges.

Simonide, né à Céos, se rendit aussi près de l'héritier du pouvoir de Pisistrate. La plupart des personnages illustres de son temps le recherchèrent, et c'est une raison pour que nous regrettions la perte de ses poésies. Il se donnait aussi pour philosophe, mais sa conduite était souvent en contradiction avec ses principes. L'avidité pour les richesses paraît avoir été son caractère dominant. Quoiqu'il se fût exercé avec succès dans un grand nombre de genres, c'était surtout à ses élégies que les anciens donnaient la préférence. Ce cour-

(1) *Nec, si quid olim lusit Anacreon
Delevit ætas, etc.*

dit Horace, liv. IV, ode IX. Nous avons en français une foule d'imitations plus ou moins estimables d'Anacréon; M. de Saint-Victor a surpassé les autres traducteurs, et fait passer ce poète dans notre langue avec le bonheur qui n'appartient qu'à un grand talent.

tisan des usurpateurs est auteur de la belle inscription placée sur le monument élevé à Léonidas.

Pindare, né en Béotie, composait ses odes immortelles vers le temps de l'expédition de Xerxès. Son nom est consacré dans la poésie lyrique, comme celui du modèle que tous ceux qui courent cette périlleuse carrière doivent tâcher d'imiter.

Pour prouver combien cette entreprise est difficile, il suffit de se rappeler qu'Horace la comparait à la téméraire audace du jeune Icare (1). Lui-même, toutefois, dans cette même ode, et dans quelques autres, s'est montré le digne rival du poète grec.

Pindare cultiva plusieurs genres de poésies, mais les chants sublimes qu'il fit entendre pour célébrer les vainqueurs dans les grands jeux de la Grèce, et surtout dans les jeux olympiques, firent sa principale gloire. Ce sont, de tous ses poèmes, les seuls qui nous soient parvenus, du moins en partie.

Un jour, pendant les jeux pythiques célébrés à Delphes, les acclamations et les instances de la multitude l'engagèrent à chanter,

(1) *Pindarum quisquis studet æmulari,*

Jule, ceratis ope Dædaleâ

Nititur pennis, vitreo daturus

Nomina ponto. (HOR., liv. IV, ode II.)

en s'accompagnant de la lyre. Il fut ensuite invité au banquet sacré, et l'oracle ordonna qu'on lui réservât toujours une partie des offrandes.

Sa compatriote, Corine fut son émule, et même le vainquit jusqu'à cinq fois dans des concours publics. Mais on assure que cette Corine, dont il ne nous reste pas même des fragmens, était d'une rare beauté, ce qui peut faire soupçonner les juges de partialité. Il paraît certain qu'après lui avoir donné des conseils, lorsqu'il composa ses premiers ouvrages, elle rendit de justes et éclatans hommages à la supériorité de son génie.

Dans un genre moins élevé, qui est l'épigramme, Théocrite, né en Sicile, se fit une très-grande réputation. Bion et Moschus tentèrent de marcher sur ses traces, mais ils ne l'égalerent point, parce qu'ils surchargèrent d'ornemens étrangers un genre de poésie essentiellement simple. Théocrite l'est quelquefois un peu trop; mais de grandes beautés rachètent ce défaut. Quand Virgile commença sa brillante carrière par des églogues, il prit Théocrite pour modèle, et c'est une grande gloire pour le poète sicilien qu'il n'ait fait que l'égalé.

Histoire. — Hérodote. — Thucydide.

Dans l'histoire, comme dans les autres pro-

ductions de l'esprit, les Grecs ont laissé d'excellens modèles. Un grand nombre d'ouvrages, en ce genre, sont perdus, et l'on regrette principalement ceux de Théopompe : mais nous avons les précieux écrits d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon et de Polybe.

Avant Hérodote, les historiens s'étaient bornés à rapporter seulement ce qui concernait une ville ou une nation. Il fut le premier qui sut lier ensemble les annales des divers peuples. Ce père de l'histoire naquit à Halicarnasse, en Carie, vers la 4^e. année de la 5^e. olympiade (environ 884 ans avant J.-C.). Il visita la plupart des pays dont il se proposait d'écrire l'histoire. Dans sa vieillesse, il se retira chez les peuples de la grande Grèce, pour se soustraire aux troubles dont sa patrie était déchirée.

Lorsqu'il lut d'abord dans l'assemblée des jeux olympiques, et ensuite à Athènes, ses ouvrages, d'un genre si attachant et jusqu'alors si neuf, les Grecs, dont il flattait la vanité, et qui étaient d'excellens juges de son génie, lui prodiguèrent les plus grands applaudissemens. On lui reproche avec raison une extrême crédulité sur plusieurs faits merveilleux; mais ces défauts étaient comme inévitables à l'époque où il écrivait, et ses beautés sont de nature à lui mériter une admiration universelle.

Thucydide, né treize ans après Hérodoté, a le droit de se placer près de lui, par un mérite différent du sien. Il était d'une des meilleures familles d'Athènes, et commanda un corps d'armée dans les premiers temps de la guerre du Péloponèse. Le Spartiate Brasidas ayant réussi à s'emparer d'Amphipolis, les Athéniens, qui n'avaient pas fait d'assez grands efforts pour seconder Thucydide, le punirent de leurs propres torts, par un exil qui dura vingt années.

Il les employa utilement pour sa gloire, et écrivit, avec autant de profondeur que d'impartialité, l'histoire de la plus grande partie de cette même guerre, dont il ne vit pas la fin. On reproche à son style de la dureté et cette obscurité que le désir d'être concis produit assez souvent. Mais son ouvrage, purgé de fables, n'en est pas moins un monument admirable, et la source la plus pure où l'on puisse jamais puiser des détails authentiques, sur une des plus intéressantes époques de l'histoire de la Grèce.

Dans des temps postérieurs à ceux dont nous sommes ici spécialement occupés, quelques autres historiens grecs acquirent de la réputation. On distingue surtout parmi eux, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse et Arrien, le plus exact des historiens d'Alexandre.

Hippocrate.

A l'époque où la Grèce comptait un grand nombre de philosophes, dont plusieurs ont un mérite réel, mais qui pour la plupart ne faisaient guère que traiter, en style assez peu intelligible, des sujets qu'ils avaient peu approfondis, la petite île de Cos donna le jour à un véritable sage, à un ami de l'humanité.

Hippocrate, fils d'Héraclide, y naquit la première année de la 80^e. olympiade (460 ans avant J. C.). Il était de la famille des Asclépiades, ou descendans d'Esculape, qui, s'adonnant spécialement à l'art de guérir, s'honoraient d'avoir conservé la doctrine de ce médecin, dont la reconnaissance des peuples avaient fait un dieu.

Pour donner quelques idées d'Hippocrate, il suffira de rapporter les qualités qu'il exigeait dans un élève.

Il demandait un jugement sain, un discernement exquis, de l'amour pour le travail, des penchans nobles, un caractère doux, mais avec un heureux mélange de cette fermeté si souvent nécessaire au médecin. Il voulait surtout qu'il fût porté à souffrir des maux qui affligent l'humanité, afin qu'il pût les combattre avec plus d'ardeur.

Il avait écrit sur son art, et quelques-uns de ses précieux ouvrages, parvenus jusqu'à

nous, ont été l'objet des méditations et des commentaires d'un grand nombre de savans médecins qui s'honoraient de le regarder comme leur chef. Peut-être n'a-t-il jamais reçu un plus grand hommage que dans ce qu'écrivait, le siècle dernier, un de ceux qui ont cultivé la médecine avec le plus de succès (1). Après avoir reconnu cette vérité incontestable, que les progrès des sciences ont donné aux médecins modernes une foule de connaissances et de moyens de guérir qui manquaient à Hippocrate, il ajoutait : « Ce-
» pendant, il n'est point de médecin éclairé,
» qui, attaqué d'une maladie grave, ne pré-
» férât être traité par Hippocrate, plutôt que
» par les plus habiles de ses confrères. »

Ce grand homme mourut en Thessalie, dans un âge avancé. Ses vertus égalaient son génie. A l'époque où la peste fit dans Athènes de si terribles ravages, pendant la guerre du Péloponèse, quelques provinces de Perse furent aussi atteintes de ce fléau. Le roi n'épargna pas les offres les plus capables de tenter l'avarice ou la vanité, pour obtenir les secours d'Hippocrate. Il répondit qu'il se devait à ses concitoyens plutôt qu'aux ennemis de la Grèce, et aussitôt il alla offrir aux Athéniens ses soins et ses lumières, au moment

(1) Le docteur Tissot.

où la plupart de leurs médecins venaient de périr victimes de leur généreux dévouement. Ses jours, sans cesse en danger, furent préservés contre toute espérance ; et sans doute les Grecs ne manquèrent pas de croire qu'Esculape, et Apollon son père, avaient protégé, dans le plus illustre de leurs descendans, le bienfaiteur de ses semblables.

Agésilas devient roi de Sparte.

Après la mort d'Agis, son frère Agésilas et son fils Léotychidès, se disputèrent le trône. On pensait assez généralement que Léotychidès n'était pas fils d'Agis, mais d'Alcibiade. Cette persuasion, les grandes qualités d'Agésilas, et l'influence de Lysandre, qui, ne pouvant régner lui-même, espérait gouverner sous son nom, le firent élire à l'exclusion de Léotychidès.

Il y avait cependant contre Agésilas un préjugé très-fort. Il était boiteux, et ses parens avaient eu beaucoup de peine à le soustraire à la loi cruelle qui condamnait à mort tous les enfans nés avec quelque défaut corporel. Agésilas, cependant, devint le plus célèbre des rois de Sparte.

Outre ce désavantage, Agésilas eut encore à lutter contre la superstition. Un ancien oracle avait dit aux Spartiates de se garder *d'un règne boiteux*. Mais Lysandre, qui sa-

de
t.
-
e
-
vait par quels moyens on conduit la multitude, fit entendre que, par ces mots, l'oracle avait évidemment voulu désigner Léotychidès et sa naissance illégitime.

Le génie et les talens militaires d'Agésilas rachetaient le défaut qu'il avait apporté en naissant, ainsi que la petitesse de sa taille. Aux vertus du guerrier, il unissait les vues du politique; il savait gagner ses ennemis en les obligeant, et servait ses amis, même sans s'occuper de connaître si l'appui qu'il leur prêtait était fondé ou non sur la justice. On rapporte à ce sujet une lettre qu'il écrivit un jour à un juge : « Si Nicias n'est pas coupable du délit dont on l'accuse, acquittez-le » à cause de son innocence; s'il l'est, acquittez-le encore, par égard pour moi; enfin, par quelque motif que ce soit, acquittez-le. »

Avec une telle manière de penser et d'agir, soutenue par un mérite éminent, il n'était pas surprenant qu'Agésilas se conciliât un grand nombre de partisans. On en a la preuve dans un singulier jugement des éphores, qui le condamnèrent à une amende, parce qu'il s'attachait à lui seul les cœurs des citoyens qui devaient, disaient-ils, appartenir à la république.

Quand Léotychidès eut été déclaré bâtard, Agésilas partagea avec les parens de la mère de cet infortuné, les biens d'Agis qu'on lui

avait accordés. Cette action fut très-vantée, et peut-être plus qu'elle ne le méritait, puisque ces parens étaient très-pauvres, qu'Agésilas ne leur remit point la succession en entier, et que Léotychidès, victime d'une faute qui n'était pas la sienne, ne paraît pas avoir été appelé au partage.

**Agésilas passe en Asie. — Ses démêlés avec
Lysandre.**

Lysandre ayant puissamment contribué à faire couronner Agésilas, croyait avoir travaillé pour lui-même. Il fut cruellement trompé dans ses espérances. Lorsque, méditant les plus vastes projets, Agésilas passa dans l'Asie, Lysandre, au lieu de se résigner à ne plus occuper que la seconde place, affecta de le blesser par son faste, et l'espèce de dédain qu'il semblait lui prodiguer. Agésilas, investi du pouvoir suprême, avait tous les moyens possibles de se venger; il en fit usage. Ayant nommé de simples officiers à des gouvernemens d'une grande importance, ou à des postes considérables de l'armée, il chargea Lysandre de la distribution des vivres, et dit, en parlant des peuples de l'Ionie, accoutumés à témoigner le plus grand respect au vainqueur d'Ægos Potamos: « qu'ils aillent » maintenant faire leur cour à son maître » boucher. »

On en vint à une explication : elle eut lieu avec toute la brièveté laconique.

« Seigneur, dit Lysandre, vous savez bien rabaisser vos amis. — Oui, répondit Agésilas, lorsqu'ils prétendent s'élever au-dessus de moi; mais lorsqu'ils s'occupent à rehausser ma grandeur, je sais aussi leur en faire part. » Lysandre se borna sagement à demander quelque emploi où il pût servir le plus utilement son chef, et lui déplaire le moins. Il fut nommé gouverneur de l'Helléspont, s'acquitta bien de ses fonctions; mais toujours le cœur ulcéré contre Agésilas, il ne tarda point à revenir à Sparte, dans la condition d'un simple particulier. Il brûlait de faire sentir à son ennemi tout son ressentiment. Deux branches des Héraclides, ou descendans d'Hercule, avaient seules à Sparte un droit reconnu au trône; Lysandre forma le projet d'étendre ce droit aux autres portions de la même famille, dont il était un des membres, persuadé qu'alors, avec sa réputation et l'appui de ses partisans, tant à Sparte que dans tout le reste de la Grèce, il ne lui serait pas difficile de se faire nommer roi. Cette entreprise hardie n'eut aucun succès, par la perte d'un des principaux agens de Lysandre. Il fut tué peu de temps après dans une bataille, et on ne sut qu'après sa mort, jusqu'à quel point son ambition et

le désir de la vengeance avaient exalté ses esprits.

Expédition d'Agésilas contre les Perses. Son rappel.

Tissapherne, lieutenant du monarque persan, ayant reçu des renforts, envoya déclarer au roi de Sparte : « que s'il ne quittait pas » l'Asie, la guerre devenait inévitable. » Agésilas ordonna avec calme et gaiété aux hérauts de ce général, d'aller informer leur maître de sa part, qu'il le remerciait d'avoir, en rompant les traités, rendu les dieux immortels favorables aux Grecs, et ennemis des Perses.

Il prit ensuite en Phrygie plusieurs villes, où il fit un butin considérable, qui devint la proie de ses officiers et de ses soldats. Étant à Éphèse, il augmenta leur dévouement, en leur proposant divers prix militaires. Enfin, il prit un parti ingénieux pour les disposer encore mieux à faire la guerre avec une extrême vigueur. Il fit un jour dépouiller les prisonniers, et mettre de côté leurs riches vêtemens. La délicatesse, la blancheur des corps de ces hommes étrangers aux fatigues, furent l'objet des railleries et du mépris des Grecs, comme leurs riches dépouilles étaient celui de leur cupidité. Alors Agésilas leur dit : « Voilà contre quels ennemis, et pour quel » butin vous combattez. »

Après avoir battu Tissapherne , près de Sardes, en Lydie , Agésilas se vit maître de tout ce pays, qu'il ravagea impunément. Il dévasta ensuite la Phrygie et la Paphlagonie, dont Pharnabaze était gouverneur; il eut avec ce satrape une entrevue dans laquelle, s'il ne l'engagea pas à trahir son prince, il ébranla du moins beaucoup sa fidélité : pour le maintenir dans ces dispositions favorables à Sparte , il sortit de son gouvernement.

Agésilas était en Asie depuis deux ans. Il y avait répandu la terreur de ses armes, et la gloire de son nom. Voyant chanceler la fidélité des gouverneurs et celle des villes, il se préparait à attaquer le grand roi dans le cœur même de ses états, lorsqu'un des satrapes d'Artaxercès , nommé Tithrauste, parvint à détourner l'orage qui allait fondre sur la Perse. Timocrate de Rhodes, son émissaire, vint en Grèce, et n'eut pas de peine à faire avouer combien le joug des Lacédémoniens était pesant, même à leurs alliés; car tous les chefs spartiates étaient loin de se gouverner comme Agésilas, par les principes d'une sage politique. Les sommes d'argent dont Timocrate était porteur, achevèrent ce que ses raisonnemens avaient commencé. Il ne se présenta point à Athènes, mais Thèbes, Argos et Corinthe se laissèrent persuader de secouer le joug qui leur paraissait très-pesant.

Les Thébains essayèrent de faire entrer les Athéniens dans la ligue; et Thrasybule, à qui Thèbes avait fourni des secours si utiles pour la délivrance de sa patrie, appuya leur demande. Les Athéniens ne pouvaient guère hésiter long-temps à se déclarer contre des vainqueurs qui les avaient humiliés si cruellement; mais ils devaient se rappeler que les Lacédémoniens ne les avaient pas autant accablés qu'ils en avaient le pouvoir. Cependant ils accordèrent le secours qu'on leur demandait. Les Lacédémoniens, de leur côté, se mirent en campagne, et ce fut dans la première action qui eut lieu, que Lysandre fut tué devant Haliarte. Le roi Pausanias, qui n'était point venu à temps le renforcer, fut condamné à mort, mais il prit la fuite, et mourut dans la suite de maladie, à Égée, sous la protection de Minerve, dont il avait imploré le secours, pour sauver ses jours.

Si l'on sut après la mort de Lysandre ses projets ambitieux, on reconnut aussi, qu'avidé seulement de pouvoir, et non de richesses, il n'avait rien gardé de tant de trésors dont il avait eu la disposition absolue pendant si long-temps. Sa pauvreté était telle, que deux hommes à qui ses filles avaient été fiancées peu de jours avant sa mort, refusèrent de les épouser. Ils furent condamnés à

une amende , et justement méprisés de leurs concitoyens.

Agésilas allait s'avancer en Perse , et peut-être y opérer cette grande révolution , qui depuis rendit le nom d'Alexandre immortel , lorsque le Spartiate Épicydas vint lui annoncer que Sparte était menacée d'une guerre terrible , et que les Éphores le rappelaient. L'amour de son pays , son respect pour les lois , ne lui permirent pas d'hésiter un moment sur le parti qu'il avait à prendre , et il écrivit aux Éphores cette lettre fameuse , que Plutarque nous a heureusement conservée :

« Agésilas aux Éphores, salut. Nous avons
 » soumis une partie de l'Asie , mis en fuite
 » les barbares , et fait dans l'Ionie de grands
 » préparatifs de guerre ; mais vous m'ordon-
 » nez de revenir. Je suivrai de près cette let-
 » tre , et je voudrais la devancer. Ce n'est
 » point pour moi , mais pour Sparte et nos
 » alliés , que j'ai reçu le commandement su-
 » prême. Je sais qu'un chef militaire n'est di-
 » gne de ce nom qu'autant qu'il obéit aux
 » lois et aux magistrats. »

Jamais , sans doute , Agésilas ne fut plus grand qu'en cette circonstance ; on oserait même préférer cette époque de sa vie , à celle où il sauva Sparte du joug des Thébains victorieux et commandés par le grand Épaminondas.

Il se contenta, en partant, de se venger par un bon mot, de ceux qui le forçaient de renoncer ainsi à la perspective brillante qui s'offrait à lui. Il dit : « que trente mille » archers du roi de Perse le chassaient de » l'Asie. » Il faisait allusion à une monnaie persane, sur laquelle était représenté un archer, et dont Timocrate avait répandu en Grèce trente mille pièces, pour gagner les orateurs et les principaux citoyens.

Au moment où il était de retour en Grèce, les Lacédémoniens défirent leurs ennemis à Némée, dans une action assez sanglante. Le roi informa de cette victoire les villes grecques de l'Asie, et leur promit d'être bientôt de retour si cette prospérité était durable ; mais cette promesse ne devait point s'accomplir.

On fut si charmé à Sparte de son dévouement et de son obéissance aux lois, que tous les jeunes gens voulurent marcher sous ses ordres. Les Éphores se contentèrent d'en choisir cinquante des plus robustes qu'ils lui envoyèrent et l'invitèrent à se rendre en Béotie. Il s'empressa de remplir leurs intentions.

Entreprise du jeune Cyrus. — Bataille de Canaxa.

— Retraite des Dix Mille. — Xénophon.

On se gardera bien de faire ici, comme tant d'historiens copistes de Xénophon, l'é-

loge du jeune Cyrus. S'il eut quelques bonnes qualités, son ambition, sa révolte et son ingratitude les ternirent. Il s'arma contre son frère et son roi, Artaxerxès Memnon. Ce prince lui pardonna, et se montra indulgent jusqu'à le renvoyer dans son gouvernement. Mais Cyrus, oubliant les bienfaits qu'il en avait reçus, ne s'y occupa qu'à lever des troupes contre lui, et appela les Grecs à son secours; pour les animer encore plus fortement il leur disait qu'il était plus grand magicien et meilleur buveur que son frère. Treize mille Grecs, commandés par différens chefs, se mirent à sa solde. Xénophon l'Athénien était parmi eux, et le Lacédémonien Cléarque avait le commandement suprême. Cyrus ayant rassemblé en outre cent mille barbares et vingt chariots armés de faux, marcha contre Artaxerxès.

Le roi de Perse vint à la rencontre de son ennemi avec une armée que l'on fait monter à douze cent mille hommes, sans compter six mille chevaux d'élite qui accompagnaient le monarque. Cependant sur ces douze cent mille hommes, il faut en déduire trois cent mille qui n'arrivèrent qu'après la bataille, dont voici quelques particularités.

Cléarque conseillait à Cyrus de se mettre en sûreté derrière les bataillons grecs. « Eh » quoi! lui répondit avec courage le jeune

» ambitieux, tu veux que dans le temps même
» où je cherche à devenir roi, je me montre
» indigne de l'être. »

Les Grecs dispersèrent tout ce qui parut devant eux, et Cyrus fut un moment proclamé roi par les siens, sur le champ de bataille; mais apercevant son frère, il s'écria furieux : « Le voici, le voici ! » et s'élança contre lui, suivi de peu d'officiers.

Acharnés l'un contre l'autre, ainsi qu'Étéocle et Polynice (comme le dit Diodore de Sicile), chacun ne songe plus qu'à s'assurer le trône par la mort de son ennemi. Cyrus tue le cheval d'Artaxerxès qui en monte aussitôt un autre : il attaqua lui-même le roi, et lorsqu'il se préparait à lui porter de nouveaux coups, il tombe mort, soit d'un coup de la javeline d'Artaxerxès, soit de quelqu'un des traits dont il fut accablé.

Les Grecs et Artaxerxès, qui avaient vaincu chacun de leur côté, s'attaquèrent de nouveau. La discipline l'emporta sur un courage aveugle, et malgré leur petit nombre, les Grecs ne purent être forcés.

Lorsqu'ils apprirent la mort de Cyrus, ils se déterminèrent à retourner dans leur pays; car Artaxerxès, qui voulait leur faire mettre bas les armes, n'accepta pas la proposition qu'ils lui firent d'entrer à son service. La crainte de ne pas trouver de subsistances, en

revenant par la même route , leur fit faire un détour considérable.

Pendant leur marche ils négocièrent avec Tissapherne, l'un des généraux d'Artaxerxès, dans l'espoir qu'on ne les inquiéterait point, et que même on leur fournirait des vivres. Ils furent quelque temps escortés par les troupes de ce satrape; mais enfin, sous le prétexte d'une entrevue, Cléarque, quatre autres chefs, vingt officiers, et environ deux cents soldats, furent victimes de la trahison du général persan. Les officiers et les soldats ayant été massacrés dans le camp des Perses, Tissapherne envoya les cinq chefs au roi, qui leur fit trancher la tête.

L'abattement fut extrême dans le camp des Grecs. Xénophon, qui jusqu'alors n'avait eu qu'un grade assez subalterne, ranima le courage de ses compatriotes. Sur sa proposition, cinq chefs furent nommés à la place de ceux qu'on avait perdus, et il fut de ce nombre.

Ce fut alors que les Grecs eurent besoin de tout leur courage, étant obligés d'éviter sans cesse les embûches des ennemis, ou de repousser leurs attaques à force ouverte, de passer des fleuves ou des montagnes, et de lutter contre la soif ou la faim. Celui qui était à la fois un de leurs chefs et leur historien, Xénophon, peint tous ces détails de la ma-

nière la plus intéressante. On distingue surtout le passage où il les montre arrivant au haut d'une montagne, d'où l'on découvrirait la mer. Les premiers qui l'aperçurent, jetèrent des cris de joie. On pensa qu'ils étaient attaqués, et Xénophon fut un de ceux qui coururent à leur secours; mais quand on arriva plus près d'eux, on les entendit distinctement crier « la mer ! la mer ! » L'allégresse fut générale, et lorsque toute l'armée fut parvenue au haut de la montagne, les cris universels, « la mer ! la mer ! » retentirent de toutes parts. Les soldats, les larmes aux yeux, embrassaient leurs chefs, et, sans en avoir reçu l'ordre, ils dressèrent un trophée avec des armes et des boucliers brisés.

Leur constance et leur intrépidité furent enfin récompensées. Ils arrivèrent près de Trébisonde, alors colonie grecque, et y campèrent trente jours. Selon l'usage de leur pays, et d'après ce sentiment religieux dont les Grecs étaient toujours pénétrés, ils y célébrèrent des jeux, et acquittèrent les vœux qu'ils avaient faits à Jupiter, à Hercule et à d'autres divinités, pour obtenir un heureux retour dans leur patrie.

Ils passèrent ensuite le détroit, et s'engagèrent pour la plupart au service d'un prince de Thrace. Xénophon et ceux qu'il commandait, se joignirent à Thimbron, général la-

lacedémonien , qui marchait contre Tissapherne et Pharnabaze.

Toutes les personnes versées dans l'art de la guerre , se réunissent pour regarder la retraite des Dix Mille comme la plus extraordinaire de toutes les opérations militaires. Quoi qu'il en soit , elle imprima dans l'esprit des Grecs , un si grand mépris pour les Perses , qu'ils crurent non-seulement que leur empire pouvait être envahi sans danger , mais que sa conquête ne rapporterait aucune gloire , par la facilité de vaincre de tels ennemis.

Xénophon ayant été banni d'Athènes , obtint des Lacédémoniens une habitation à Scyllonte. Ce fut là qu'il fit paraître un jour une fermeté d'âme extraordinaire. Il faisait un sacrifice ; on vint lui annoncer que Gryllus , son fils aîné , qui servait dans la cavalerie athénienne (et l'un des guerriers à qui l'on attribuait la mort d'Epaminondas à Mantinée), avait péri à cette même bataille. Il ôta sa couronne , et demanda comment il était mort. L'envoyé lui répondit qu'il s'était couvert de gloire. Alors Xénophon remit sa couronne sur sa tête , et acheva le sacrifice. Un jour qu'on lui parlait de cette perte , il se contenta de répondre : « Je savais qu'il était » mortel. »

Outre la *Retraite des Dix Mille* , Xénophon

composa plusieurs ouvrages , dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous ; tels que sa *Cyropédie* , roman politique , plutôt qu'historique , mais ouvrage rempli d'intérêt ; un *Traité de la Chasse*, et un autre *Traité*, où, exposant la doctrine de Socrate son maître , il donne des particularités sur sa vie et sur sa mort , etc. ; la douceur et le charme de son style lui firent donner le surnom d'*Abeille attique*.

Socrate. Son caractère. Principaux traits de sa vie.

Sa condamnation. Sa mort.

Socrate naquit à Athènes, la 4^e année de la 77^e olympiade, 470 ans avant J.-C. Son père se nommait Sophronisque et était sculpteur. Sa mère s'appelait Phérerète , et exerçait la profession de sage-femme. Socrate apprit l'état de son père , le suivit pendant plusieurs années, et y eut même du succès. On voyait encore à Athènes, du temps de Pausanias , une statue de Mercure, et un groupe représentant les Grâces , exécutés de sa main , et dont le travail était estimé. Mais , entraîné par un penchant irrésistible vers la philosophie , il quitta son ciseau, et devint le disciple d'Archéloüs qui l'avait été d'Anaxagore. Il ne fut pas pour cela étranger à la gloire des armes , et on le vit en plus d'une occasion déployer la plus grande valeur. Il fut , dans sa vieil-

lesse , membre du sénat , et bravant tous les dangers attachés à ceux qui ne veulent que le bien , il se rendit recommandable par son intégrité , et son amour pour la justice.

Cependant , il vécut constamment pauvre. Sourd aux offres brillantes que lui firent souvent ses amis et ses disciples , dont plusieurs , et nommément Alcibiade , jouissaient d'une fortune considérable , il ne voulut jamais rien accepter d'eux , et refusa même d'aller à la cour d'Archelaüs , roi de Macédoine , disant hautement qu'il ne devait pas recevoir d'un homme plus qu'il n'était en état de lui rendre. Malgré ces nobles refus , il ne rougissait pas , quand il était dans le besoin , d'en faire l'aveu. On rapporte qu'il dit un jour , en présence de quelques-uns de ses disciples : *Si j'avais de l'argent , j'achèterais un manteau.* Paroles qui , comme on peut bien se l'imaginer , furent entendues , et suivies de l'accomplissement du désir qu'il avait manifesté.

Sa patience fut admirable. Sa femme Xantippe , dont l'humeur était des plus acariâtres , commença un jour par l'accabler d'injures , et finit par lui jeter un verre d'eau sale sur la tête. Le philosophe , sans s'émouvoir , se contenta de dire : *Quand le tonnerre a grondé , il faut bien que la pluie vienne.*

Une autre fois , quelqu'un s'oublia au point

de lui donner un soufflet. *Il est fâcheux*, dit-il, sans témoigner la moindre colère, *d'ignorer quand on doit se munir d'un casque.*

Le mérite fut, de tout temps, en butte à l'envie. Celui de Socrate lui attira un grand nombre d'ennemis, et sa modestie même ne trouva pas grace devant eux. Un de ses disciples les plus zélés, Chéréphon, ayant consulté l'oracle de Delphes, afin de savoir s'il existait un homme plus sage que Socrate, la Pythie répondit qu'il n'y en avait point. Ne sachant comment il devait expliquer une décision à laquelle sa modestie ne lui permettait pas de souscrire, mais qu'il ne pouvait cependant pas accuser d'imposture, Socrate interrogea plusieurs personnes parmi celles qui aspiraient le plus à la célébrité, et ne put rien apprendre d'elles, sinon qu'elles manquaient des lumières dont on croyait et dont elles croyaient elles-mêmes qu'elles étaient douées. Alors Socrate crut pouvoir expliquer ainsi le sens de l'oracle, en disant : *qu'il l'avait déclaré plus sage que tous les autres hommes, seulement parce qu'il avait par dessus eux la conviction qu'il ne savait rien.* Cette décision ne fit qu'allumer encore davantage la haine qu'on lui portait.

Il fut bientôt l'objet de la satire et du ridicule. Aristophane, poète comique, le mit sur la scène, dans une pièce intitulée *les*

Nuées, il le représenta dans un panier, enseignant à ses disciples à voler leurs parens, et à proférer les plus horribles blasphèmes contre les Dieux. Les effets de ce premier coup se firent sentir vingt-cinq ans après, de la manière la plus infâme. Un nommé Mélite accusa hautement Socrate, non-seulement de corrompre la jeunesse d'Athènes, mais encore de ne point admettre les Dieux reconnus par la République, et d'en avoir introduit de nouveaux. L'accusateur conclut même à la peine de mort.

Tous les amis de Socrate accoururent en foule pour le défendre. Lysias, un des plus célèbres orateurs de son temps, composa à cet effet un discours dans lequel il déploya les mouvemens oratoires qui étaient le plus faits pour émouvoir. Socrate ayant pris lecture de ce discours, lui donna de justes éloges; mais comme il trouva qu'il était plus conforme aux règles de la réthorique qu'aux sentimens de noblesse et de modestie que doit montrer par-dessus tout un philosophe, il remercia son ami, et lui dit franchement que son mémoire ne pouvait lui convenir. — « Comment se fait-il donc, lui demanda » Lysias, que ce que vous trouvez bien, ne » vous convienne pas? — C'est par la même » raison, lui répondit Socrate, qu'un excel- » lent tailleur pourrait m'apporter un habit

» magnifique ou des souliers brodés d'or, et à
» la perfection desquels rien ne manquerait,
» sinon qu'ils ne seraient pas faits pour ma
» taille et pour mon pied. » Déterminé à ne
point s'abaisser à solliciter des suffrages, ni
à employer auprès de ses juges les prières et
les larmes de sa femme et de ses enfans, il
parut devant le tribunal avec cette conte-
nance que donne seule une conscience sans
reproche. Son accusateur ayant parlé le pre-
mier, Socrate prit après lui la parole, et s'ex-
prima en ces termes :

« Je suis accusé de corrompre la jeunesse ,
» et de répandre parmi elle des maximes
» dangereuses, tant à l'égard du culte des
» Dieux que par rapport aux principes du
» gouvernement. Vous savez, ô Athéniens !
» que je n'ai jamais exercé la profession d'in-
» stituteur ; et, quelle que soit la violence
» de l'envie acharnée contre moi , elle ne
» peut me reprocher d'avoir jamais fait payer
» mes leçons. J'ai pour cela par devers moi
» une preuve évidente, que personne ne peut
» nier : c'est ma pauvreté. Toujours prêt à
» communiquer également ma pensée, soit
» aux riches, soit aux pauvres, je leur per-
» mets de me questionner ou de me répon-
» dre tout à loisir. Je m'entretiens volontiers
» avec quiconque désire devenir vertueux ;
» et si parmi ceux qui m'ont entendu, il en

» est qui se soient montrés bons ou méchans,
» ni les vertus des uns, ni les vices des au-
» très ne doivent m'être imputés. Je m'oc-
» cupe tout entier à prémunir la jeunesse
» ainsi que la vieillesse, contre toute affec-
» tion excessive de soi-même, ou des riches-
» ses, et de tous ces objets précaires, de
» quelque nature qu'ils soient; surtout contre
» le peu d'estime de la vertu, qui doit être
» le premier objet de nos affections; car, je
» vous le répète sans cesse, la vertu ne vient
» point des richesses; au contraire, les véri-
» tables richesses viennent de la vertu; et
» tous les biens de la vie, soit publique ou
» privée, ont leur source dans le même prin-
» cipe.

» Si c'est corrompre la jeunesse que de par-
» ler de la sorte, je confesse, Athéniens, que
» je suis coupable, et que j'ai mérité d'être
» puni. Si ce que je dis n'est pas vrai, rien
» de plus aisé que de me convaincre de faus-
» seté. Je vois ici un grand nombre de mes
» disciples, ils n'ont qu'à se lever; mais peut-
» être que les considérations, le respect qu'ils
» ont pour le maître qui leur donne des in-
» structions, les empêcheront de se déclarer
» contre moi; du moins leurs pères, leurs
» frères, leurs oncles, comme de bons parens
» et de bons citoyens, ne peuvent se dispen-
» ser de paraître et de demander vengeance

» contre le corrupteur de leurs fils , de leurs
» frères, ou de leurs neveux. Mais ce sont
» ces mêmes personnages qui prendront ma
» défense , et qui sont intéressés au succès de
» ma cause.

» Portez contre moi tel jugement qu'il vous
» plaira , ô Athéniens ! je ne puis ici me re-
» pentir ni changer de conduite ; je n'aban-
» donnerai ni ne suspendrai l'exercice des
» fonctions que la divinité même m'a'impo-
» sées ; c'est elle qui m'a chargé du soin d'in-
» struire mes concitoyens. Après avoir gardé
» fidèlement tous les postes qui m'ont été
» confiés par nos généraux , soit à Potidée ,
» soit à Amphipolis ou Délie , la crainte de
» la mort me ferait-elle abandonner aujour-
» d'hui celui où la providence divine m'a
» placé , en m'ordonnant de passer ma vie à
» m'occuper de l'étude de la philosophie pour
» ma propre instruction et celle de mes sem-
» blables ? Certes , ce serait me rendre bien
» criminel que de désertir ainsi mon poste ,
» et me rendre en effet bien digne d'être cité
» devant ce tribunal , comme un impie qui
» ne croit point aux Dieux. Si vous avez ré-
» solu de me renvoyer comme un innocent ,
» je n'hésiterai point à vous répondre, Athé-
» niens , que je vous honore et que je vous
» aime. Mais je dois préférer d'obéir à la di-
» vinité plutôt qu'à vous ; et jamais , non ,

» jamais, je ne renoncerai à la philosophie,
 » ni ne cesserai mes exhortations ni ma lec-
 » ture habituelles, en disant à chacun de
 » vous, lorsque je vous rencontrerai : mes
 » bons amis, mes chers concitoyens, qui
 » partagez avec moi la gloire d'être nés dans
 » la ville la plus renommée de l'univers par
 » la sagesse et le courage, n'êtes-vous pas
 » honteux de n'avoir d'autres pensées que
 » celles d'amasser des richesses, d'acquérir
 » des honneurs, du crédit et des dignités,
 » lorsque vous négligez les trésors de la pré-
 » voyance, de la vérité et de la sagesse ; lors-
 » que vous ne prenez aucun soin de perfec-
 » tionner votre ame, autant qu'il est en votre
 » pouvoir, et de la rendre meilleure ? On me
 » reproche de la timidité et de la faiblesse,
 » parce que je m'occupe à donner mes avis
 » en particulier à chacun de vous, et que
 » j'ai toujours évité de me présenter à vos
 » assemblées pour donner des conseils à mon
 » pays. Je crois avoir suffisamment prouvé
 » mon courage et ma tenacité sur les champs
 » de bataille où j'ai porté les armes avec
 » vous, aussi bien que dans le Sénat où je
 » me suis opposé seul à l'injuste arrêt que
 » vous avez prononcé contre les dix capi-
 » taines qui n'avaient pu faire relever ni en-
 » terrer ceux qui furent tués ou noyés dans
 » le combat naval livré près des îles Argien-

» nes; où enfin, dans plus d'une occasion,
» je me suis récrié contre les cruautés et les
» violences exercées par les Trente.

» Qui donc a pu m'éloigner de paraître à
» vos assemblées? C'est ce génie ou plutôt
» cette voix divine dont vous m'avez si sou-
» vent entendu parler, et que ma tête s'est
» donné tant de peine à tourner en ridicule.
» Ce génie s'est attaché à moi dès mon en-
» fance : c'est lui dont la voix ne s'est jamais
» fait entendre à moi que pour m'empêcher
» d'exécuter ce que j'avais souvent résolu :
» car il ne m'invite jamais à entreprendre
» la moindre chose. C'est lui qui s'est toujours
» opposé à ma volonté, lorsque j'ai eu l'in-
» tention de me mêler des affaires de la Ré-
» publique. Eh ! il avait bien raison : car il y
» a long-temps que j'aurais été exposé à pé-
» rir, si j'avais voulu régler l'état, sans pou-
» voir rien effectuer d'avantageux pour moi
» ni pour mon pays. Ne prenez point mal,
» je vous prie, la franchise avec laquelle je
» vous expose ici mes pensées, sans aucun
» déguisement, librement, et telles que la
» vérité doit en rendre compte. Tout homme
» qui a résolu de l'exposer généreusement à
» une nation entière, soit parmi nous, soit
» ailleurs, et qui se livre à défendre avec un
» acharnement invincible, les lois dont il
» veut empêcher la violation, qui poursuit

» les intrigues et les méchans dans un gou-
» vernement quelconque, ne le fera jamais
» impunément. Il est absolument nécessaire
» que celui qui voudrait combattre pour la
» justice , s'il a quelque amour de sa propre
» existence , se garde bien de sortir de la vie
» privée , ou de prendre aucune part aux
» affaires publiques.

» Du reste , Athéniens , si dans l'extrémité
» où je me vois réduit , je n'imite point la
» conduite de ceux qui , pour de moindres
» dangers , viennent implorer et supplier
» leurs juges en pleurant , font paraître leurs
» enfans , leurs parens et leurs amis , ne
» croyez pas que ce soit orgueil de ma part ,
» ni opiniâtreté , ni mépris pour vous ; mais
» croyez seulement que c'est par honneur ,
» par respect pour vous-mêmes , et pour tous
» mes concitoyens. Vous devez savoir qu'il y
» en a beaucoup parmi eux qui ne regardent
» pas la mort comme le plus grand mal , et
» qui donnent ce nom , au contraire , à l'in-
» justice et à l'infamie. A mon âge , avec la
» réputation vraie ou fausse dont je jouis , ne
» serait-ce pas me démentir , après toutes les
» leçons que j'ai données sur le mépris de la
» mort , que de la craindre pour moi-même ,
» et de contredire , par ma dernière action ,
» tous les principes et tous les sentimens de
» ma vie passée ?

» Mais , sans parler de ma réputation , à
» laquelle une pareille conduite ferait souve-
» rainement injure , je ne pense pas qu'il con-
» vienne jamais de supplier un juge , encore
» moins d'être absous par lui avec de tels
» moyens : il faut le persuader ; il faut le con-
» vaincre. Un juge ne doit pas être assis sur
» son tribunal pour se montrer partial ou
» favorable en violant les lois ; mais il doit
» rendre la justice conformément à ce qu'elles
» lui ordonnent. Il n'a pas juré de décharger
» avec impunité les accusés à son gré , mais
» de rendre justice à qui elle est due ; nous
» ne devons donc pas vous accoutumer au
» parjure , ni vous-même ne devez souffrir
» qu'on vous y habitue ; car c'est ainsi que le
» juge et l'accusé font ensemble un pareil ou-
» trage à la justice , à la religion , et que tous
» deux se rendent criminels.

» N'attendez pas de moi , ô Athéniens ! que
» j'aie recours devant vous à des moyens que
» je ne crois ni honnêtes , ni permis par les
» lois , surtout dans une accusation ou Mé-
» litus m'impute le crime d'impiété : car si
» je vous influençais par mes prières , si elles
» pouvaient vous engager à violer vos ser-
» mens , il serait alors évident , sans doute ,
» que je vous apprendrais à ne point croire à
» la divinité. En me défendant et me forti-
» fiant de la sorte , moi-même je fournirais

» contre moi des armes à mes adversaires, et
 » je prouverais que je ne crois point en Dieu;
 » mais je suis bien loin de concevoir d'aussi
 » indignes pensées, je suis plus convaincu de
 » l'existence de Dieu que mes accusateurs;
 » j'en suis si convaincu, que je m'abandonne
 » à lui, en me livrant à vous, afin que vous
 » me jugiez comme vous l'estimerez le mieux,
 » pour vous-mêmes et pour moi. »

Un premier jugement déclara d'abord Socrate coupable; mais lorsque dans ses réponses il dit qu'il en appelait au tribunal et à la justice de la postérité, lorsqu'au lieu d'avouer qu'il était coupable il demanda des récompenses et des honneurs, les juges irrités le condamnèrent à boire la ciguë.

Socrate écouta et reçut son arrêt avec la plus grande résignation. Un de ses disciples, nommé Apollodore, s'étant répandu en invectives contre les juges, qui avaient condamné son maître, quoiqu'il fût innocent, Socrate lui dit en souriant : *Voudrais-tu que je mourusse coupable?*

Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, l'égalité, la grandeur de son âme, ne se démentirent pas un seul instant. Il marcha vers la prison d'un pas tranquille; et ses amis l'y visitèrent pendant les trente jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'exécution du jugement. Ce long délai avait pour cause l'envoi du vais-

seau sacré à Délos : jusqu'à son retour , il n'é-
tait pas permis de faire mourir aucun con-
damné.

Socrate passa ce temps à consoler ses amis,
et à s'entretenir avec eux. Criton observa
que, la veille même de sa mort, il eut un
sommeil aussi paisible qu'en aucun autre
temps. Il composa un hymne en l'honneur
d'Apollon ou de Diane, et mit en vers une
fable d'Ésope.

Le jour où le vaisseau devait, en revenant
de Délos, marquer l'époque de la mort de
Socrate, ce même Criton vint lui annoncer
cette triste nouvelle et lui donner l'assurance
que le geolier, gagné par ses amis, le laisse-
rait enfuir. Il lui offrit en même temps une
retraite en Thessalie. Socrate lui demanda ,
en riant, « s'il connaissait, hors de l'Attique,
» une retraite où on ne mourût point. » Cri-
ton employa vainement les raisons les plus
fortes pour le déterminer à fuir. Socrate le
força de convenir, du moins en le réduisant
au silence, que les principes qu'ils avaient jus-
que-là professés tous deux, ne permettaient
pas de se soustraire à la puissance des lois.

A l'arrivée du vaisseau, tous les amis de
Socrate se rendirent près de lui, excepté le
seul Platon qui était malade. Ils attendirent
que les onze magistrats chargés de l'adminis-
tration des prisons, lui eussent annoncé qu'il

nourrait ce jour là. Il ne portait plus de chaînes, étant déjà, selon l'usage établi, considéré comme une victime dévouée à la mort. Ils trouvèrent auprès de lui sa femme Xantippe, tenant un de ses enfans dans ses bras. Aussitôt qu'elle les vit, elle se mit à jeter des cris. Socrate demanda et obtint qu'on la reconduisit à sa maison.

Il passa le reste de la journée à s'entretenir tranquillement avec ses amis sur l'immortalité de l'âme. Ce fut cet entretien qui, rapporté à Platon, lui donna l'idée de composer son dialogue intitulé *Phédon*. Lorsque Criton lui demanda de quelle manière il désirait que l'on fît ses funérailles. « Si vous pouvez encore vous charger de moi, je vous promets bien que je ne vous échapperai pas; » puis, s'adressant à ses autres disciples, il ajouta : « Je ne puis persuader Criton que Socrate est réellement celui qui s'entretient avec vous. Il s'imagine que je suis cet homme qu'il va voir mort dans un moment; il me confond avec ma dépouille mortelle, et voilà pourquoi il demande comment je veux être inhumé. »

Il passa ensuite dans une autre chambre et s'y baigna avec ses trois enfans, dont deux étaient en bas âge. Après leur avoir parlé quelque temps, il les fit retirer, ainsi que les femmes qui en prenaient soin. De re-

tour dans sa chambre , il se mit sur son lit.

Le geolier vint , au coucher du soleil , lui dire que le moment de prendre la ciguë était venu. Cet homme pleurait , et Socrate informa ses amis qu'il lui avait toujours témoigné de l'affection , et qu'il l'était venu voir souvent. Quand on eut apporté la coupe de ciguë , Socrate demanda ce qu'il convenait de faire. Le valet lui dit que , quand il aurait bu il devait se promener jusqu'à ce que ses jambes commençassent à s'appesantir , et se coucher ensuite sur son lit. Alors , prenant la coupe , sans changer de visage , il demanda s'il pouvait faire des libations. On lui répondit qu'il n'y avait dans la coupe que la dose nécessaire. « Il m'est du moins permis , » prit-il alors , de prier les Dieux , afin qu'ils » soient favorables à mon départ et à mon » dernier voyage ; c'est ce que je leur demande avec instance. » Il garda ensuite le silence pendant quelques instans , et but avec la plus parfaite tranquillité.

Aussitôt les larmes de ses amis , jusque-là retenues , coulèrent abondamment , Apollodore , surtout , poussait des cris et de profonds gémissemens. Socrate leur fit sentir avec douceur le peu de force d'âme qu'ils montraient ; et , pour se conformer à sa volonté , ils renfermèrent , autant qu'ils le purent , leur douleur en eux-mêmes.

Dès qu'il eut cessé de vivre, Criton remplit auprès de lui un devoir pieux, toujours observé chez les anciens, en lui fermant les yeux et la bouche.

On dit que les Athéniens, ayant enfin ouvert les yeux sur le crime dont ils s'étaient rendus coupables envers Socrate, lui érigèrent une statue et une petite chapelle, sous le nom de *Socratéion*, et qu'ils firent périr Mélite ainsi que les autres accusateurs de l'innocence : mais tous ces récits, uniquement fondés sur le témoignage d'écrivains très-postérieurs, ne peuvent guère prévaloir sur le silence de Xénophon et de Platon qui, morts long-temps après Socrate, ne parlent point de ces prétendus remords des Athéniens.

Bataille navale de Cnide. — Bataille de Coronée.

Pisandre, beau-frère d'Agésilas, commandait la flotte lacédémonienne, lorsqu'il rencontra, près de Cnyde, en Carie, celle des Perses qui avait pour chefs Pharnabaze et l'Athénien Conon. C'est ce dernier qu'on a vu s'échapper du désastre d'Ægos-Potamos. Ayant été lui-même solliciter le roi de Perse, il avait obtenu de ce prince tout ce qu'il lui avait demandé, et même le commandement de la flotte, quoique Pharnabaze parût être son collègue.

Cette flotte, composée de quatre-vingt-dix

galères , était supérieure en nombre à celle des ennemis. Au commencement de l'action, Pisandre eut quelque'avantage , mais ses alliés ne le secondèrent pas; et lorsqu'il les vit prendre la fuite , il périt glorieusement les armes à la main. Cinquante galères tombèrent au pouvoir du vainqueur; et parmi les alliés de Sparte, en cette contrée, les uns embrassèrent le parti des Athéniens, les autres rétablirent leur indépendance. Cette défaite et l'absence d'Agésilas portèrent un coup mortel à la puissance lacédémonienne, en Asie.

Lorsque le roi de Sparte apprit cette fâcheuse nouvelle, il prévint les effets qu'elle pourrait produire dans son armée. En conséquence, il fit des sacrifices aux dieux, se couronna de fleurs, agit enfin comme si les Lacédémoniens eussent remporté une victoire décisive. Il était alors près de Coronée. Une bataille eut lieu entre les Argiens et les Thébains, d'un côté, et les Spartiates et les Orchoméniens de l'autre. Xénophon, qui combattit près d'Agésilas, assure que cette action fut la plus terrible de toutes celles qui eurent lieu de son temps.

Au commencement, il y eut peu de sang répandu. Les Thébains enfoncèrent facilement les Orchoméniens, qui leur étaient opposés, et Agésilas n'éprouva pas plus de résistance de la part des Argiens. Mais les deux

ailes victorieuses manœuvrèrent ensuite : les Thébains, pour suivre leur aile gauche, qui s'était portée vers le mont Hélicon, Agésilas, pour leur arracher l'avantage qu'ils avaient eu, et compléter sa victoire.

Xénophon prétend que, par un excès de courage, Agésilas fit une grande faute en attaquant les Thébains de front, au lieu de les laisser passer, et tomber ensuite sur leur arrière-garde. Lorsqu'un guerrier tel que Xénophon accuse ainsi un général tel qu'Agésilas, tout ce qu'on doit faire de mieux, est sans doute de rapporter simplement son opinion.

Quoi qu'il en soit, les Thébains se formèrent en bataillon carré. La mêlée fut sanglante. Agésilas donna de grandes preuves de courage, ainsi que les cinquante jeunes Spartiates qui lui servaient de gardes, et il reçut plusieurs coups de pique et d'épée. Les Spartiates s'ouvrirent enfin pour laisser passer les Thébains qui, attaqués de nouveau en flanc et en queue, eurent du moins l'avantage de n'avoir pas été rompus.

Agésilas, quoiqu'affaibli par ses blessures, se fit porter sur le champ de bataille, et ne voulut rentrer dans sa tente que quand il eut fait enlever et porter devant lui les morts sur leurs propres armes. Quelques-uns des ennemis s'étaient retirés dans le temple de Mi-

nerve Itonienne, près du champ de bataille; il ordonna, par respect pour la Déesse, qu'au lieu de les faire prisonniers, ce qui eût été facile, on les conduisît, avec une escorte, où ils voudraient aller.

Le lendemain, désirant savoir si les Thébains tenteraient de renouveler le combat, il donna ordre d'élever un trophée sur le champ de bataille, et fit, ainsi que ses troupes, toutes les démonstrations qui annonçaient une victoire.

Les ennemis lui envoyèrent seulement demander la permission d'enterrer les morts, ce qui était un aveu formel qu'ils se reconnaissaient vaincus.

Agésilas, toujours pieux, se fit porter à Delphes, où l'on célébra les jeux Pythiques; et, dans une cérémonie religieuse, il consacra au temple d'Apollon cent talens, dîme du butin qu'il avait fait en Asie. Il revint ensuite à Sparte, où sa popularité et son éloignement pour le faste achevèrent de lui gagner tous les cœurs.

Conon relève les murailles d'Athènes. — Sa mort.

Pharnabaze et Conon, devenus maîtres de la mer, ravagèrent les côtes de la Laconie; et quand le satrape retourna dans son gouvernement, il laissa la flotte sous les ordres de son collègue, avec des sommes d'argent

destinées au rétablissement d'Athènes. Conon fut reçu dans cette ville avec des transports de joie : le zèle général , secondé du secours des Perses , la fit sortir de ses ruines , et acheva l'ouvrage de Thrasybule. Les Thébains aidèrent aussi à rétablir la rivale de Sparte dans sa première splendeur; et Conon, ayant fait un sacrifice de cent bœufs, termina la fête par un festin auquel tous les citoyens prirent part.

La bonne intelligence entre les Athéniens et les Perses ne fut pas de longue durée. Sparte essaya de se venger d'Athènes et de Conon , et elle y réussit. Antalcidas , jaloux de la gloire qu'Agésilas acquérait pendant la guerre , fut envoyé près du satrape Téribaze , pour lui proposer la paix. Les conditions en étaient honteuses pour les Lacédémoniens , qui offraient eux-mêmes d'abandonner au pouvoir du roi de Perse tous les Grecs établis en Asie , et en faveur de qui Agésilas avait combattu. Antalcidas accusa de plus les Athéniens et Conon. Celui-ci se rendit près de Téribaze , avec des députations d'Athènes , de Thèbes et d'Argos , pour désavouer les Lacédémoniens , et déjouer leurs projets. Téribaze fit arrêter Conon, et depuis cette époque, le sort de cet illustre Athénien est couvert d'un voile épais. Xénophon , il est vrai , ne dit point qu'il fut mis à mort ; mais la partia-

lité de Xénophon , en faveur des Lacédémoniens , ne lui aura sans doute pas permis de rapporter une action odieuse , dont on pourrait les considérer comme les premiers auteurs. Selon Cornélius-Népos , plusieurs écrivains assurent que Conon fut conduit à Suze , et qu'il y périt par ordre d'Artaxerxès. Ce récit n'a que trop les caractères de la vérité.

Beaux-Arts.

Une tradition fort connue , mais très-peu authentique , attribue l'origine du dessin à une jeune fille nommée Dibutade. Forcée de se séparer de son amant , qui allait se rendre à l'armée , elle aperçut par hasard , lorsqu'ils se faisaient leurs adieux , que l'ombre tracée sur le mur dessinait exactement le profil de ce jeune homme , et elle arrêta le contour de cette ombre avec un charbon.

Quoi qu'il en soit , dans la Grèce , comme dans tous les autres pays où les arts ont été cultivés , leurs commencemens n'offrirent que de faibles ébauches. L'admiration des peuples était en raison de leur ignorance ; aussi , l'un des artistes qui portèrent le nom de Dédale , fut-il regardé comme un homme presque divin , et l'objet de traditions fabuleuses , parce qu'il ouvrit le premier les paupières de ses statues , et détacha leurs bras et leurs mains. Elles avaient auparavant les yeux fermés , les

pieds réunis et les bras collés au corps. Quelques auteurs attribuent cette invention à un autre Dédale, natif de Sicyone, ville qui se distingua dans la suite par son goût pour les arts, et par son école de peinture, qui devint très-célèbre.

Peinture. — Panenus. — Polygnote. — Xeuxis. — Euphranor. — Timanthe. — Pausias. — Pamphyle. — Mélanthe. — Apelles. — Protogène. — Aristide.

La peinture n'avait pas fait ses plus grands progrès, lorsque Panenus, frère de Phidias, peignit *la bataille de Marathon* à l'un des portiques d'Athènes.

Polygnote de Thasos peignit à Delphes, sur les murs du temple d'Apollon, deux tableaux composés, le premier de quatre-vingts, le second de cent figures. Dans l'un, il avait représenté, d'après les poètes, et principalement d'après Homère, *la descente d'Ulysse aux enfers*; dans l'autre, il retraçait le moment où *les chefs des Grecs se partageaient les dépouilles de Troye*. Parmi les captifs, étaient Andromaque et son fils, tous deux la tête voilée, idée qu'Euripide employa ensuite dans son *Iphigénie*, pour laisser deviner quel devait être l'excès de la douleur d'Agamemnon, forcé de sacrifier sa fille. Le peintre Timanthe la reproduisit dans un ta-

bleau très-fameux, représentant ce même sacrifice d'Iphigénie. Il est à croire que Polygnote n'avait guère observé, parmi cette multitude de figures, les lois de la perspective et du clair-obscur, qui paraissent n'avoir pas été bien connues des anciens, du moins dans les tableaux d'une vaste composition. Ce qui le fait surtout présumer, c'est que les ouvrages de Polygnote offraient des traces visibles de l'enfance de l'art. Pour désigner chaque figure, il avait eu recours au moyen aussi facile que peu ingénieux, d'écrire son nom à côté d'elle. Mais on assure que ce peintre avait bien rendu le caractère de chaque personnage. C'était beaucoup, surtout à l'époque où il vivait.

Apollodore et Xeuxis, qui vinrent après lui, perfectionnèrent le coloris. Ce dernier, surtout, tenait dans cette partie séduisante de l'art le rang que le Titien tient parmi les peintres modernes, c'est-à-dire, qu'on le regardait comme le *prince de la couleur*. Dans une pièce de vers, Apollodore se plaignit avec grâce, de ce que son rival lui avait dérobé les secrets de l'art. La *Pénélope* de Xeuxis était fameuse. Pline, qui nous a le plus conservé de détails précieux sur les artistes anciens et leurs ouvrages, dit qu'il avait peint les mœurs de cette princesse. On voyait à Athènes, dans un petit temple de Vénus,

un *Amour couronné de roses*, ouvrage de Xeuxis, et un autre tableau d'un genre très-singulier, représentant, dit-on, le *peuple d'Athènes*. Pline, qui n'est pas toujours clair, ne nous apprend rien de plus sur cette composition, certainement allégorique, mais dont on eût aimé à connaître les détails.

L'*Hélène* de Xeuxis est le plus célèbre de ses tableaux, parce que, pour parvenir à l'idéal de la beauté, il l'étudia par parties séparées, chez les plus beaux modèles de jeunes filles.

Les rares talens de ce peintre étaient au moins égalés par sa vanité. Il était toujours magnifiquement vêtu; et quand ses ouvrages, vendus des sommes considérables, lui eurent procuré une grande opulence, il les donnait gratuitement, « parce que, disait-il, rien ne » pouvait les payer. »

Euphranor fut non-seulement bon peintre, mais il écrivit avec succès sur son art. Timanthe, dont on vient de parler, plaçait toujours dans ses compositions quelques-uns de ces traits ingénieux qui augmentent les plaisirs des spectateurs, lorsque d'ailleurs ce qui tient plus particulièrement à l'art est convenablement exécuté.

L'école de Sicyone, eut Eupompe pour fondateur, et produisit plusieurs artistes qui la mirent en état de lutter avec les écoles d'A-

thènes et d'Ionie , tels que Pausias et Pamphyle. Les tableaux du premier étaient très-recherchés , et on admirait surtout ceux qu'il avait peints dans le temple d'Esculape à Épidaure. Pamphyle fut non-seulement un artiste recommandable, mais le chef d'une école particulière, où ses élèves , en lui payant un talent d'avance , étaient initiés pendant dix ans aux secrets de l'art. Il leur recommandait aussi d'éclairer leur esprit par la culture des belles-lettres. Sur sa demande, les magistrats de Sicyone décrétèrent, que l'étude du dessin ferait partie de l'éducation des jeunes gens et que les esclaves ne seraient point admis à cultiver les beaux-arts.

Les plus célèbres disciples de Pamphyle furent Mélanthe, excellent peintre, et Apelles, dont le nom seul annonce le plus haut degré de perfection où l'art ait été porté chez les anciens.

Cet immortel artiste fut contemporain d'Alexandre, et peignit plusieurs fois ce monarque. Étant devenu amoureux de la belle Campaspe, une des maîtresses de ce prince, Alexandre la lui accorda. Comme Raphaël , parmi les modernes, il unissait aux principales parties de l'art cette grâce inimitable, don de la nature, qu'on ne peut acquérir ni par les préceptes, ni par l'étude. Son tableau de la *Calomnie* est justement fameux , et re-

gardé, par de bons juges, comme la meilleure des allégories.

L'ame d'Apelles était élevée et généreuse; étant à Rhodes, il alla voir Protogène, dont les rares talens étaient si peu appréciés par ses compatriotes, que, parvenu à l'âge mûr, il avait le plus souvent été employé à peindre des ornemens de vaisseaux. Il avait cependant exécuté plusieurs tableaux excellens, entr'autres son fameux chasseur *Jalisus*, qu'on a placé avec justice à côté des chefs-d'œuvre les plus admirés. Apelles, surpris du prix modique auquel il était forcé de livrer ses ouvrages, lui en acheta plusieurs pour des sommes considérables, et dit publiquement, qu'il ne serait pas embarrassé de les vendre comme les siens. Il parvint ainsi, comme il le désirait, à ouvrir les yeux des Rhodiens sur le mérite de Protogène. Depuis ce temps, il s'établit entre ces deux illustres artistes une amitié honorable pour tous deux.

Nous avons passé maintenant l'époque où les arts, toujours cultivés en Grèce, brillèrent du plus grand éclat. Dans la suite, il parut encore quelques peintres dignes de marcher sur les traces des anciens maîtres. Aristide surtout, mérite d'être distingué : il excellait dans la partie de l'art qui demande le plus d'ame et de génie, l'expression. Pline, interprète des plus grands connaisseurs, prodigue

des éloges à un épisode d'un de ses tableaux , représentant une *ville prise d'assaut et pillée*. On y voyait une mère blessée à mort d'un coup dans la poitrine , et qui , en rendant le dernier soupir , s'efforçait d'écarter de son sein son jeune enfant , qu'elle allaitait , de peur qu'il ne suçât du sang au lieu de lait. Les horreurs de la mort se confondaient sur son visage avec la sollicitude maternelle (1).

Quand la Grèce fut assujettie , elle produisit encore quelques peintres , qui travaillèrent le plus souvent à Rome , mais aucun d'eux n'acquit une réputation éclatante.

Sculpture. — Phidias. — Alcamène. — Agoracrite. — Scopas. — Myron. — Polyclète. — Praxitèle. — Lysippe, etc.

Phidias est regardé comme le plus grand sculpteur de l'antiquité , parce qu'il s'élevait dans son art jusqu'au sublime. Il était Athénien , et trouva , dans le goût de Périclès pour les beaux-arts , les moyens de déve-

(1) C'est le comble de l'art , que d'exprimer ainsi en même temps le contraste d'une passion et d'une sensation physique. Le plus admirable exemple que nous en ayons chez les modernes , a été donné par Rubens , dans son tableau de l'*Accouchement de Marie de Médicis*. La joie d'être mère éclate sur le visage de la reine , au milieu des douleurs inséparables de sa situation.

lopper son génie. Le *Parthénon*, construit par Jétinus et Callicrate, était à Athènes le principal temple de Minerve, protectrice spéciale de la ville; Phidias l'orna de la statue de la Déesse, debout, couverte de son égide et d'une longue tunique. Dans l'une de ses mains était une pique; l'autre supportait une Victoire de quatre coudées de haut. La statue en avait vingt-six. Sur le bouclier placé à ses pieds, sur la chaussure et sur le piedestal, Phidias avait sculpté en bas-reliefs, un grand nombre de sujets. Le nu était en ivoire, et une pierre particulière figurait l'iris des yeux. Le reste de la statue fut recouvert d'or, matière que les Athéniens préférèrent au marbre. On lui en donna pour la valeur de trente talens. Périclès eut soin de recommander à l'artiste d'appliquer cet or de manière qu'on pût le détacher facilement. Il voulait que ce pût être une ressource dans les besoins de l'état, et que l'on n'accusât ni lui ni Phidias, d'en avoir soustrait une partie. Les Athéniens, mécontents de ce que Phidias avait donné les traits de son protecteur et les siens à deux figures sculptées sur le bouclier, accusèrent Phidias de larcin. Il se justifia facilement, mais selon quelques auteurs, il n'en mourut pas moins en prison. Cependant, il paraît certain qu'il ne fut que banni, ou qu'il se bannit lui-même d'une ville ingrate,

puisqu'il exécuta ensuite à Olympie son fameux Jupiter. La Minerve, regardée jusqu'alors comme le chef-d'œuvre de l'art, n'eut plus que le second rang. C'était se venger d'une manière bien glorieuse des Athéniens, mais pour le pouvoir, il fallait être Phidias.

Il eut plusieurs élèves dignes de lui. Alcamène en fut le plus illustre, et Agoracrite, celui qu'il aimait le mieux. Il porta quelquefois son affection pour lui, jusqu'à mettre le nom de ce jeune homme sur ses propres ouvrages, afin de lui en attribuer la gloire. Le plus célèbre de tous ceux qu'il lui accorda si libéralement, était une statue de Némésis, haute de dix coudées, dans le bourg de Rhamonte. Elle fut exécutée d'un bloc de marbre de Paros, faisant partie des dépouilles des Perses. Ils l'avaient amenée en ce lieu, pour en dresser un trophée. Les Athéniens jugèrent convenable de lui faire représenter la Déesse de la vengeance. Agoracrite ne fit par lui-même rien d'assez admirable pour que l'on pût ajouter foi à l'imposture.

Myron fut célèbre par l'art avec lequel il rendait, plus souvent en bronze qu'en marbre, la ressemblance des animaux. Une *vache*, dont il était l'auteur, a été particulièrement fameuse, et suggéra à plusieurs poètes des éloges emphatiques. L'un d'eux disait : « que, » placée au milieu d'un troupeau d'animaux

» vivans, de même espèce, cette vache n'aurait pu en être distinguée. »

Le ciseau de Scopas décora plusieurs temples de statues très-estimées.

Polyclète fut célèbre comme sculpteur et comme architecte. Rival de Phidias, il ne s'éleva point aussi haut que lui dans la représentation idéale des figures de dieux ; mais il étudia les proportions du corps humain avec tant d'assiduité et de succès, qu'il exécuta une statue de jeune homme que les artistes eux-mêmes appelèrent *le Canon* ou *la Règle*, c'est-à-dire le modèle parfait des individus du même âge et du même sexe.

Argos, patrie de Polyclète, posséda le plus grand nombre de ses ouvrages. Le plus célèbre était la statue de Junon, protectrice de la ville. On l'admirait dans le temple de la Déesse, à quarante stades d'Argos. La reine des Dieux, de grandeur presque colossale, était sur un trône, la tête ceinte d'une couronne, sur laquelle les Heures et les Grâces étaient sculptées. Elle tenait d'une main une grenade, et de l'autre un sceptre surmonté d'un hibou. Comme le Jupiter et la Minerve de Phidias, elle était en or et en ivoire.

Parmi plusieurs monumens d'architecture élevés par Polyclète, on citait surtout un théâtre magnifique, dans le bois sacré d'Epidaure, et un temple en rotonde, érigé près

de là, en l'honneur d'Esculape. Ce fut dans ce temple, que le peintre Pausias exécuta plusieurs tableaux.

Le nom de Praxitèle n'est pas moins célèbre que ceux de Phidias et de Polyclète. Ce grand artiste vécut quelque temps après eux, et fut contemporain d'Apelles. Tous deux, voyant la courtisane Phryné sortir de la mer sans vêtemens, conçurent l'idée de faire, d'après un si beau modèle, l'un une statue, l'autre un tableau de *Vénus naissant au sein de l'Onde* (1).

La Vénus de Praxitèle, placée à Cnyde, attirait dans cette ville une foule considérable d'étrangers, empressés d'admirer le chef-d'œuvre de l'artiste, et l'une des plus précieuses productions de l'art. On vantait encore beaucoup plusieurs autres statues de Praxitèle, et surtout un *Satyre* et un *Cupidon*.

Lysippe fut le plus célèbre des fondeurs en bronze de l'ancienne Grèce. Alexandre lui fit faire les statues équestres de vingt-cinq de ses gardes, tués au passage du Granique. De savans antiquaires prétendent qu'on lui doit

(1) On prétend, mais sans pouvoir en donner de preuves certaines, que la fameuse Vénus, dite *de Médicis*, est une des nombreuses copies qui furent faites de la statue de Praxitèle.

les quatre chevaux de bronze que l'on vit quelque temps à Paris, et dont le dessin est assez remarquable. Ils furent d'abord placés à Corinthe, conduits à Rome par mer, transportés à Constantinople par Constantin, puis à Venise, quand les Vénitiens et les Français prirent la métropole de l'empire grec; de cette dernière ville ils passèrent dans la capitale de la France, et ont ensuite été renvoyés à Venise.

Après les brillantes époques de Périclès et d'Alexandre, la sculpture grecque jeta encore un grand éclat sous le règne de l'empereur Adrien. Dès le temps de Pline, on regardait comme un chef-d'œuvre de l'art le *Laocoon*, ouvrage de trois sculpteurs : Agésandre, Polydore et Athénodore. Une inscription, peu authentique à la vérité, attribue la *Vénus de Médicis* à Cléomènes, fils d'Apollodore. On a avancé que la *famille de Niobé*, que l'on voit à Florence, pouvait être de Scopas. L'Athénien Glycon est l'auteur de l'*Hercule Farnèse*, maintenant à Naples; mais quant à l'*Apollon Pythien*, dit l'*Apollon du Belvédère*, l'artiste dont le talent sublime a créé ce chef-d'œuvre, nous est malheureusement inconnu.

Des Jeux Olympiques. — Statue de Jupiter.

Les Grecs avaient dans chaque ville des

fêtes particulières et locales; et de plus, quatre autres qui réunissaient toutes les nations de cette contrée. C'étaient les *Jeux d'Apollon Pythien*, à Delphes; ceux de Corinthe, dits les *Jeux Isthmiques*; ceux de *Némée*, et les *Jeux Olympiques*, les plus fameux de tous. Ce qu'on va dire de ces derniers, suffira pour donner une idée des autres qui leur ressemblaient, à la différence près, de la pompe et de l'éclat dont ils étaient accompagnés.

Ces jeux se célébraient tous les quatre ans à Olympie, en Elide. C'était dans cette ville qu'on admirait la fameuse statue de Jupiter, chef-d'œuvre de Phidias, et placée dans le temple de ce Dieu. Toute l'antiquité s'est accordée à la regarder comme le plus précieux morceau de sculpture qui eût existé. Plusieurs écrivains en ont parlé, mais Pausanias en a fait un récit détaillé, dont voici quelques passages.

La statue du Dieu, de grandeur colossale, était assise, tenant de la main droite une Victoire, et de la gauche un sceptre incrusté de divers métaux, et surmonté d'un aigle. Le manteau et la chaussure de Jupiter étaient en or; et les parties destinées à représenter le nu, en ivoire. Outre ces matières, le trône était encore enrichi de pierres précieuses et de bas-reliefs.

Il paraît que , malgré l'extrême multiplicité des ces objets et la variété des matières , le génie de Phidias avait su tout subordonner à l'expression du visage du Dieu. Dès qu'il eut conçu et exécuté cette tête de Jupiter , elle devint le modèle , le type du sublime. On dit que quand des Grecs , frappés d'admiration , lui demandèrent où il avait puisé l'idée qu'il venait de si bien réaliser , il ne leur répondit , qu'en citant des vers de l'Illiade (1) , où Homère représente le maître des Dieux ébranlant l'Olympe d'un seul de ses regards. Hommage digne du père de la poésie , et leçon bien utile pour les artistes , qui ne doivent jamais cesser d'échauffer leur imagination par la lecture des grands poètes.

Les Eléens , par reconnaissance , donnèrent , aux descendans de Phidias , le soin d'entretenir la statue dans tout son éclat , et leur accordèrent de grands privilèges.

Autour du temple était une multitude de statues , de colonnes , de chars , de trophées et d'autres monumens érigés , soit pour honorer les Dieux , soit pour éterniser la mémoire des vainqueurs.

On y voyait , entr'autres , la statue d'une jument que son extrême légèreté avait fait surnommer *le Vent*. Celui qui la montait

(1) Dans le premier chant.

étant tombé, elle avait fourni seule la course, et après avoir obtenu la victoire, s'était présentée d'elle-même devant les juges qui lui décernèrent le prix.

Une autre statue représentait Théagène, qui avait, disait-on, remporté douze cents fois des prix dans toutes les sortes d'exercices.

Les Olympiens possédaient aussi un oracle, mais il n'avait jamais pu rivaliser avec la réputation de celui de Delphes, qui fut longtemps en possession de la confiance illimitée de toutes les nations de la Grèce, et enrichi de leurs plus précieuses offrandes.

Les fêtes duraient cinq jours : à la fin du dernier, on proclamait les vainqueurs. On commençait par des sacrifices, tant à Jupiter, qu'à d'autres divinités. Ils avaient lieu le soir, et se prolongeaient dans la nuit.

La carrière était partagée en deux parties; le Stade, de six cents pieds de long, où se faisaient les courses et où avaient lieu la plupart des combats. L'Hippodrome était réservé pour les courses de chevaux et de chars; il avait six cents pieds de largeur et douze cents de longueur, et n'était séparé du stade que par un bâtiment appelé la Barrière. Ces deux emplacements étaient ornés de statues et d'autels.

Suivant la coutume la plus généralement adoptée, les différentes courses avaient lieu

le matin ; le soir était réservé aux exercices où la force présidait.

Les concurrens, avant d'entrer en lice, juraient devant les huit juges (toujours pris parmi les Eléens), et au pied d'une statue de Jupiter, qu'ils s'étaient exercés pendant dix mois aux combats dans lesquels ils allaient paraître, et qu'ils n'emploieraient point la fraude pour obtenir la victoire.

Les athlètes combattaient tout nus. Le prix le plus honorable était celui de la première course à pied, parce que cette course du stade avait été la plus ancienne de toutes dans ces jeux, dont on attribuait l'établissement à Hercule, et qu'Iphytus, ancien roi de l'Elide, avait, dit-on, rétablis par les conseils de Lycurgue. On interrogeait publiquement les spectateurs sur les athlètes ; on leur demandait, si quelqu'un pouvait leur reprocher d'avoir porté des fers, ou tenu une mauvaise conduite. Dans ce cas, ils recevaient publiquement l'affront d'être exclus.

Les plus riches personnages de la Grèce envoyaient quelquefois disputer le prix de la course des chars et des chevaux : des rois mêmes, tels que Théron d'Aggrigente, les Syracusains Gélon et Hiéron, Pausanias, roi de Lacédémone, les rois de Macédoine, Archelaüs et le célèbre Philippe furent au nombre de ceux qui brigèrent la palme. Toute

la Grèce avait sans cesse présente à la mémoire la solennité où Alcibiade envoya sept chars disputer le prix, et obtint le premier, le second et le quatrième.

Des accidens assez graves survenaient fréquemment dans les courses, mais on ne pouvait les mettre en comparaison avec les résultats de quelques-uns des combats particuliers, et surtout du pugilat.

Les athlètes, la tête couverte d'une enveloppe d'airain, et les poings armés de gantelets formés par des lanières de cuir, se frappaient quelquefois avec tant de fureur, que le vaincu et même le vainqueur étaient emportés du champ de bataille, couverts de meurtrissures, et vomissant des flots de sang. Ce qu'il y avait de plus affreux, c'était que l'on exposait à ces dangers non-seulement des hommes faits, mais encore des enfans, dont les combats étaient le prélude de ceux des athlètes.

Dans la lutte, on ne devait pas frapper : dans le pugilat, il était défendu de se saisir au corps ; mais il y avait un exercice, nommé le *pancrace*, qui les réunissait tous deux. Les autres étaient le saut, le jet du disque, et celui du javelot.

Le couronnement des vainqueurs avait lieu sur le théâtre avec la plus grande solennité. Les cris de joie de la multitude ajou-

taient à leur gloire, et ils recevaient dans leur patrie de nouveaux honneurs. Les poètes, les peintres, les statuaires célébraient à l'envi leur triomphe.

Un événement touchant eut lieu à ces solennités, en présence de tous les spectateurs. Diagoras, de Rhodes, qui avait autrefois remporté un prix, conduisit un jour à Olympie ses deux enfans, qui entrèrent en lice, et reçurent chacun une couronne. Ils les placèrent sur la tête de leur père, et le portèrent en triomphe sur leurs épaules. Les Grecs applaudirent, lui jetèrent des fleurs, et quelques-uns lui dirent : « Mourez, Diagoras, votre gloire et votre félicité ne peuvent plus s'accroître. » Il mourut effectivement de joie dans les bras de ses enfans.

Dans cette nombreuse et brillante réunion, où l'on accourait de toutes les parties de la Grèce, les combats des athlètes ne fixaient pas seuls les regards. Les peintres venaient y exposer leurs tableaux; les poètes, les historiens et les philosophes y lire leurs ouvrages. Des Rhapsodes chantaient des morceaux choisis dans les œuvres des anciens poètes. Thémistocle y parut après la bataille de Salamine, et tous les yeux se tournèrent vers celui qui venait de préserver la Grèce du joug des barbares. Les transports et les acclamations que sa présence excita, lui firent

avouer que ce jour était le plus beau de sa vie. Dans la suite , Platon y reçut aussi l'accueil le plus honorable.

L'importance que l'on attachait aux palmes olympiques était si grande , que , malgré la surveillance des magistrats et les peines décernées contre les délinquans , on cherchait quelquefois à les procurer à soi-même ou à sa patrie , par la corruption. Ce fut ainsi que Denys envoya souvent inviter , à prix d'or , les vainqueurs des jeux à se déclarer faussement Syracusains , et parvint à en séduire plusieurs.

Quelques traits de la vie de Denys , tyran de Syracuse.

Denys , dit l'Ancien , simple greffier à Syracuse , et de la dernière classe des citoyens , commença par seconder Hermocrate qui , après avoir rendu de grands services à son pays contre les Athéniens , fut ensuite banni de Syracuse , et tenta d'y rentrer les armes à la main. Dans un combat où Hermocrate périt , Denys fut blessé ; ses parens le sauvèrent en répandant le bruit de sa mort. Profitant ensuite adroitement de la guerre contre les Carthaginois , il parvint d'abord par adresse , ensuite par force , et par le secours de soldats étrangers , à s'emparer du souverain pouvoir. Il épousa la fille d'Hermocrate ,

fit périr ceux qui s'étaient le plus opposés à son usurpation, et parvint ainsi à régner sur la plus grande et la plus opulente ville de la Sicile.

Après avoir heureusement apaisé plusieurs tentatives contre son autorité, il fit contre les Carthaginois les préparatifs les plus formidables, et l'activité qu'il y mit lui valut l'admiration et les éloges de tout le peuple.

Cependant cette guerre lui fut d'abord très-funeste, ainsi qu'aux Syracusains. Les ennemis en vinrent jusqu'à entreprendre par terre et par mer le siège de la ville; mais le Lacédémonien Pharacide leur ayant amené un secours de trente galères, ils gagnèrent une bataille navale où ils prirent vingt-quatre galères, du nombre desquelles était celle de l'amiral. Cet avantage étant suivi de plus grands encore, les Carthaginois ne furent pas plus heureux en Sicile que les Athéniens, et si même l'on en croit l'historien Diodore, né dans cette île, leur désastre fut incomparablement plus grand, puisqu'ils perdirent dans le pays ennemi plus de cent cinquante mille hommes. Denys s'empara ensuite par famine de la ville de Rhège, et y exerça les plus grandes cruautés.

Denys aimait la poésie, et l'on ne peut qu'applaudir à la manière dont son fils, Denys le jeune, justifia le goût de son père.

Étant un jour admis , à Corinthe , à un festin de Philippe , roi de Macédoine , ce prince plaisanta sur les odes et les tragédies de Denys , et fit semblant de ne pas concevoir comment les soins du gouvernement avaient pu lui laisser le temps de les composer. « C'est qu'il » s'en occupait , dit le jeune Denys , aux heures que vous , moi et tant d'autres , nous » consacrons aux plaisirs de la table. »

Denys avait envoyé réciter ses poèmes aux jeux olympiques ; et , malgré le talent de ses *rhapsodes* ou lecteurs , ils furent généralement hués ; mais ses courtisans lui firent aisément reconnaître que l'envie seule avait pu faire porter un pareil jugement.

Les beaux esprits et les poètes qu'il admettait à sa table , se gardaient bien d'être d'un autre avis. Un seul , nommé Philoxène , osa un jour lui dire avec franchise , que des vers qu'il lui lisait pour obtenir ses éloges , n'étaient pas bons. Il fut envoyé aux Carrières (c'était la prison de Syracuse). Cependant , le lendemain , il fut remis en liberté et admis à la table de Denys , qui lui récita de nouveau des vers de sa composition , et lui demanda comment il les trouvait. Alors Philoxène se tournant vers les gardes , leur dit ces mots devenus célèbres : « Qu'on me re- » mène aux Carrières. » Denys eut le bon esprit de ne voir dans cette réponse que ce

qu'elle avait d'ingénieux, et cette fois il ne se vengea point.

Denys remporta cependant à Athènes le prix de la tragédie, aux fêtes de Bacchus. Avait-il corrompu ses juges? Les Athéniens le craignaient-ils? Ses adversaires n'étaient-ils que des poètes encore plus mauvais que lui? Avait-il fait composer ses pièces par Philoxène, ou quelqu'autre? Ou enfin, cette tragédie offrait-elle de véritables beautés? C'est ce qu'il est maintenant impossible et ce qu'il importe fort peu de décider.

A la passion de dominer et à la fureur de faire des vers, Denys joignit un profond mépris pour les dieux, mépris qu'il exprima souvent par de vifs sarcasmes.

Un jour qu'il revenait par mer à Syracuse, après avoir pillé à Locres le temple de Proserpine : « Voyez, dit-il à ses courtisans, en » leur faisant remarquer que le vent était » très-favorable, voyez quelle heureuse navi- » gation les dieux accordent aux sacrilèges ! » Dans le temps de la guerre contre Carthage, il ôta un manteau d'or massif à une statue de Jupiter, en disant qu'il était trop pesant en été, et trop froid en hiver; il lui en fit donner à la place un de laine qui, selon lui, conviendrait pour toutes les saisons. Une autre fois, il fit ôter, à une statue d'Esculape, sa barbe d'or, « parce que, disait-il, il ne lui

» convenait pas d'en porter une , tandis que
» son père Apollon n'en avait pas. »

La crainte qu'on attentât à ses jours le fit recourir à des précautions extraordinaires. On n'entrera point dans le détail de tous les moyens qu'il prenait pour rendre son existence misérable; mais on ne peut se dispenser de rapporter deux traits de sa vie qui prouvent, l'un, qu'il n'était pas insensible aux belles actions; l'autre, qu'il appréciait, aussi bien que personne, les dangers auxquels sa puissance l'exposait.

Damon et Pythias, deux Pythagoriciens, s'étaient voués une amitié inaltérable. Pythias fut condamné à mort par Denys; il demanda la permission de faire un voyage indispensable, et l'obtint, parce que Damon se rendit sa caution. Au jour fixé, Pythias ne se présentant point, Damon fut conduit au lieu du supplice. Il y vint, plein de sécurité, et comptant toujours que son ami viendrait dégager sa parole. En effet, on vit accourir Pythias; et Denys lui-même, partageant l'attendrissement et l'admiration générale, pria ces deux amis de l'admettre entiers dans une union si parfaite.

Un des courtisans de Denys, nommé Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur dont le prince devait jouir au milieu de ses richesses et des plaisirs qui l'environnaient.

Denys lui offrit de lui en laisser faire l'épreuve, et Damoclès accepta l'offre avec la plus vive joie. Il était à une table servie somptueusement, et se livrait à toutes les délices de son nouvel état, lorsqu'en levant les yeux il aperçut une épée suspendue au-dessus de sa tête par un seul crin de cheval. Alors la terreur vint empoisonner toutes ses jouissances; et il sollicita la permission de quitter une situation qu'il avait jugée fortunée (1).

Denys le Jeune, Dion, Platon à Syracuse.

Denys le Jeune succéda sans opposition à son père. Dion, son beau-frère, qui désirait rendre à Syracuse sa liberté, lui persuada de faire venir à sa cour Platon, qui avait déjà fait ce voyage du temps de Denys l'Ancien. Il y avait contracté une grande intimité avec Dion. La réception que Denys fit à ce philosophe, dut flatter sa vanité. Il alla jusqu'à offrir un sacrifice aux dieux, pour leur rendre grâces du bonheur qu'ils lui envoyaient, et parut d'abord très-disposé à écouter les le-

(1) Il se pourrait que cette anecdote ne fut qu'un conte ingénieux, inventé pour prouver les soucis et les frayeurs de tout chef d'État qui gouverne sans l'aveu d'une nation; car qui empêchait Damoclès, tout puissant en ce moment, de faire enlever l'épée; ou, tout simplement, de changer de place?

çons du sage Athénien ; mais ses courtisans travaillèrent avec tant d'activité et de succès à rendre ridicule à ses yeux la vie que Platon lui faisait mener , qu'ils parvinrent , surtout , à lui rendre Dion suspect.

Dion fut exilé , et se rendit dans le Péloponèse , où Denys lui fit transporter toutes ses richesses , soit par l'inquiétude que lui causaient les murmures des Syracusains , soit plutôt par un reste d'amitié ; car le caractère de cet homme ne se composait pas entièrement de mauvaises qualités. Platon , tantôt dans la faveur du prince , tantôt froidement accueilli , s'éloigna d'un pays où probablement son maître Socrate ne serait jamais venu. Il refusa les présents que Denys voulait lui faire , et obtint de lui la promesse , que Denys ne tint pas , de rappeler Dion aussitôt que la guerre dans laquelle il était engagé serait terminée.

Platon revint à Syracuse , à la demande de Denys , et dans la persuasion qu'il pourrait faire cesser , par cette condescendance , l'exil de son ami. Il y fut encore plus déplacé , encore plus humilié qu'auparavant. Il courut même risque de la vie , dont il ne dut la conservation qu'à la protection de Denys , et s'en retourna de nouveau.

Après son départ , Denys , qui avait déjà fait vendre les terres de Dion , maria sa sœur

Arété, femme de ce dernier, à un Syracusain nommé Timocrate. Dion, si cruellement offensé, ne pensa plus qu'à la vengeance. Platon n'approuva pas ses projets, soit qu'il se crût lié par l'hospitalité qu'il avait reçue de Denys, soit qu'agé de soixante-dix ans, et ayant toujours été d'un caractère très-doux, il n'envisageât qu'avec inquiétude les suites d'une guerre civile.

Dion leva d'abord en secret des troupes étrangères, il entretint des intelligences à Syracuse; mais de mille bannis, vingt-cinq seulement se joignirent à lui. Huit cents hommes réunis dans l'île de Zacynthe, s'embarquèrent avec lui sur cinq petits navires pour cette expédition.

S'il en faut croire Diodore de Sicile, Denys n'avait pas alors moins de quatre cents vaisseaux de guerre, cent mille hommes d'infanterie, et dix mille de cavalerie, sans compter ses autres ressources, et les secours que ses alliés pouvaient lui fournir; mais Dion comptait, et devait en effet compter sur la plupart de ceux qui paraissaient être dans les intérêts de son ennemi.

Après quelques obstacles qu'il rencontra dans la navigation, il se vit sur les bords du fleuve Anape, à une demi-lieue de la ville; sa petite armée s'était accrue déjà jusqu'au nombre de cinq mille hommes. Il se couron-

na de fleurs : ses compagnons l'imitèrent , et tous marchèrent vers Syracuse où commandait Timocrate , en l'absence de Denys qui se trouvait alors en Italie. Le commandant prit la fuite ; le peuple fit périr les espions de Denys , alors Dion entra dans la ville , sans éprouver aucune résistance. Son armée était parée comme pour une fête , et il avait à ses côtés son frère Mégacès , ainsi que Callippe l'Athénien , que la suite fera mieux connaître.

Dès son arrivée , Dion fit publier par un héraut : « que Dion et Mégacès étaient venus » pour affranchir du joug du tyran , Syracuse et toute la Sicile. » Les réjouissances se succédèrent , et l'on se mit en défense contre les tentatives de Denys , qui était parvenu à entrer par mer dans la citadelle.

Après quelques négociations qui n'eurent aucun succès , Denys attaqua par surprise ceux qui le tenaient bloqué , et remporta d'abord quelques avantages ; mais les soldats étrangers , et surtout Dion , le repoussèrent.

Denys prit ensuite un parti qui lui réussit mieux : il parvint à rendre Dion suspect aux Syracusains. L'arrivée d'Héraclide , un des bannis , servit surtout ses projets. Cet homme , jaloux de Dion , et à qui ses richesses donnaient des partisans , s'attacha dans toutes les occasions à présenter , sous un aspect défavorable , les actions de Dion.

Sur ces entrefaites , Denys s'échappa de la citadelle , et Dion se vit obligé de sortir de Syracuse avec les trois mille soldats étrangers qui , sous ses ordres , avaient tant contribué à l'expulsion de Denys. Héraclide , après l'avoir forcé de marcher vers les terres des Léontins , le fit poursuivre ; mais on n'osa pas l'attaquer.

Les Syracusains ne tardèrent point à être punis de leur ingratitude. Nypsius , homme courageux et actif , envoyé par Denys pour introduire des vivres dans la citadelle , les défit complètement sur mer. Il paraissait même près de se rendre maître de la ville , lorsque le peuple tourna enfin de nouveau ses regards vers Dion et ses soldats péloponésiens.

Des députés lui portèrent le vœu et le repentir des Syracusains. Il fut touché , et prononça un discours pathétique à ses soldats. Il leur dit : « qu'ils étaient maîtres de prendre , » à l'égard de ses compatriotes , le parti qu'ils » jugeraient le plus convenable ; mais que » pour lui , du moment que Syracuse était » en danger , il allait la sauver ou périr » sous ses ruines. » Ses soldats se déterminèrent à le suivre.

Cependant , Nypsius jugea convenable de se retirer dans la citadelle , et aussitôt les deux partis qui divisaient Syracuse , envoyèrent vers Dion de nouveaux députés , les uns

pour le prier d'accélérer sa marche, les autres pour l'inviter à ne pas venir, tant ils étaient redevenus orgueilleux et confians en leurs propres forces, depuis que l'ennemi avait paru renoncer à son entreprise. Dion prit le parti de continuer sa route, mais avec plus de lenteur qu'auparavant.

Nypsius et ses troupes se précipitèrent de nouveau dans la ville, pendant la nuit. Ne songeant qu'à piller et à saccager, ils détruisirent tout par le fer et la flamme. La désolation générale fut enfin cause que les Syracusains s'accordèrent. On envoya de nouveau vers Dion pour le supplier d'accélérer sa marche. Héraclide lui-même, blessé et hors d'état de défendre les débris de la muraille, lui députa son propre frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le déterminer à mettre fin aux maux de ses concitoyens.

Dion était alors à soixante stades (un peu plus de deux lieues); il accéléra sa marche, et, arrivé dans la ville, il rallia autour de lui les Syracusains. Les ennemis l'attendirent en bon ordre près du mur qu'ils avaient abattu pour pénétrer dans la ville. Alors, un combat affreux se livra au milieu des débris et des ravages de l'incendie; mais, enfin, les soldats de Dion remportèrent la victoire, et ceux de Nypsius, qui ne purent regagner la citadelle, furent taillés en pièces.

Après que Dion eut réparé, autant qu'il était possible, le mal qui avait été fait, la plupart des chefs et des orateurs syracusains qui avaient si mal agi envers lui, prirent la fuite. Héraclide et Théodote furent les seuls qui, se confiant à sa générosité, vinrent se remettre entre ses mains. Dion, malgré les instances de ses officiers qui l'invitaient à faire périr les promoteurs d'un gouvernement séditieux, jugea qu'il convenait mieux aux principes de sagesse dont il faisait profession qu'il pardonnât à Héraclide. De nouvelles dissensions s'élevèrent cependant bientôt entr'eux, et les rendirent ennemis irréconciliables. Dion pressa tellement la citadelle, qu'Apollocrate, fils de Denys, la lui rendit par capitulation.

Lorsque les Syracusains eurent joui du spectacle le plus agréable pour eux, en le voyant mettre à la voile, Dion alla prendre possession de la citadelle, les princesses, jusque-là prisonnières, sortirent au-devant de lui. Aristomaque, sa sœur, veuve de Denys l'Ancien, tenait par la main le fils de Dion; Arété, sa femme, les suivait les yeux baissés et remplis de larmes. Quand Dion eut embrassé son fils et sa sœur, celle-ci lui fit entendre combien la situation d'Arété était pénible, en présence d'un époux auquel on l'avait forcée d'en substituer un autre, quoi-

qu'il n'eût jamais cessé de régner sur son cœur. Dion, non moins ému qu'elle, la chargea du soin de leur fils; et après lui avoir donné l'assurance de la plus sincère réconciliation, il l'envoya dans la maison qu'il habitait, car, pour ne donner aucun ombrage aux Syracusains, il n'avait point voulu demeurer dans la citadelle.

Dion se vit alors comblé de gloire; devenu l'objet de l'admiration, non-seulement des Siciliens, mais encore des Carthaginois et de la Grèce entière, Platon lui écrivit: « que » toute la terre avait les yeux sur lui. » Dans ce haut degré de prospérité, il conserva une extrême modération; mais un événement malheureux vint empoisonner sa vie, et fut comme le présage des désastres auxquels il allait se voir en butte.

Il voulut établir à Syracuse un gouvernement semblable à ceux de Lacédémone et de Crète, où l'aristocratie dominait. Héraclide, partisan de la démocratie, ou plutôt flatteur du peuple, comme le sont presque toujours ceux qui, pour leurs intérêts personnels, semblent préférer cette forme de gouvernement, s'opposa aux desseins de Dion. Il renouvela ses insultes, et Dion, fatigué, permit enfin à ses partisans de le faire périr. On l'assassina dans sa propre maison.

Les magnifiques funérailles que Dion lui

fit faire ne purent empêcher les Syracusains d'être affligés de cette mort funeste ; mais ce fut dans le cœur même de Dion , qu'Héraclide trouva son vengeur le plus terrible.

Dion tomba dans une profonde mélancolie , qui fut même accompagnée de vertiges. Chaque nuit , il croyait voir un fantôme affreux , sous la figure d'une femme gigantesque et ayant un air sinistre , qui était sans cesse occupée à balayer sa maison. Pour quelque cause inconnue , son fils se précipita d'un toit , et on ne manqua pas d'attribuer ce malheur domestique survenu à Dion , à la vengeance des dieux.

Après s'être délivré d'un antagoniste , par une action que rien ne peut excuser , Dion en eut un autre , sans qu'il s'en doutât. Ce fut l'Athénien Callippe , qui ayant été jusque-là son compagnon d'armes et son ami , forma le projet de le faire périr et de s'emparer de Syracuse. La femme et la sœur de Dion eurent quelques soupçons de cet affreux projet ; elles exigèrent de lui des sermens. Il proféra tous ceux qu'elles lui demandaient , et n'en persista pas moins dans son dessein. Enfin , Dion lui-même en fut informé , et on le pressa de prévenir Callippe , en le faisant périr ; mais agité comme il l'était par les remords du meurtre d'Héraclide , il déclara qu'il aimait mieux périr lui-même , que de prendre

de telles précautions contre un ami. Callippe, moins scrupuleux, le fit assassiner dans sa maison par des soldats zacynthiens. Il enferma dans une prison la sœur et la femme de Dion; et cette dernière y donna le jour à un fils.

L'usurpation de Callippe ne fut pas de longue durée. Les soldats qu'il avait gagnés, lui assurèrent d'abord le pouvoir suprême; mais dès qu'il s'absenta avec un corps de troupes, pour surprendre Catane, Syracuse secoua son joug. Il fit sur Messine une tentative inutile, et y perdit entr'autres les soldats qui avaient assassiné Dion; il traîna quelque temps à Rhège une existence pénible, et fut enfin assassiné, selon quelques auteurs, avec le même poignard dont on avait frappé Dion.

La femme et la sœur de Dion terminèrent aussi leurs jours malheureusement. Un Syracusain, nommé Icétas, les reçut d'abord chez lui, lorsqu'elles sortirent de prison; mais les ayant fait embarquer, comme si on eût dessein de les conduire dans le Péloponèse, il ordonna de les faire périr en route, et cet ordre barbare fut exécuté. Icétas, dans la suite, fut mis à mort, par ordre de Timoléon, et le peuple fit périr ses deux filles.

Après l'assassinat de Dion, ses amis consultèrent Platon, qui leur donna un étrange

conseil : il voulait qu'on élût trois rois, savoir : Hipparinus, fils de Dion, un autre Hipparinus, frère de Denys, et qui paraissait agréable au peuple; enfin, Denys lui-même, qui serait leur collègue, à certaines conditions. Il n'y avait peut-être pas de moyen plus prompt et plus sûr de reproduire dans Syracuse toutes les horreurs des guerres civiles, aussi ce projet fut-il rejeté. Après l'expulsion de Callippe, Hipparinus, frère de Denys, étant venu à Syracuse avec une flotte et des troupes, domina dans cette ville pendant environ deux ans.

Denys le Jeune redevient maître de Syracuse : il en est chassé de nouveau, et se retire à Corinthe. — Timoléon.

Outre Callippe et Hipparinus, Nypséas, qui avait été général de Denys, se rendit aussi maître de Syracuse. Il en fut chassé à son tour par Denys, qui, après dix ans, recouvra le souverain pouvoir; mais la longue leçon du malheur fut inutile pour lui : son caractère devint encore plus cruel.

Carthage ayant encore attaqué les Syracusains, ils demandèrent du secours à Corinthe dont ils étaient originaires. Rarement chez les Grecs, les demandes de cette espèce étaient vaines : Corinthe leva des troupes et leur donna pour chef Timoléon.

Cet homme fameux était alors, depuis vingt ans, étranger aux affaires publiques. Issu d'une des premières familles de Corinthe, il s'était surtout fait connaître par une de ces actions à qui trop souvent la partialité envers les anciens, a fait donner chez les modernes des louanges inconsidérées.

Il avait eu pour frère aîné Timophanes, envers lequel son affection était si grande, que, dans une bataille, il lui sauva la vie, en exposant la sienne. Timophanes se rendit maître de Corinthe, et Timoléon ne vit plus en lui qu'un tyran. Il employa d'abord près de lui les remontrances et les prières, pour qu'il rendît la liberté à leur patrie commune; mais quand il vit que son frère était inébranlable dans sa résolution, il le fit assassiner, en sa présence, par deux de ses amis, dont l'un était le beau-frère de Timophanes : celui-ci, sans doute, ne se défiait pas plus d'eux que de son frère.

On fut très-partagé sur cette action, que les uns regardèrent comme exécration, tandis que d'autres y virent le comble de l'héroïsme. Demariste, mère des deux frères, ne resta pas un instant incertaine ; elle accabla d'imprécations le fratricide, et quand il osa se présenter devant elle, le repoussa avec horreur.

Tout a été dit sur la conduite de Timoléon en cette circonstance, par celui qui déclara

le premier : « que, si tous les Corinthiens
 » avaient le droit de faire périr Timophanes,
 » son frère seul ne l'avait pas. »

On mit Timoléon en jugement, mais l'accusation n'eut pas de suite. Lui-même parut enfin considérer son action comme la jugeaient les gens de bien; il se punit, en se condamnant à passer tout le reste de sa vie dans la solitude : « Tant il est vrai, comme le dit judicieusement Rollin, que ni les louanges
 » des flatteurs, ni les faux raisonnemens des
 » politiques, ne peuvent étouffer ce cri de la
 » conscience, qui est en même temps le témoin, le juge et le bourreau de ceux qui
 » osent violer les droits les plus sacrés de la
 » nature. »

Cependant, nous allons voir Timoléon se présenter sous un aspect tout différent, et faire désirer par ses éclatantes actions et ses vertus, que l'on eût pu déchirer une page de son histoire.

Les Carthaginois, Icétas, devenu roi des Léontins, et enfin Denys, s'étaient armés tous à-la-fois contre Syracuse. Le premier service que Timoléon rendit à cette ville, fut de mettre Icétas en fuite près du mont Etna, quoiqu'il fût à la tête de cinq mille hommes, tandis que son vainqueur n'en avait que douze cents. De nombreux secours lui étant bientôt arrivés de plusieurs points de l'île, Denys lui

remit la citadelle qu'il aurait pu défendre encore. Envoyé à Corinthe, dans un état voisin de la misère, il y fut le jouet du peuple; et mérita, par sa conduite crapuleuse, le profond mépris où il était tombé. On a écrit souvent qu'il s'y était fait maître d'école. Cicéron, le premier, dit à ce sujet ce bon mot si répété depuis : « qu'il avait pris ce » parti, afin de pouvoir exercer encore une » espèce d'empire. » On prétend aussi qu'un Corinthien, homme grossier, le raillant un jour sur le goût qu'il avait eu pour la société des philosophes, dans le temps de sa prospérité, lui demanda ironiquement à quoi lui avait servi la sagesse de Platon : « A supporter comme je le fais, l'infortune, » fut la seule réponse de Denys.

Cependant, les Carthaginois, commandés par Magon, se crurent trahis par Icétas, et abandonnèrent la Sicile. Timoléon, délivré de ses plus redoutables ennemis, vainquit une seconde fois Icétas, et devint maître de la ville; alors, il fit détruire non-seulement la citadelle, mais les palais des divers tyrans, qui étaient autant de forteresses. Les Corinthiens et lui employèrent ensuite heureusement leurs efforts pour repeupler Syracuse, devenue libre. Timoléon rendit aussi l'indépendance aux autres villes de Sicile.

Magon s'était tué pour éviter d'être puni

de sa lâcheté : les Carthaginois mirent son corps en croix, et envoyèrent soixante-dix mille hommes sur deux cents vaisseaux de guerre et mille bâtimens de transport, avec un attirail immense, pour conquérir toute la Sicile. Timoléon, ayant à peine rassemblé sept mille hommes, remporta sur cette multitude une victoire complète, près du fleuve Crémise. Les tyrans de Sicile, qui s'étaient ligués de nouveau, furent battus, et ce fut alors qu'Icétas expia, par sa mort, le meurtre de la sœur et de la femme de Dion.

Timoléon réforma ensuite les lois des Syracusains, mais dès qu'il eut ainsi consolidé leur existence politique, il abdiqua le pouvoir. Depuis cet instant, il vécut en simple particulier, tant dans la plus belle maison de la ville, que les Syracusains lui avaient donnée, qu'à une campagne charmante. Ayant fait venir de Corinthe sa femme et ses enfans, il adopta pour sa patrie le pays qui ne lui offrait que des souvenirs glorieux. Dans sa vieillesse, il perdit la vue : les Syracusains redoublèrent envers lui de soins et d'égards, pour adoucir, autant qu'il leur était possible, ce malheur; toujours ils le consultèrent sur leurs plus chers intérêts, et suivirent religieusement ses avis. Sa mort fut honorée par des jeux funèbres, des funérailles magnifiques, et, surtout, par les larmes que le regret et la

reconnaissance firent couler; on rendit à sa mémoire un noble et dernier hommage, en arrêtant que, toutes les fois que Syracuse se-rait en guerre avec quelque nation étrangère, elle demanderait un général aux Corinthiens.

Pélopidas rend la liberté à Thèbes. — Combat de Tégyre.

Le digne ami d'Epaminondas, Pélopidas, sortait d'une des plus nobles familles de Thèbes. Lorsqu'il se vit, jeune encore, possesseur d'une grande fortune, il répandit ses bienfaits sur ses concitoyens : son cœur était sans cesse ouvert pour eux; tous ceux qui, recommandables par leurs vertus, étaient dans un état d'indigence, reçurent de lui des secours. Epaminondas fut le seul à qui il ne put rien faire accepter; mais il sut le choisir pour son modèle, et mérita que, même chez la postérité, leurs noms fussent inséparablement unis.

Les Lacédémoniens, maîtres de Thèbes, en hannirent les citoyens qui leur paraissaient le plus à craindre. Ceux-ci se retirèrent à Athènes, où ils reçurent l'accueil le plus favorable, en reconnaissance de ce que Thèbes avait fait en faveur de Thrasybule et de ses amis, lorsqu'ils s'étaient trouvés dans la même situation que ces proscrits.

Pélopidas encouragea ses compagnons à se

procurer , par l'affranchissement de leur patrie , un glorieux retour dans leurs foyers. Ils entretenirent avec leurs compatriotes restés à Thèbes , des relations très-actives. Epaminondas , que sa pauvreté avait empêché d'être compris dans le bannissement , animait en secret les jeunes Thébains à briser le joug des Spartiates ; mais persuadé qu'au moment décisif , le peuple écouterait plus volontiers les conseils d'un citoyen qui paraîtrait n'avoir penché pour aucun parti , il eut la sagesse de ne rien faire qui pût le compromettre.

Douze conjurés , ayant à leur tête Pélopidas , se glissèrent dans la ville en costume de chasseurs. On était au commencement de l'hiver ; le mauvais temps leur fut favorable. Ils arrivèrent , sans être aperçus , chez Chéron , un de ceux qui les attendaient. Archias , un des *béotarques* ou gouverneurs de la Béotie , nommés par les Lacédémoniens , soupait chez Philidas , greffier de ces chefs , et un des conjurés. Il apprend que les exilés sont dans la ville , et mande Chéron. Celui-ci , pour ôter tout soupçon à ses amis , leur remet en ôtage son fils unique , âgé de quinze ans. Son sang-froid et l'adresse de Philidas , dissipèrent les soupçons d'Archias , qui retourna dans la salle du festin.

Au moment où un orage terrible semblait devoir faire échouer l'entreprise , un cour-

rier, venu d'Athènes, apporta précipitamment à Archias des lettres qui contenaient tout le plan de la conjuration. Ce fut en vain qu'il le pressa d'ouvrir ce paquet, qui, disait-il, traitait d'affaires sérieuses. « A demain les » affaires sérieuses, » dit Archias; et en prononçant ces mots, qui ont passé en proverbe, il mit les lettres sous le chevet de son lit.

Cependant, les conjurés se partagent en deux troupes; les uns, conduits par Pélopidas, se rendent chez Léontide, qui n'était pas du festin; les autres, ayant Chéron pour chef, vont trouver Archias. Ces derniers avaient sur leurs cuirasses, des robes de femmes, et sur leurs têtes, des couronnes qui leur couvraient le visage. Les convives, en les apercevant, jetèrent des cris de joie. Les conjurés déclarèrent qu'ils n'entreraient dans la salle qu'après que l'on aurait congédié les valets. Quand ils furent satisfaits sur ce point, ils tirèrent leurs épées cachées sous leurs habits, et tuèrent presque tous les convives partisans des Lacédémoniens.

Léontide opposa plus de résistance à la troupe de Pélopidas; mais enfin, il succomba sous le nombre.

Le reste des bannis, ainsi que Gorgidas et Epaminondas lui-même, se réunirent aux conjurés. Le peuple, d'abord effrayé, se calma; et, par un extrême bonheur, les La-

védémóniens, maîtres de la citadelle, se contentèrent de la garder, au lieu d'attaquer leurs ennemis dans le premier moment du désordre.

Le lendemain, le peuple ayant été convoqué, applaudit à ses libérateurs, et nomma *béotarques*, Pélopidas, Mélon et Chéron. Au moyen des secours arrivés tant d'Athènes que de plusieurs villes béotiennes, on se vit en état d'assiéger la citadelle, qui se rendit faute de vivres. Les Lacédémóniens, qui ne l'avaient pas secourue à temps, condamnèrent à mort deux des chefs, et le troisième à une amende considérable.

Dans les actions qui commencèrent la guerre, Pélopidas, peu de temps avant la bataille de Leuctres, se distingua au combat de Tégyre. Il venait de faire sur Orchomène une tentative inutile, lorsqu'un de ceux qui formaient sa petite troupe accourut à lui en disant : « Nous sommes tombés entre les mains » des ennemis ! — Eh ! pourquoi, répondit » Pélopidas, ne seraient-ils pas tombés dans » les nôtres ? » Les Lacédémóniens, trois fois plus forts que les Thébains, furent mis en fuite.

Ce n'était qu'un faible avantage militaire, mais il fit sur les esprits une sensation prodigieuse, parce que jamais, jusqu'alors, les Lacédémóniens n'avaient été battus, lorsqu'ils

avaient l'avantage du nombre , ni même à forces égales.

Pélopidas attaque Alexandre , tyran de Phères. Sa captivité. Epaminondas le délivre. Il est tué dans une bataille.

Pélopidas avait rempli , avec le plus grand succès , une mission auprès du roi Artaxerxès , lorsque les Thébains l'envoyèrent , avec un corps de troupes , au secours des Thessaliens , contre Alexandre , tyran de Phères. Il le contraignit à se soumettre , passa en Macédoine , et , entr'autres ôtages qu'il y prit , il emmena à Thèbes , Philippe , depuis si redoutable ennemi des Grecs , et père d'Alexandre.

Envoyé derechef vers Alexandre de Phères , mais cette fois comme ambassadeurs , il fut arrêté , contre le droit des gens , et le tyran le conduisit dans sa ville. Pélopidas lui parla du ton le plus magnanime et le plus fier ; il lui reprocha de ne pas le faire périr , au lieu de tant de malheureux qui , chaque jour , devenaient ses victimes. Le tyran étonné lui demanda pourquoi il lui parlait ainsi : « C'est , reprit Pélopidas , afin que tu périsses toi-même plutôt , en te rendant encore » plus l'ennemi des hommes et des dieux. »

Les Thébains , résolus de punir Alexandre , n'avaient pas voulu charger Epaminondas du commandement de leurs troupes. Ils nommè-

rent d'autres chefs, qui furent forcés à une honteuse retraite. Les soldats obligèrent Epaminondas de se mettre à leur tête, et il sauva l'armée : au retour, on le nomma général.

Précédé de sa réputation, il obtint du tyran la délivrance de Pélopidas, et lui accorda une trêve de trente jours.

A peine les Thébains se furent-ils retirés, qu'Alexandre commença à piller et à détruire plusieurs villes de la Thessalie. Ces peuples implorèrent les Thébains, et demandèrent Pélopidas pour chef. Il partit; mais son armée étant effrayée d'une éclipse de soleil, il ne voulut point la contraindre à le suivre. Il se fit seulement accompagner de trois cents cavaliers, Thébains ou autres, qui le suivirent de bonne volonté, et il partit, non-seulement malgré les sinistres prédictions des devins, mais encore sans écouter les conseils de ses plus sages concitoyens. Sa haine personnelle contre Alexandre ne lui permettait pas de retarder la vengeance qu'il espérait.

Il se promettait d'ailleurs beaucoup de gloire en punissant cet ennemi de l'humanité.

Quand il eut joint les Thessaliens, il rencontra près de Cynocéphales (1) l'armée du

(1) *Têtes de chien*. Ce lieu reçut ce nom bizarre des petites colines dont on va parler, et qui s'élevaient au milieu de la plaine.

tyran, une fois plus forte que la sienne. Alexandre, sachant que Pélopidas n'avait avec lui que peu de Thébains, n'hésita pas à l'attaquer.

Pélopidas étant venu au secours de son infanterie, dans un moment critique, fit plier l'armée ennemie; alors, du haut d'une des petites collines dont le champ de bataille était couvert, il chercha des yeux son ennemi; l'ayant aperçu, il oublia qu'il était général, et n'écoutant plus qu'une aveugle colère, il courut en avant de ses troupes, appelant Alexandre et le défiant au combat: celui-ci ne l'attendit point, et se jeta au milieu de ses gardes. Pélopidas fut d'abord accablé de traits, et, malgré des prodiges de valeur, périt frappé de plusieurs coups de javelot. Ses troupes n'arrivèrent que pour le venger, et tuèrent plus de trois mille hommes.

Thèbes et les Thessaliens le pleurèrent: on lui fit des funérailles magnifiques; mais on s'affligea de ce qu'il avait mis fin lui-même à sa carrière brillante, par une témérité excusable.

Mort d'Alexandre, tyran de Phères.

Les Thébains venaient de forcer Alexandre, tyran de Phères, à un traité honteux, et de venger en partie les mânes de Pélopidas, lorsque ce prince périt d'une façon aussi

peu attendue que tragique. Sa femme Thébé, qui avait cherché à adoucir la captivité de Pélopidas, ne voyait son époux qu'avec horreur. Elle se rappela les conseils que le général thébain lui avait donnés, et résolut de tuer Alexandre, de concert avec ses trois frères, Tisiphonus, Pytholaüs et Lycophron. Alexandre, qui ne se confiait point à ses gardes, couchait dans une chambre élevée, à laquelle on ne parvenait que par une échelle. Un gros chien gardait ce lieu, où un seul esclave était admis.

Un soir, qu'il avait beaucoup bu, il s'endormit. Thébé donna ordre à l'esclave d'emmener le chien, de peur, disait-elle, qu'il ne troublât le sommeil de son époux. Alors elle fit monter ses frères, qu'elle avait cachés dans une chambre voisine. Ils hésitèrent un moment ; elle les menaça d'éveiller Alexandre et de les accuser ; ils le poignardèrent.

La nouvelle de sa mort causa une joie extrême dans la ville ; son corps, après avoir été exposé à mille outrages, fut privé de sépulture, et abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie.

Épaminondas.

C'est le plus grand homme qu'ait eu la Grèce. Il ôta aux Spartiates la suprématie sur

cette contrée, pour la donner à ses compatriotes, les Thébains; il fut aussi habile négociateur que grand guerrier, et mourut pour son pays, au sein de la victoire.

Dans les traits qu'on va rapporter de lui, on ne sera point obligé, comme on l'est trop souvent, de joindre, par respect pour la vérité, la censure aux éloges.

Il naquit et resta toujours pauvre. Un jour, ses amis paraissant étonnés de ce qu'il fût resté quelque temps enfermé chez lui : « C'est, » leur dit-il, que j'ai été obligé de faire blanchir mon manteau. » Quand il partit pour commander l'armée, il emprunta 50 drachmes (environ 45 fr.) pour entrer en campagne. Dans cet état, il n'accepta jamais non-seulement les dons d'un prince de Thessalie, ni ceux du roi de Perse, mais même ceux que ses amis le pressaient de recevoir d'eux. Il se fit rendre son bouclier par celui qui lui servait d'écuyer, lorsqu'il apprit que cet homme avait vendu la liberté d'un captif.

Au-dessus de la superstition, il répondit à des gens timides qui lui annonçaient des oracles sinistres, par un vers d'Homère, dont le sens est :

« Il n'y a qu'un seul augure favorable, »
« c'est de combattre pour sa patrie. »

Cependant, sachant à quels hommes il avait affaire, il se fit annoncer, de divers en-

droits, d'heureux augures pour rassurer ses soldats.

A Leuctres, où il n'avait que six mille hommes de pied et quatre cents cavaliers, il défit les Lacédémoniens, conduits par leur roi Cléombrote, au nombre de vingt-quatre mille d'infanterie, et seize cents de cavalerie. Son ami Pélopidas commandait le bataillon sacré, composé de trois cents jeunes Thébains d'élite, unis par le serment de se défendre, les uns les autres, jusqu'au dernier soupir. Un mouvement que Pélopidas exécuta à propos, détermina la victoire; Cléombrote fut tué. Les Lacédémoniens eurent l'honneur d'emporter son corps, mais ils perdirent quatre mille hommes. Les Thébains n'eurent pas trois cents morts. Au milieu des félicitations de son armée, Epaminondas se trouva surtout heureux de ce que son père et sa mère, étant encore vivans, purent jouir de son triomphe.

Epaminondas porta la terreur chez les alliés de Sparte; soixante-dix mille hommes de diverses nations marchèrent sous ses enseignes. Il arracha au joug le plus dur les malheureux Messéniens. Pour la première fois, les femmes de Lacédémone virent la fumée du camp ennemi.

Cette ville fut sauvée par plusieurs circonstances qui ne peuvent porter atteinte à la

gloire d'Epaminondas. La prudence et la valeur d'Agésilas, la défection d'un grand nombre d'alliés, l'hiver, le manque de vivres, les armemens des Athéniens et de quelques autres peuples, en faveur des ennemis, l'engagèrent à se retirer; mais il ne fut nullement inquiété dans sa retraite, par des ennemis qui n'avaient pas osé se présenter en plaine devant lui, et emporta de la Laconie un butin considérable.

Epaminondas et son ami avaient conservé le commandement quatre mois au-delà du terme fixé. Les Thébains voulurent les condamner à mort. Pélopidas s'abaissa aux prières; Epaminondas leur dit : « Je demande » que l'on grave sur mon tombeau : Les » Thébains ont donné la mort à Epaminondas, parce qu'à Leuctres il les força de » vaincre les Lacédémoniens, dont auparavant ils n'osaient soutenir les regards; » parce qu'il rétablit Messine, assiégea Lacédémone, trop heureuse d'échapper à sa » ruine; parce que sa victoire sauva sa patrie et la liberté de la Grèce. » On n'osa pas le condamner, mais on lui donna, pour l'humilier, l'emploi subalterne de veiller à la propreté des rues et des égouts de la ville. Il s'acquitta de ses fonctions très-bien et sans se plaindre.

A Mantinée, Epaminondas était d'un tiers

moins fort que les Lacédémoniens, qui avaient vingt mille hommes de pied et deux mille de cavalerie. Il décida personnellement la victoire à la tête d'une troupe d'élite ; mais, se laissant emporter par son courage, il fut enveloppé : il avait tué plusieurs des ennemis acharnés contre lui, lorsqu'il reçut un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. Ses soldats, après un combat opiniâtre, parvinrent à l'emporter dans sa tente.

Il respirait encore. Les médecins avaient dit qu'il mourrait lorsqu'on retirerait le fer de sa plaie. Il demanda son bouclier, le baissa, et s'informa du sort de la bataille. On lui répondit que les Thébains avaient remporté la victoire. « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, » j'ai assez vécu. » Toujours occupé de sa patrie, il désira voir deux généraux thébains, Daïphantus et Iollidas, qu'il voulait désigner comme ses successeurs. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient péri, il dit : « Conseillez donc aux » Thébains de faire la paix. » Aussitôt il ordonna d'arracher le fer. Un de ses amis regrettait qu'il ne laissât pas du moins des enfans : « Je laisse, répondit-il, deux filles » immortelles, la victoire de Leuctres et » celle de Mantinée. » Alors il retira lui-même le fer de sa plaie, et expira.

Un trophée à sa gloire, et son tombeau furent érigés sur le champ de bataille même.

Ce tombeau n'était qu'une seule colonne , à laquelle on avait suspendu son bouclier. Ces monumens funèbres étaient sacrés chez les Grecs , et respectés même par la nation dont ils perpétuaient la défaite.

Trois villes prétendirent qu'un de leurs concitoyens avait porté à Epaminondas le coup mortel. Les Athéniens nommèrent Gryllus , fils de Xénophon , les Mantinéens Machérion , et les Spartiates Anticratès. Cette dispute est un trait de plus au tableau de la gloire d'Epaminondas : ce qui le rend complet , c'est que Thèbes , lorsqu'elle eut perdu ce grand homme , retomba dans l'obscurité d'où il l'avait tirée.

Agésilas est envoyé en Égypte. — Sa mort.

Tachos , roi d'Égypte , craignant d'être attaqué par Artaxerxès , envoya demander des troupes aux Spartiates. Il désirait qu'Agésilas les commandât , et promettait de le nommer général en chef de toutes ses forces : on consentit à ses désirs.

L'aspect d'Agésilas , déjà vieux , démentit l'idée que les barbares avaient conçue de lui. Tachos partagea cette prévention. Non-seulement il ne lui donna point le commandement suprême , comme il l'avait promis , mais il négligea les sages conseils de ce prince.

Agésilas se vengea d'une manière qui n'ho-

nore pas sa bonne foi. Il prit le parti de Nectanebus, compétiteur de Tachos, et nommé roi par une partie des Egyptiens. Il lui rendit de grands services; et, quoiqu'il lui fût suspect, non sans quelque raison, l'ayant enfin bien affermi sur le trône, il se rembarqua pour revenir à Sparte; mais les vents contraires le poussèrent sur la côte d'Afrique, à un endroit appelé le port de Ménélas. Là, il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il en avait régné quarante-un. Pendant plus de trente, il fut regardé comme le premier personnage de la Grèce. Les derniers temps de sa vie jetèrent beaucoup moins d'éclat; et, malgré la partialité de Xénophon, qui le regarde comme le plus illustre de tous les grands hommes qu'il eût connus, on peut dire qu'Agésilas avait survécu à sa gloire. On porta son corps à Sparte, et son fils Archidamus lui succéda.

De quelques Philosophes. — Pythagore. — Démocrite. — Héraclite. — Aristippe. — Epicure.

Il y avait dans la philosophie des Grecs une foule d'erreurs, de systèmes sur lesquels il serait au moins superflu de porter un regard attentif. On se bornera donc à parler brièvement de quelques hommes distingués, ou par l'étendue de leurs lumières, ou par quelques singularités dans leur doctrine.

Pythagore, de Samos, est plus connu par la secte qu'il fonda, que par ses actions. Il paraît qu'il voyagea beaucoup, et qu'il prit en Egypte la plus grande partie des préceptes mystérieux qu'il transmit à ses disciples. A son retour, il vit sa patrie subjuguée par un tyran, et alla chercher dans une autre contrée le repos et la liberté qu'il ne trouva pas.

Les habitans de Crotone, en Italie, dont il essaya de réformer les mœurs, l'écoutèrent d'abord favorablement, mais il fut ensuite obligé de s'enfuir, et, errant de ville en ville, il se vit jusqu'à sa mort dans une situation précaire et malheureuse.

Démocrite, d'Abdère en Thrace, voyagea comme Pythagore, et, de retour chez lui, passa sa vie dans une profonde retraite.

Héraclite, d'Ephèse, est surtout connu par son caractère sombre, son orgueil et sa misanthropie. Il refusa d'être placé à la tête du gouvernement, et de donner des lois à ses concitoyens, parce que, leur dit-il, ils étaient trop corrompus. Haï de ceux qu'il détestait, il se retira sur les montagnes voisines d'Ephèse, où il traîna quelque temps son existence, en se nourrissant d'herbes sauvages.

En donnant le nom de philosophe à Aristippe, les Grecs prouvèrent qu'ils n'y attachaient pas une idée bien importante; puisqu'ils s'embarrassaient peu de désigner ainsi

des hommes dont les principes et la conduite offraient les contrastes les plus frappans.

Disciple de Socrate, Aristippe ne tarda pas à se faire des opinions beaucoup moins sévères que celles de son maître. Le plaisir fut son but. Il ouvrit une école, et fit payer ses leçons, malgré les réclamations des élèves de Socrate. Denys le Jeune, de Syracuse, l'appela près de lui, et le philosophe devint à sa cour un adroit courtisan. Sa morale accommodante lui fit un grand nombre de disciples, et si les idées qu'on attache à la doctrine d'Epicure étaient exactement vraies, on pourrait regarder Aristippe comme son précurseur.

Epicure, né la même année que Ménandre, est plus généralement connu qu'Aristippe. Son nom est attaché à celui d'une secte dont les nombreux partisans placent dans la volupté le bonheur suprême. On a prétendu qu'en regardant Epicure comme le chef de cette école, on le calomniait, et on a dit qu'il ne faisait consister la volupté que dans l'étude de la vertu. Ce serait donc un abus de mots qui aurait ainsi nui à sa réputation. Quoi qu'il en soit, Epicure est aussi accusé d'avoir nié la Providence; non qu'il parût rejeter l'existence des dieux, mais parce qu'il ne leur accordait aucune influence sur les hommes et le gouvernement du monde; ce

qui donne en effet les mêmes résultats. Il ne nous reste rien des nombreux ouvrages qu'il a composés; mais il suffit de lire le poème latin de Lucrèce sur la *nature des choses*, pour savoir à quoi s'en tenir. Tous ses dogmes y sont exposés, et il demeure constant que le système d'Epicure n'était au fond qu'un véritable matérialisme.

Quelques traits de Diogène.

Banni de Sinope, sa patrie, comme faux-monnayeur, Diogène vint à Athènes, y rencontra Antisthène, fondateur de la secte Cynique, fut son disciple, et trouva moyen d'outrer encore les pratiques de la prétendue philosophie de son maître. Il voulut se rendre indépendant des hommes et de la fortune. Il se vantait d'opposer la nature aux lois, et la raison aux passions. On le voyait quelquefois, en plein jour, une lanterne à la main, disant qu'il cherchait un homme; il ajoutait : « Je n'en ai vu nulle part, mais à Sparte j'ai vu des enfans. » Il ne dédaignait pas de demander l'aumône aux passans, et logeait habituellement dans un tonneau. Aucun sentiment de pudeur ne l'arrêtait, ou plutôt il se faisait un honneur extravagant de la braver. Il se couchait en été sur le sable brûlant, et en hiver il marchait sur la neige les pieds nus. Un jour que, pendant une forte

gelée, il embrassait à demi-nu une statue de bronze, un Lacédémonien lui demanda s'il souffrait : « Non, répondit-il : — En ce cas, » reprit judicieusement cet homme, quel » mérite avez-vous ? »

Platon avait très-mal défini l'homme : un animal à deux pieds sans plumes. Diogène fit sentir à sa manière ce que cette définition avait de ridicule. Il entra un jour dans l'école de ce philosophe, et jetant à terre un coq qu'il avait déplumé, « Tenez, lui dit-il, » voilà votre homme. »

Le même Platon l'appelait Socrate fou, mais ce fou-là, cet homme trop fameux par tant de turpitudes, avait un esprit très-vif; et on a retenu de lui plusieurs bons mots, ou même plusieurs mots dignes d'être rapportés.

Des Athéniens le voyant entrer dans leur ville, lui demandèrent d'où il revenait. — « De l'appartement des hommes à celui des » femmes. (Il revenait de Sparte.) »

« Y avait-il, lui demandait-on une autre » fois, beaucoup de monde aux Jeux Olym- » piques ? — Beaucoup de spectateurs, mais » peu d'hommes (il ne songeait pas, en faisant » cette réponse, piquante dans la bouche de » tout autre, qu'il s'était souvent plaint de » n'avoir encore pu rencontrer un homme » nulle part). »

On lui dit : « Les habitans de Sinope , vos » compatriotes , vous ont condamné à sortir » de leur ville. — Et moi , je les ai condam- » nés à y rester. »

Voyant rougir un jeune homme d'une expression indécente : « Courage , mon ami , » lui dit-il , voici la couleur de la vertu. »

La plus célèbre de toutes ses réponses est celle qu'il fit à Alexandre. Lorsqu'il était à Corinthe , ce prince s'approcha , suivi de plusieurs courtisans , du tonneau qu'il habitait , et lui demanda s'il pouvait faire quelque chose en sa faveur : « Oui , répondit le cynique , c'est de t'ôter de mon soleil. » On se récria sur ce que cette réponse avait d'inconvenant ; mais Alexandre applaudit à son originalité , et dit que , s'il n'était pas Alexandre , il voudrait être Diogène.

Cette abnégation de soi-même avait , chez Diogène , la vanité pour principe , et Platon le fit bien sentir un jour. Diogène se tenait sous une gouttière dont l'eau tombait avec abondance , et il affectait de ne pas changer de place. On le plaignait : « Si vous voulez , » dit Platon , que votre compassion lui soit » utile , faites semblant de ne pas le voir. »

De Platon et d'Aristote.

Platon , le plus fameux des élèves de Socrate , s'est élevé dans sa philosophie à des

hauteurs souvent inaccessibles aux vulgaires mortels, ou, pour mieux dire, ses écrits présentent des abstractions métaphysiques, totalement dénuées de sens et de raison. C'était cependant un très-beau génie, et qui semblait plus destiné par la nature à être poète que philosophe. Il avait fait dans sa jeunesse quelques tragédies, et on se préparait à les jouer, lorsque la connaissance qu'il fit de Socrate changea entièrement ses idées. Il brûla ses vers, que, dans son orgueil, il n'avait pas craint de comparer à ceux d'Homère; mais sa brillante imagination se fit encore sentir dans ses ouvrages philosophiques, de sorte que, lorsqu'il est clair, peu d'écrivains ont autant que lui d'agrémens et de charmes.

Il voyagea beaucoup. Étant en Sicile, pour voir l'Etna, il se rendit près de Denys l'Ancien, sur les instances que lui fit cet usurpateur. L'union entr'eux ne fut pas de longue durée. Denys le fit embarquer et vendre comme esclave. On le racheta, et il revint à Athènes. Denys, qui tenait à l'opinion que les Grecs pourraient avoir de lui, osa lui écrire; et le prier de ne pas s'appesantir sur la manière dont il l'avait traité. Platon fut alors vraiment philosophe. Il répondit : « qu'il n'avait pas assez de loisir pour songer à Denys. »

Dans la suite , il se rendit deux fois près du jeune Denys , et ces voyages ne furent guère plus heureux que le premier. Cette fois cependant , sa liberté ne fut point attaquée. Il mourut dans un âge avancé. Ses *dialogues* , où il met Socrate en évidence , contiennent la doctrine de ce philosophe , et peut-être aussi plusieurs opinions qui appartiennent moins au maître qu'à son illustre élève.

Aristote , de Stagyre , a eu une renommée encore plus grande que celle de son maître Platon. Ce qu'il y a de moins intelligible dans ses ouvrages , est précisément ce qu'on a voulu faire passer , pendant des siècles , pour des espèces d'articles de foi. Ceux qui refusaient de s'exprimer comme ses enthousiastes admirateurs , furent quelquefois exposés à des persécutions. Maintenant , ce génie extraordinaire est apprécié à sa juste valeur , et reçoit le juste hommage de tous les hommes éclairés. On laisse de côté sa *métaphysique* obscure , et sa *physique* générale , dans laquelle il lui était impossible de ne pas consigner beaucoup d'erreurs. Mais ses *observations sur les animaux* sont encore très-estimées des juges les plus capables de prononcer sur cette matière. Buffon s'est exprimé à ce sujet de la manière la plus forte. Quant à sa *rhétorique* et à sa *poétique* , tous les littérateurs les regardent comme les productions

d'un écrivain supérieur. Les plus habiles critiques venus après lui, se sont fait gloire d'adopter les principes qu'il établit; et, dans l'épopée, l'art dramatique, l'éloquence, etc., il est encore, et doit toujours être un législateur pour les nations civilisées.

Aristote fut le précepteur d'Alexandre, qui lui témoigna la plus haute considération, et qui, du fond de l'Asie, lui fit passer les trésors et les objets d'histoire naturelle qui pouvaient lui faciliter les moyens de donner à ses savantes recherches toute l'étendue nécessaire. La lettre que Philippe lui écrivit, lorsqu'Alexandre vint au monde, est très-connue; mais elle honore trop le monarque et le philosophe, pour qu'on ne la rapporte pas ici.

« Sachez qu'il m'est né un fils. Je rends
» grâces aux dieux, moins de l'avoir fait naître,
» que de l'avoir fait naître de votre
» temps. J'espère que, par vos soins et vos
» lumières, vous le rendrez digne de moi et
» de mon royaume. »

Lorsqu'Alexandre mourut, on prétendit qu'Aristote avait eu connaissance de la conspiration à laquelle on attribuait la mort du conquérant. Si ce fait était prouvé, le reproche d'une affreuse ingratitude peserait sur la mémoire d'Aristote; mais cette inculpation est généralement considérée comme une infame calomnie.

Un an après la mort d'Alexandre , Aristote , qui vivait paisiblement dans Athènes , fut accusé d'irréligion. Le sort de Socrate lui enseignait le parti qu'il devait prendre ; il se retira dans l'Eubée , à Chalcis , et y passa le reste de ses jours.

Chabrias. — Iphicrate. — Timothée.

Ces trois généraux furent les derniers qui soutinrent l'honneur du nom athénien. Ils se distinguèrent , lorsque Chio , Cos , Rhodes et Bysance voulurent se soustraire à une alliance qui n'était qu'un véritable joug.

Chabrias s'était déjà rendu recommandable dans la guerre des Thébains contre Sparte. Les premiers , dont il défendait alors la cause , ayant pris la fuite , il donna ordre à ses soldats de mettre un genou en terre , de se serrer les uns contre les autres , et d'attendre ainsi l'ennemi , couverts de leurs boucliers , et leurs piques en avant. Agésilas vainqueur , n'osa pas les attaquer , et les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias , où il était représenté dans cette attitude imposante. Chabrias périt glorieusement au siège de Chio , où il commandait la flotte athénienne , parce que les autres galères n'osèrent pas le suivre dans le port dont il avait forcé l'entrée. Environné de toutes parts , il ne voulut point se sauver à la nage , comme ses soldats , parce qu'il ne

crut pas devoir abandonner son vaisseau.

Iphicrate était fils d'un cordonnier; un descendant d'Harmodius lui reprocha un jour la bassesse de sa naissance. Il lui répondit : « L'illustration de ma famille commence en moi, la vôtre finit en vous. » Dans la suite il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace. Iphicrate fit à l'armure de ses soldats des changemens très-avantageux, et les disciplina parfaitement.

Timothée était fils de ce Conon qui rétablit Athènes. Il fut digne de son père. Pour faire entendre que son bonheur, et non son habileté, était la cause de ses succès, des envieux le firent peindre endormi; tandis que, près de lui, la Fortune prenait des villes dans des filets. Il se contenta de dire : « Si tout » endormi je prends des villes, que ferais-je » donc éveillé? »

Charès, Iphicrate et Timothée, commandaient devant Bysance la flotte athénienne, et avaient en vue la flotte ennemie. Il survint un orage affreux, et Charès seul demanda, mais en vain, que l'on combattît. Appelant lâcheté la prudence de ses collègues, il les dénonça. Timothée fut condamné à une amende de cent talens, et ne pouvant la payer, il se retira à Chalcis. Il avait dans une autre occasion, rapporté au trésor public douze cents talens du butin fait

sur l'ennemi, sans en rien réserver pour lui-même. Les Athéniens, après sa mort, réduisirent l'amende à dix talens, qu'ils firent payer au fils de Timothée, nommé comme son aïeul, Conon. On employa cet argent à rebâtir une partie de ces murailles que Conon, le père de Timothée, avait relevées avec les dépouilles enlevées aux ennemis.

Quand Iphicrate fut appelé en jugement, la connaissance qu'il avait du caractère des Athéniens, et le sort de son collègue, lui firent prendre une précaution que l'on serait presque tenté de ne pas blâmer, si les lois de l'équité ne devaient l'emporter sur toute autre considération. Il introduisit autour du tribunal, des jeunes gens armés de poignards qu'ils avaient soin de faire entrevoir de temps en temps. Les juges proclamèrent hautement son innocence. Un jour qu'on lui reprochait cette singulière façon d'appuyer son bon droit, il répondit : « C'eût été une folie à moi » de négliger de faire la guerre pour moi-même, lorsque j'avais si bien su la faire pour les Athéniens. »

Les menaces que le roi de Perse fit aux Athéniens, et le peu de talent de Charès, qui était resté seul chargé du commandement, amenèrent une paix où Athènes reconnut l'indépendance des quatre villes qui s'étaient soulevées contre elle. Ce fut ainsi que cette

citée si superbe, si ambitieuse, à plusieurs époques de son histoire, marcha sensiblement vers sa décadence.

Guerre sacrée.

Cette guerre, dans laquelle les anciens firent intervenir la religion, servit de prétexte à Philippe pour augmenter son influence en Grèce. Voici quels en furent les principaux événemens et le résultat.

L'an 355 avant J.-C. les Phocéens, habitant aux environs du temple de Delphes, labourèrent des terres consacrées à Apollon. Cette prise de possession souleva, contre les Phocéens, plusieurs peuples du voisinage, qui les traitèrent de sacrilèges, et alors commença la guerre *sacrée*, qui dura dix ans.

Les Amphictyons, qui composaient le conseil général des États de la Grèce, reçurent les accusations portées contre les Phocéens, et les condamnèrent à une amende considérable; mais un de leurs principaux citoyens, appelé Philomèle, les empêcha de se soumettre à cette décision. Il leur prouva, par un vers de l'*Illiade*, qu'ils avaient autrefois possédé la souveraineté du temple de Delphes, et qu'ils n'avaient ainsi fait que recouvrer une partie de leur bien. Cette idée d'établir un fait, d'après l'autorité d'Homère, ne doit nullement surprendre. Plus d'une fois les

Grecs avaient eu recours à ses ouvrages, pour régler les limites et les prétentions respectives de diverses villes, ou de leurs diverses peuplades. Les Phocéens armèrent aussitôt pour s'opposer à l'exécution du décret, et Philomèle, reconnu pour leur chef, se rendit chez les Spartiates, afin d'implorer leurs secours. On n'osa pas se déclarer ouvertement pour eux, mais on leur promit de leur fournir en secret de l'argent et des hommes.

Philomèle, alors, attaqua le temple même d'Apollon, et battit les habitans de Delphes, aussi bien que les Locriens, accourus à leur secours. Animé par ce succès, le général phocéén entre dans le temple, et en arrache le décret porté par les Amphictyons contre ses compatriotes. Cependant, il a soin de déclarer qu'il n'entend pas enlever les richesses consacrées au Dieu, et qu'il se contentera de rétablir les Phocéens dans leurs droits. Ensuite, il effraie par ses menaces la prêtresse, d'abord fort peu disposée à rendre un oracle en sa faveur, et en obtient pour réponse : « qu'Apollon lui permet de faire tout ce qu'il » lui plaira. » Les Amphictyons furent moins traitables; ils s'assemblèrent de nouveau, et déclarèrent que l'on combattrait les Phocéens. Ils ne laissèrent cependant pas d'avoir encore des partisans. A la vérité, les Béotiens et les Thessaliens s'unirent contre eux aux

Locriens; mais outre Sparte, qui prit plus ouvertement leur défense qu'auparavant, ils eurent encore pour alliés Athènes, et quelques villes du Péloponèse. Philomèle, profitant alors de la permission que le Dieu lui avait accordée, s'empara des trésors du temple, et accordant par ce moyen, une double paie à ses soldats, il parvint bientôt à en augmenter le nombre.

Il est trop malheureusement reconnu que les guerres civiles ou religieuses portent, plus que les autres, un caractère d'acharnement et de cruauté. La guerre sacrée nous en offre un exemple. Les Thébains ayant fait des prisonniers sur les Phocéens, les condamnèrent à mort, comme sacrilèges; et les Phocéens usèrent de représailles. Philomèle, ayant été vaincu dans un combat et bloqué au sommet d'un rocher, s'y défendit quelque temps; mais il s'en précipita, aimant mieux périr de la sorte que de tomber vivant aux mains de ses ennemis.

Sa mort ne termina point la guerre: Onomarque lui succéda, et parvint à former une nouvelle armée. Il réussit même à gagner, par ses largesses, quelques-uns des chefs ennemis, et à remporter ainsi quelques avantages sur les vengeurs d'Apollon.

Philippe, roi de Macédoine, vit avec joie une guerre qui, divisant et affaiblissant la

Grèce, lui permettait d'étendre ses frontières du côté de quelques autres pays ; il commença donc à porter ses armes dans la Thrace , puis marcha au secours des Thessaliens , qui l'avaient appelé pour les délivrer de leurs tyrans. C'étaient les frères d'Alexandre de Phères qui, après l'avoir massacré, s'étaient emparés du pouvoir arbitraire. Philippe , les ayant vaincus, obtint la reconnaissance des Thessaliens , dont la cavalerie , justement renommée , lui rendit dans la suite , aussi bien qu'à son fils Alexandre, des services éminens.

Onomarque ayant secouru les tyrans de la Thessalie avec un corps de Phocéens, fut mis en fuite, et tué avec plus de six mille des siens. Alors, Philippe, déterminé à ne pas ménager les Phocéens, fit attacher à un gibet le corps d'Onomarque et précipiter dans la mer trois mille prisonniers, déclarant que de tels ennemis de la religion ne méritaient pas que l'on respectât à leur égard le droit des gens.

Malgré cette défaite , les Phocéens avaient trouvé dans la spoliation du temple tant de ressources pour continuer la guerre , qu'ils parvinrent à former encore une armée. Phayllus, frère d'Onomarque, la commanda ; mais il mourut d'une maladie violente , que les ennemis ne manquèrent pas d'attribuer à la vengeance des dieux.

Il paraît constant qu'en s'emparant du

temple, les chefs phocéens le pillèrent à plusieurs reprises diverses. Phalécus, fils d'Onomarque, nommé général, fut accusé d'avoir détourné à son profit, et à celui de ses amis, des sommes considérables. On le déposa, et, à cette occasion, il fut reconnu que, depuis le commencement de la guerre, on avait enlevé du temple, plus de 10,000 talens, qui, d'après l'évaluation actuelle, formeraient la somme de soixante millions.

Résolu de combattre les Phocéens chez eux, Philippe s'avança jusqu'aux Thermopyles; mais les Athéniens, alarmés pour la Grèce et surtout pour eux-mêmes, envoyèrent des troupes à ce passage fameux, que cette fois le roi de Macédoine n'osa pas franchir. Il se porta sur Olynthe, ville de Thrace, qu'il soumit à sa puissance, malgré les efforts que fit Démosthène pour déterminer les Athéniens à la secourir.

La guerre sacrée durait depuis huit ans, quand les Thébains, se jugeant hors d'état de la terminer avec avantage, implorèrent l'alliance de Philippe. Il saisit avec empressement ce moyen de prendre une part active aux affaires de la Grèce, en se présentant d'ailleurs comme le vengeur des dieux outragés. Il trompa les Athéniens par une négociation de paix, s'empara des Thermopyles, et entra sur les terres des Phocéens. La terreur

de ses armes les jeta d'abord dans un découragement qu'il augmenta , en faisant prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier. Il annonçait par-là le dessein d'imprimer un caractère religieux à son expédition , puisque l'on sait que le laurier était particulièrement consacré à Apollon , protecteur de Delphes. Les Phocéens , qui avaient montré tant d'obstination contre leurs autres ennemis , lui demandèrent la paix , et il permit à Phalécus de se retirer dans le Péloponèse avec huit mille hommes. Assemblant aussitôt les Amphictyons , il leur fit ordonner que les villes de la Phocide seraient réduites en bourgades , de soixante maisons au plus ; que les sacrilèges seraient proscrits et les autres citoyens astreints à payer un tribut annuel , jusqu'à ce que les sommes enlevées au temple de Delphes fussent entièrement restituées. Il se fit , de plus , accorder le droit de séance au conseil amphictyonique , privilège qui lui fut très-utile pour l'accomplissement de ses vues ultérieures.

Ce fut ainsi que son adroite politique lui donna une part très-grande aux affaires intérieures de la Grèce , auxquelles les rois de Macédoine avaient été jusqu'alors étrangers , puisque l'on allait même jusqu'à les assimiler aux princes des nations appelées *barbares*.

Philippe assiége Périnthe et Bysance. — Les Athéniens, déferant aux conseils de Démosthène, envoient contre lui Phocion, qui lui fait lever le siège de ces deux villes.

Ne perdant jamais de vue le dessein de nuire indirectement aux Athéniens, et sachant qu'à cause de la stérilité du territoire de l'Attique, ils tiraient la plupart de leurs blés de l'étranger, Philippe marcha contre la Thrace qui leur en fournissait la plus grande partie, et ouvrit la campagne en mettant le siège devant Périnthe. Alors Démosthène tonna contre lui dans Athènes, et fit résoudre l'envoi d'une flotte dans la Chersonèse. Mais les Athéniens nommèrent pour chef de l'expédition Charès, général aussi décrié par son esprit de rapine et ses mœurs dépravées, que par son peu de talens militaires. Il en arriva que les villes mêmes auxquelles il offrait son secours le refusèrent, et que Philippe n'en continua qu'avec plus d'ardeur le siège de Périnthe.

Réduits d'abord à leurs propres forces, les Périnthiens opposèrent la résistance la plus vigoureuse. Mais ayant ensuite reçu des secours des habitans de Bysance, ainsi que du roi de Perse, qui leur en envoya à la sollicitation des Athéniens, Philippe se vit contraint d'assiéger Bysance même, avec une partie de

son armée, et d'écrire aux Athéniens une lettre remplie d'adresse et d'éloquence, dans laquelle il se plaignit de ce qu'ils contrevenaient ainsi aux traités de paix, qu'il se vantait d'avoir religieusement observés. Démosthène persuada alors aux Athéniens que cette lettre était une vraie déclaration de guerre; mais lorsque l'on apprit la réception que les ennemis de Philippe avaient faite à Charès, on hésita si l'on prendrait de nouveau leur parti. Phocion alors parla dans le même sens que Démosthène. Il prouva que ces peuples ne se défiaient pas des Athéniens, mais des généraux qui leur étaient envoyés. Le peuple, persuadé, voulut que Phocion lui-même commandât la nouvelle expédition, destinée à secourir Périnthe et Bysance.

A peine se présenta-t-il devant cette dernière ville, qu'elle le reçut comme un libérateur. Ses troupes, animées de son esprit, observèrent une exacte discipline; et se signalèrent par leur courage dans toutes les attaques qu'il leur fallut soutenir. Philippe, obligé de lever le siège de Bysance, retrouva bientôt Phocion dans les murs de Périnthe, et éprouva, devant cette dernière ville, un nouvel échec. Non content d'avoir ainsi déjoué ses projets, Phocion lui prit quelques vaisseaux, ainsi que plusieurs places fortes. Il fit même des incursions sur les terres de ce

prince, jusqu'alors considéré comme invincible, et ne se retira qu'après l'avoir contraint de rassembler des troupes, pour sa propre défense. Dans une des actions qui eurent lieu, Phocion fut blessé, en donnant à ses troupes l'exemple du courage.

Les conseils de Démosthène, et les armes de Phocion, couvrirent alors de gloire les Athéniens. Pour conserver la mémoire de cette expédition, les habitans de Périnthe et de Bysance, ainsi que les peuples de toute la Chersonèse, rendirent alors des décrets, monumens également honorables pour les Athéniens et pour eux, du danger dont ils avaient été préservés, et de leur vive reconnaissance.

Particularités sur Démosthène.

Cet orateur immortel, que son éloquence rendit si redoutable à Philippe, naquit deux ans avant ce prince, la 4^e. année de la 99^e. olympiade, 381 ans avant J.-C. Son père faisait valoir des forges, et jouissait de quelque fortune.

Il entra dans l'école d'Isocrate, et goûta peu les leçons d'un maître, dont l'éloquence douce et compassée n'avait rien qui ressembât à la sienne.

Isée, rhéteur habile et véhément, lui convint mieux; mais les écrits de Platon contribuèrent surtout à développer son génie.

Les éloges et les applaudissemens que reçut un jour, après avoir parlé devant le peuple, un nommé Callistrate, déterminèrent Démosthène sur le choix d'un état; et lorsqu'il eut plaidé contre ses tuteurs, qu'il contraignit à lui rendre son bien, il crut pouvoir paraître à la tribune publique. Jamais essai ne fut plus malheureux. On ne peut trop répéter que le prince des orateurs grecs, que Démosthène fut d'abord accueilli par les huées de ses concitoyens. Un seul, qui l'avait attentivement écouté, démêla, à travers les défauts de sa prononciation, que son éloquence avait du rapport avec celle de Périclès. Il lui rendit ainsi le courage; et l'on va voir quels prodigieux efforts il fit pour se corriger de ses défauts.

Il bégayait, et ne pouvait articuler certaines lettres. Son haleine était si courte, qu'il ne prononçait pas de suite une période entière. Il se mit de petits cailloux dans la bouche, et déclamait ainsi souvent plusieurs vers de suite en marchant, ou même en gravissant, sur le bord de la mer, des lieux escarpés. Pour s'accoutumer au bruit continu d'une assemblée populaire, il récita des harangues au moment où les flots étaient le plus agités.

Quant au geste, que les Athéniens prisaiient tant chez un orateur, il l'étudia dans un miroir. Il avait la mauvaise habitude de hausser à chaque instant les épaules : il se tint dans

une tribune très-étroite, où il était forcé de rester toujours à la même place; et quand, dans la chaleur de la déclamation, il lui arrivait de hausser encore les épaules, il en était averti par les pointes de deux piques suspendues.

Pour mieux étudier, il se fit construire sous terre une retraite où il demeurerait quelquefois plusieurs mois, après s'être fait raser la moitié de la tête, afin de n'être point tenté de sortir. C'était là qu'il composait ses immortelles *karangues*, à la lueur d'une petite lampe. Ses ennemis disaient qu'elles sentaient l'huile, pour exprimer les peines qu'elles lui coûtaient. Il répondit que les leurs n'avaient pas tant coûté, et qu'on le voyait bien. Il était fâché, disait-il, si un ouvrier le devançait au travail. Pour perfectionner son style par l'étude d'un grand écrivain, il copia jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide.

Cependant, son génie ne le mettait point au-dessus de certaines faiblesses, et quelques circonstances de sa vie publique ou particulière n'honorent point sa mémoire. Un jour, qu'en qualité de chorège de sa tribu, aux fêtes de Bacchus, il était à la tête d'une troupe de jeunes gens, un homme riche et singulier, nommé Midias, lui donna publiquement un soufflet. Démosthène se consola de l'affront, en lui faisant payer 3,000 drach-

mes. Quelque temps après, il accusa un de ses parens de lui avoir fait à la tête une contusion assez grave. On pensait qu'il s'était blessé lui-même; et comme il demanda de l'argent pour réparation, les plaisans qui pensèrent au soufflet, dirent que sa tête lui rapportait beaucoup.

Philippe et Démosthène s'estimaient réciproquement. Le roi de Macédoine disait que l'éloquence de l'orateur lui était plus nuisible que toutes les troupes des Athéniens. Après Philippe, Antipater tint le même langage sur un homme qui rappelait sans cesse aux Athéniens les vertus, le courage de leurs ancêtres, et les journées de Marathon, de Salamine et de Platée. Démosthène, de son côté, fait l'éloge de Philippe, dans une de ses harangues.

« Je l'ai vu, ce même Philippe, à qui
» nous disputons l'empire de la Grèce, je l'ai
» vu couvert de blessures, privé d'un œil,
» ayant la clavicule brisée, une jambe et
» une main estropiées, toujours déterminé
» à affronter les périls, et à abandonner à la
» fortune telle autre partie de son corps
» qu'elle voudra choisir, pourvu qu'avec le
» reste il vive avec gloire. »

Bataille de Chéronée.

Cette bataille, qui assura la domination de Philippe sur la Grèce, et porta aux Athé-

niens un coup dont ils ne se relevèrent jamais, fut livrée le 7 du mois de Mémactérion, troisième année de la onzième olympiade (3 août, 338 ans avant J. C.).

Athènes avait dans Phocion un général digne d'être opposé à Philippe; mais il n'avait pas été partisan de la guerre, et la faction qui l'avait fait entreprendre préféra remettre le sort de l'état entre les mains de Charès, qui n'était connu que par des désastres, et de Lysiclès, dont la présomption égalait l'inexpérience. Les deux armées furent en présence près de Chéronée, en Béotie. Philippe avait trente mille hommes de pied, et deux mille chevaux. On peut croire que l'armée des Athéniens et des Thébains, leurs alliés, était à peu près égale en forces; quelques historiens la représentent comme un peu plus, et d'autres comme un peu moins nombreuse.

Philippe, à la tête de l'aile droite, combattait les Athéniens. Il avait donné le commandement de la gauche à son fils Alexandre, alors âgé de seize ans, avec la précaution de placer près de lui ses généraux les plus expérimentés. Alexandre, dans cette journée, fit connaître ce qu'il devait être un jour.

La mêlée fut sanglante, et l'on donna de part et d'autre de si grandes preuves de courage et d'acharnement, que l'action, commen-

cée au lever du soleil , dura bien avant dans la journée , sans qu'aucun parti eût l'avantage. Cependant Alexandre eut l'honneur du premier succès décisif. Il parvint, après avoir éprouvé la plus héroïque résistance , à enfoncer le célèbre *bataillon sacré* des Thébains , et le reste de cette aile fut vivement poursuivi par ses troupes.

A la droite , les Athéniens ébranlés un moment par Philippe , revinrent à la charge , et enfoncèrent même le centre des Macédoniens. Lysiclès se crut déjà victorieux , et cria qu'il fallait poursuivre les ennemis jusque dans la Macédoine. Philippe , voyant qu'au lieu de prendre la phalange en flanc , les ennemis , aussi imprudens que leur général , poursuivaient avec quelque désordre ceux qu'ils avaient fait reculer , dit froidement : « que les » Athéniens ne savaient pas vaincre ; » alors il les attaqua lui-même avec avantage , et les mit dans une déroute complète. Mille Athéniens furent tués et deux mille furent faits prisonniers : Alexandre , de son côté , tua et prit un nombre à peu près égal de Thébains.

Démosthène fut un des premiers à jeter son bouclier et à prendre la fuite. Sentant son vêtement arrêté par derrière , il crut avoir affaire à quelques ennemis , et demanda la vie. En se retournant , il s'aperçut que ce qui le retenait était un buisson.

Philippe érigea un trophée dans le lieu même où il venait de remporter la victoire : il y offrit un sacrifice aux dieux , et récompensa libéralement ses officiers et ses soldats.

Lorsque , visitant le champ de bataille , il arriva au lieu où les trois cents Thébains du bataillon sacré avaient combattu , il vit tous ces jeunes gens couverts de blessures honorables , pressés les uns contre les autres , et morts sans avoir reculé d'un pas. Ce spectacle touchant mérita du vainqueur des éloges et des larmes , qui ne lui font pas moins d'honneur qu'à ces trois cents braves guerriers.

Après avoir donné à ses officiers un repas où le vin n'avait pas été épargné , Philippe , couronné de fleurs , revint sur le champ de bataille , et , au milieu des cadavres , se mit à chanter ce début d'un décret proposé par Démosthène , pour exciter les Grecs à lui faire la guerre : « Démosthène-Pæanien , fils de Démosthène , a dit. » De tous ceux que choqua une conduite si indécente , un des prisonniers , l'orateur athénien Démades , fut le seul qui osât la lui reprocher. « Et quoi ! Seigneur , lui » dit-il , lorsque la Fortune vous a donné le rôle » d'Agamemnon , ne rougissez-vous pas de » remplir celui de Thersite. » Cette noble hardiesse et ce rapprochement aussi ingénieux que frappant , produisirent un excellent effet. Philippe eut honte de son action , et éprouva

combien il était reconnaissant de ce conseil , en accordant à Démades de grandes marques de considération.

Il fit plus : il renvoya sans rançon tous les prisonniers athéniens , et s'il traita d'abord la ville de Thèbes avec moins d'indulgence , il revint bientôt envers elle à la modération. On lui avait proposé d'user de rigueur envers Athènes. « Les dieux me préservent , répondit-il , de détruire le théâtre de la gloire , moi qui fais tant d'efforts pour la mériter. »

Voici un trait qui , en l'honorant , peint bien les Athéniens. Quand il renvoya ses prisonniers , au lieu de les faire vendre à l'encan , comme il le pouvait , d'après l'odieux droit de la guerre établi en Grèce , ils vinrent le trouver , et , d'un ton pressant , ils lui demandèrent leurs bagages ; ils ajoutèrent à cette demande des plaintes contre les officiers macédoniens. Philippe eut la bonté de se conformer à leurs désirs , et dit en riant : « Ne semblerait-il pas que nous ne les aurions vaincus qu'au jeu d'osselets ? »

Quelques traits de la vie de Philippe , roi de Macédoine.

L'esprit et le caractère de Philippe parurent dans plusieurs circonstances particulières. Il aimait la flatterie , mais il savait du moins se défier de ce dangereux penchant.

Aussi un de ses domestiques était-il chargé de lui dire chaque matin : « Souvenez-vous , » Philippe , que vous êtes mortel. »

On le pressait de châtier les Péloponésiens qui , ayant reçu de lui plusieurs faveurs , l'avaient accueilli par des huées.

« Que serait-ce donc , répondit-il , en refusant de punir leur ingratitude , si je leur faisais du mal , puisqu'ils m'insultent lorsqu'ils ont reçu tant de bienfaits de moi ? »

Il fit un présent considérable à un nommé Nicanor , qui , se trouvant dans la détresse , disait du mal de lui. N'ayant plus été dans la suite que l'objet de ses louanges , il dit : « Il est donc au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr. »

On lui conseillait d'exiler un homme qui tenait sur son compte des propos outrageans. « Vous voulez donc , répondit-il , qu'il aille dire ailleurs ce qu'il dit ici ? »

A la fin d'une audience qu'il donnait à des ambassadeurs d'Athènes , il leur demanda s'il pouvait faire quelque chose qui leur fût agréable. « Oui , répondit grossièrement le nommé Démocharès , l'un d'eux , en allant vous pendre. » Philippe , calme au milieu de l'indignation générale , dit aux collègues de cet homme : « Rapportez à vos concitoyens que ceux qui profèrent de telles insolences , ont plus d'orgueil et d'éloigne-

» ment pour la paix , que ceux qui daignent
» leur pardonner. »

Mais voici deux traits qui l'honorent bien davantage. Une pauvre femme le pressait souvent de porter son jugement sur un procès qu'elle avait , et il lui répondait sans cesse qu'il n'avait pas le temps. Un jour qu'il la congédiait avec la même réponse, elle lui dit : « Cessez donc d'être roi. » Sur-le-champ il fit droit à sa demande. Une autre , contre laquelle il venait de prononcer , tandis qu'il était échauffé par le vin , s'écria : « J'en appelle. — A qui donc , répondit le roi sur-
» pris ? — A Philippe à jeun. » Philippe examina de nouveau l'affaire , reconnut qu'il avait été injuste , et se condamna à réparer , à ses dépens , le tort qu'il avait fait à cette pauvre femme.

Le médecin Ménécrate avait un fonds de vanité qu'il portait même jusqu'à la démence. Il se faisait accompagner par les malades qu'il avait guéris , et paraissait au milieu d'eux , avec les attributs de Jupiter , dont il portait le nom. Un jour , il écrivit au roi de Macédoine une lettre dont l'adresse était : « Ménécrate-Jupiter à Philippe , salut. » Le prince lui répondit : « Philippe à Ménécrate , santé et
» bon sens. » Quelque temps après , il l'invita à dîner , et ordonna qu'on lui réservât une place où les parfums et l'encens brûle-

raient en son honneur. Ménécrate fut d'abord transporté de joie de ce que sa vanité était ainsi reconnue ; mais, s'étant ensuite aperçu qu'il était le jouet des autres convives qui se livraient aux plaisirs d'une table abondante et délicate, il sortit brusquement au milieu des éclats de rire que sa colère excita.

Philippe avait le talent de reconnaître, par quelques-uns de ces mots si flatteurs dans la bouche des princes, le zèle de ceux qui le secundaient le mieux. Un jour qu'il s'était trop long-temps livré au sommeil, il dit : « Je dormais, mais Antipater veillait. »

Une autre fois, il fit le plus bel éloge de Parménion, et railla en même temps les Athéniens avec autant d'esprit que de raison. Comme chacune des dix tribus de cette ville nommait, chaque année, un nouveau général, Philippe dit : « Les Athéniens sont bien » heureux ; tous les ans, aussitôt qu'ils le désirent, ils trouvent dix généraux, et moi, » dans toute ma vie, je n'ai pu trouver que » le seul Parménion. »

Après la prise d'une ville, il faisait vendre les prisonniers. Un d'eux s'approcha et l'avertit tout bas, qu'il était, sans s'en apercevoir, dans une position indécente. « Qu'on » mette, dit-il, cet homme en liberté, il est » de mes amis ; je ne le savais pas. »

Il défendit, dans ses états, l'usage des chars,

parce qu'on lui avait prédit qu'un char serait cause de sa mort. On a dit, sans doute pour sauver l'honneur des faiseurs d'horoscopes, qu'un char était gravé sur le manche du poignard dont il fut tué.

Mort de Philippe.

Nommé généralissime des Grecs, et prêt à porter la guerre dans le sein de la Perse, Philippe consulta l'oracle de Delphes, et reçut la réponse suivante :

« Le taureau est déjà couronné; sa fin approche; sous peu de temps on va l'immoler. »

C'était là, comme Fontenelle l'a tant remarqué, d'après Van-Dale, en rapportant de semblables oracles, une des réponses à double sens, qui devaient se trouver vraies, quelque fût l'événement de la guerre. La mort inattendue et tragique de Philippe, lui fit appliquer le sens de ces paroles.

Il mariait sa fille Cléopâtre au roi d'Épire, Alexandre, frère de sa femme Olympias. Les noces furent magnifiques: on célébra des jeux, des spectacles; et Philippe, qui avait souvent rendu la justice à ses sujets, périt au milieu de ces fêtes pour l'avoir refusée.

Un jeune Macédonien, nommé Pausanias, ayant reçu d'Attale le plus sanglant outrage, en demanda justice au roi; mais cet Attale était frère d'une princesse nommée Cléopâtre.

tre, comme la fille du roi, et que Philippe avait épousée après avoir répudié Olympias. Il refusa de punir le coupable, et crut apaiser Pausanias en lui donnant une place parmi les officiers de ses gardes. Pausanias ne se servit de la facilité qu'il lui donnait de l'approcher, que pour le poignarder au milieu de ses courtisans. Il voulut fuir, mais on l'arrêta, et aussitôt il fut exterminé. Philippe avait quarante-sept ans, dont il en avait régné vingt-quatre. Le crime de Pausanias ouvrit ainsi à l'ambition d'Alexandre la carrière qu'il parcourut avec tant d'éclat.

Alexandre-le-Grand. — Sa naissance. — Traits de sa jeunesse, jusqu'au moment où il monta sur le trône de Macédoine.

Alexandre, fils de Philippe et d'Olympias, qui avait pour père Néoptolème, fils d'Alcétas, roi des Molosses, naquit la première année de la cent sixième olympiade, 356 ans avant J.-C.

Le jour même de sa naissance, Erostrate brûla le temple d'Éphèse, l'une des sept merveilles du monde, pour parvenir à faire vivre son nom dans la postérité.

Dès sa plus tendre jeunesse, Alexandre fit connaître ce qu'il devait être. Les principaux traits de son portrait, tant moral que physique, se trouvent dans plusieurs historiens an-

ciens, et surtout dans Plutarque, Arrien et Quinte-Curce, qui nous l'ont tracé d'après des écrivains plus anciens, et dont plusieurs ne sont point parvenus jusqu'à nous. L'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, le judicieux, le profond, l'élégant abbé Barthélemy, a rassemblé toutes ces peintures diverses dans son immortel ouvrage, et l'on croit n'avoir rien de mieux à faire que de le citer textuellement.

« Cette victoire (celle de Chéronée), ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continu. On dit qu'il est très-léger à la course, et très-recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter avant lui, et qui avait coûté treize talens.

» Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de l'étudier de près. J'interrogeai un Athénien qui avait long-temps séjourné en Macédoine; il me dit :

« Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de
» talens un désir insatiable de s'instruire , et
» du goût pour les arts qu'il protège , sans
» s'y connaître. Il a de l'agrément dans la
» conversation , de la douceur et de la fidé-
» lité dans le commerce de l'amitié , une
» grande élévation dans les sentimens et
» dans les idées. La nature lui donna le germe
» de toutes les vertus , et Aristote lui en dé-
» veloppa les principes. Mais , au milieu de
» tant d'avantages , règne une passion fu-
» neste pour lui , et peut-être pour le genre
» humain ; c'est une envie excessive de domi-
» ner , qui le tourmente jour et nuit. Elle
» s'annonce tellement dans ses regards , dans
» son maintien , dans ses paroles et ses moin-
» dres actions , qu'en l'approchant on est
» comme saisi de respect et de crainte. Il vou-
» drait être l'unique souverain de l'univers ,
» et le seul dépositaire des connaissances hu-
» maines. L'ambition et toutes ces qualités
» brillantes qu'on admire dans Philippe , se
» retrouvent dans son fils , avec cette diffé-
» rence que chez l'un , elles sont mêlées avec
» des qualités qui les tempèrent , et que chez
» l'autre , la fermeté dégénère en obstination ,
» l'amour de la gloire en frénésie , le courage
» en fureur ; car toutes ces volontés ont l'in-
» flexibilité du destin , et se soulèvent contre
» les obstacles , de même qu'un torrent s'é-

» lance en mugissant au - dessus du rocher
» qui s'oppose à son cours.

» Philippe emploie différens moyens pour
» aller à ses fins. Alexandre ne connaît que
» son épée. Philippe ne rougit pas de dispu-
» ter, aux jeux olympiques, la victoire à de
» simples particuliers. Alexandre ne voudrait
» y trouver pour adversaires que des rois.
» Il semble qu'un sentiment secret avertit
» sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à
» cette haute élévation qu'à force de tra-
» vaux; et le second, qu'il est né dans le sein
» de la grandeur.

» Jaloux de son père, il voudra le surpas-
» ser; émule d'Achille, il tâchera de l'égalér.
» Achille est à ses yeux le plus grand des
» héros, et Homère le plus grand des poètes,
» parce qu'il a immortalisé Achille. plu-
» sieurs traits de ressemblance rapprochent
» Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est
» la même violence dans le caractère, la
» même impétuosité dans les combats, la
» même sensibilité dans l'âme. Il disait un
» jour qu'Achille fut le plus heureux des
» mortels, puisqu'il eut un ami tel que Pa-
» trocle, et un panégyriste tel qu'Homère. »

A ce tableau, dont l'histoire d'Alexandre démontre la frappante vérité, il convient d'ajouter quelques autres traits puisés aux mêmes sources.

Lorsqu'on lui apprenait que son père venait de remporter quelque victoire, il paraissait triste, et disait aux jeunes compagnons de ses jeux guerriers : « Mon père prendra tout et ne » nous laissera rien à faire. » Aussi les ambassadeurs d'Artaxerxès, qui régnait alors en Perse, disaient-ils : « Ce jeune prince est grand , » le nôtre est riche. » Son caractère perçait en tout. S'il avait une admiration exclusive pour Homère, il préférerait à tous les autres vers de ce poète celui où, dans le troisième livre de l'*Iliade*, il loue Agamemnon d'être ensemble un bon roi et un guerrier intrépide.

Son cheval Bucéphale (ainsi appelé, parce qu'il avait, dit-on, une tête dont la forme approchait de celle d'un bœuf), a mérité d'occuper quelque place dans l'histoire de son maître. Lorsqu'on l'amena au roi Philippe, auquel on voulait le vendre 13 talens, il paraissait indomptable. Alexandre seul le réduisit; et on ajoute, peut-être pour donner du merveilleux à tout ce qui tient à l'histoire d'Alexandre, que jamais Bucéphale ne souffrit qu'aucun autre que ce prince le montât. Au reste, en cette occasion, Philippe félicita son fils en des termes qui durent se graver profondément dans la mémoire d'un prince aussi ambitieux que lui : « Cherche, » lui dit-il, un autre royaume, la Macé- » doine ne peut te suffire. »

Ces mots annonçaient suffisamment la haute opinion que le roi de Macédoine avait d'Alexandre. Il en donna une preuve encore plus évidente, lorsqu'il chargea ce prince, à peine âgé de seize ans, de gouverner l'État en son absence. Alexandre justifia ce choix si honorable. On a déjà vu la part qu'il eut au gain de la bataille de Chéronée, où il commandait l'aile gauche des Macédoniens.

Commencement du règne d'Alexandre, jusqu'à son expédition de Perse.

Alexandre n'avait que vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, la même année que le roi de Perse Darius Codoman. Il était environné d'ennemis; mais il leur fit sentir qu'ils n'avaient rien gagné à la mort de Philippe. Démosthène, dont le zèle n'était pas dirigé par la prudence, et qui n'aurait pas dû oublier le personnage bien différent que l'un et l'autre avaient rempli à Chéronée, lança contre lui de ces sarcasmes qui ne font qu'exaspérer un ennemi victorieux. « Il » m'appelle un enfant, un jeune écervelé, » dit Alexandre, j'irai lui prouver, au pied » des murailles d'Athènes, que je suis un » homme fait. » En attendant, il défit les Thébains en bataille rangée, et prit leur ville. Le désir d'effrayer le reste de la Grèce, le rendit cruel. Thèbes fut traitée avec une ex-

trême rigueur. On vendit à l'encan environ trente mille de ses habitans. On n'excepta de la proscription que les descendans du poète Pindare, les prêtres, et ceux qui étaient unis à des Macédoniens par les liens de l'hospitalité. On détruisit ensuite la ville, et toute la Grèce épouvantée plia sous les lois d'Alexandre.

Ce fut alors qu'il résolut d'exécuter son dessein de porter la guerre au centre même de l'empire des Perses, et de venger les Grecs. La haine nationale d'un côté, de l'autre, la terreur qu'il inspirait, le firent nommer, dans une diète convoquée à Corinthe, généralissime de toutes les troupes grecques pour cette expédition.

Il voulut, avant de partir, consulter l'oracle de Delphes; mais la prêtresse refusa de se rendre au temple. Alors Alexandre lui saisit le bras avec force, et la fit avancer malgré elle. « O mon fils ! s'écria-t-elle, on » ne peut te résister. »

Alexandre déclara aussitôt qu'il était satisfait de ces paroles, et qu'il ne voulait point d'autre oracle.

Départ d'Alexandre pour son expédition. Passage du Granique.

Alexandre laissa, pour commander en Macédoine pendant son absence, Antipater,

un de ses meilleurs généraux. Il donna des fêtes à son armée, et fit tant de largesses à ses officiers, que Perdiccas, l'un d'eux, lui demanda ce qu'il se réservait : « L'espérance, » répondit-il. » Perdiccas alors lui rendit ce qu'il avait reçu de lui, en déclarant que cette même espérance lui serait commune avec le roi.

Ce n'était point par le nombre que l'armée d'Alexandre était redoutable. On n'y comptait guère que trente mille fantassins, et environ cinq mille hommes de cavalerie. Les seuls Grecs, à la solde de Darius, égalaient au moins les Macédoniens; mais ceux-ci, pour la plupart, étaient ces mêmes hommes qui, sous Philippe, avaient dompté la Grèce, et leurs chefs joignaient les talens militaires au courage. Après avoir rendu, en passant à Troie, des honneurs funèbres au tombeau d'Achille, Alexandre arriva sur les bords du Granique en Phrygie : l'armée persanne l'attendait de l'autre côté du fleuve. Selon l'opinion de Diodore de Sicile, elle était forte d'environ cent mille hommes. Alexandre résolut de forcer ce passage en plein jour. La rivière était profonde. Les bords escarpés offraient de grands obstacles; mais alors, comme dans toutes les batailles où il se trouva, ces obstacles mêmes ne firent qu'exciter son audace. Les Perses ayant attaqué les Macé-

doniens avec tous les avantages du lieu et du nombre, les repoussèrent d'abord; mais Alexandre se mit à la tête de ses troupes, s'élança parmi les ennemis, et tua de sa propre main Spithridate, gendre de Darius. Rhésace, frère de ce satrape, déchargea sur la tête du roi-macédonien un coup de hache, et brisa son casque. Il allait redoubler, lorsque Clitus, frère de la nourrice d'Alexandre, lui abattit le poignet, et sauva ainsi les jours du prince. Nous verrons dans la suite quelle récompense il en reçut.

Les Perses furent enfin défaites, après avoir perdu beaucoup de monde. Les Grecs auxiliaires furent massacrés, après la plus vigoureuse résistance, à l'exception de deux mille qu'Alexandre envoya captifs en Macédoine. Il perdit peu de monde, et entr'autres, vingt-cinq cavaliers de ses gardes, auxquels il fit élever autant de statues de bronze.

Alexandre envoya à sa mère une grande partie du butin, et aux Athéniens trois cents boucliers des vaincus. Un trophée qu'il fit ériger sur le champ de bataille, porta ces mots : « Alexandre, fils de Philippe, et les » Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ont » enlevé ces dépouilles aux barbares d'Asie. »

Alexandre coupe le nœud gordien.

Une ancienne tradition portait que celui

qui pourrait dénouer le nœud du timon du char de Gordius, père de Midas, roi de Phrygie, serait maître de l'Asie. Alexandre essaya cette entreprise que personne n'avait pu encore exécuter. Mais comme il s'aperçut de l'inutilité de ses efforts, il tira son épée, et coupa le nœud, en disant : « Peu » importe comment on le dénoue. » Par ce trait de présence d'esprit, il accomplit ou éluda l'oracle, selon l'expression de Quinte-Curce, et sortit de l'embarras où il s'était mis, peut-être inconsidérément.

Alexandre et son médecin.

Alexandre était arrivé à Tarse avec son armée, lorsque, s'étant baigné dans le fleuve Cydnus, dont les eaux étaient très-froides, il fut saisi d'un mal subit qui le mit à toute extrémité. La consternation fut générale, et ses soldats le pleurèrent comme s'il était déjà mort. Un de ses médecins, nommé Philippe, promit de le guérir au moyen d'un breuvage; mais tandis qu'il le préparait, Alexandre reçut de Parménion, resté en Cappadoce, une lettre par laquelle il lui mandait que Philippe avait été suborné par Darius pour l'empoisonner. Parménion était, après le roi, la première personne de l'armée; déjà Darius avait formé de semblables projets, et c'étaient de grandes raisons pour ajouter foi à la

dénonciation. Alexandre recouvra la santé par un trait de grandeur d'âme justement célèbre. Quand Philippe vint lui présenter la potion, il la but aussitôt, tandis que le médecin lisait la lettre que le Roi venait de lui remettre. L'indignation fut le seul sentiment qu'Alexandre put remarquer sur le visage de Philippe; et trois jours après il fut rendu aux vœux de son armée, qui vit presque dans le médecin un dieu conservateur.

Alexandre à Sidon. — Abdolonyme.

Le Sidonien Abdolonyme a mérité que plusieurs des historiens d'Alexandre fissent mention de lui. Quand le conquérant macédonien vint à Sidon, il déposséda Straton, roi de ce pays et partisan de Darius, et permit ensuite à Ephestion de disposer du trône en faveur de qui il voudrait. Le favori du monarque l'offrit à deux frères chez lesquels il logeait; mais ces jeunes gens, dont on eût dû conserver le nom, refusèrent ce présent, parce que les lois du pays ne permettaient pas que l'on montât sur le trône si l'on n'était du sang royal. Quand ils eurent reçu d'Ephestion tous les éloges qu'ils méritaient, ils lui proposèrent un vieillard de la famille des rois, mais si pauvre qu'il n'avait pour subsister qu'un jardin hors de la ville, qu'il cultivait lui-même. C'était Abdolonyme. Les

deux jeunes Sidoniens l'allèrent trouver et le revêtirent des habits royaux.

Un si grand changement dans sa fortune ne changea point son cœur. Lorsqu'il fut conduit devant Alexandre : « Ton aspect, lui » dit ce prince, ne dément point ton origine; » mais je voudrais savoir comment tu as » supporté l'indigence. — Plaise au Ciel, » répondit Abdolonyme, que je supporte de » même la couronne ! Ces bras ont fourni à » tous mes désirs, et tant que je n'ai rien eu, » rien ne m'a manqué. » Charmé de la sagesse de cette réponse, Alexandre augmenta les revenus et le territoire du nouveau roi.

C'est cette aventure dont M. Delille a fait le bel épisode qui termine son poème des *Jardins*. Voici comme ce poète célèbre s'exprime :

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer

C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !

Toi, né d'un sang royal, modeste Abdolonyme.

Obscur et retiré dans son obscur enclos,

Entre son doux travail et son heureux repos,

Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître ;

Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre ;

D'un côté c'est Sidon, et son port et ses mers ;

De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,

Dont les sommets pompeux, disposés en étage,

Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage ;

Au flanc de la montagne un fertile coteau,

Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau,

Et, de là, deux filets d'une onde cristalline

Tombaient en murmurant le long de la colline ;

Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courbait en croissant :
Zone délicieuse en tout temps ignorée ,
Et du midi brûlant , et du fougueux Borée ;
Dans le fond les sapins , les cyprès fastueux ,
En cercle dominaient leurs fronts majestueux ;
Mille arbustes divers y versaient sans blessure ,
Le nard le plus parfait , la myrrhe la plus pure.
Au devant on voyait , déployant son trésor ,
Le citron orgueilleux de son écorce d'or ,
Et la rouge grenade , et la figue mielleuse ,
Et du riche palmier la datté savoureuse ;
Autour quelques rochers du marbre le plus pur ,
Veinés d'or et d'argent , et de pourpre et d'azur ,
Charmaient plus les regards dans leurs masses rustiques
Que ceux dont l'art jadis décorait les portiques ;
Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs ,
Différens de parfums , de formes , de couleurs ;
La rose les paraît , et sur une onde pure ,
De vieux saules penchaient leur longue chevelure :
Plus loin , c'est un troupeau qui , content sous ses lois ,
Lui peignit l'origine et le devoir des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes ,
Se disait-il souvent ; mais , dans l'âge où nous sommes ,
Quels sages envieraient ces illustres dangers ?
Il disait , et content du sceptre des bergers ,
Il soignait tour à tour ses troupeaux et ses plantes ,
Son fils le secondait de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encor , en son déclin :
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein ;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse ;
Sa marche est assurée , et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur : mais de l'adolescence
Les traits , déjà plus mûrs , s'éloignent de l'enfance ;
La rose est sur sa joue , et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton ;
Son air est doux , mais fier , et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux , lorsque le soir tempérât les chaleurs ,

Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales :
Comment , au bruit confus de mille affreuses voix ,
Le crime ensanglanta la demeure des rois ,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres :
Le vieillard les pleurait ; mais , sous ses toits champêtres ,
Tranquille , il était loin d'envier leur splendeur .
Tel n'était point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son ame éveillait son courage
Au-dessus de son sort , au-dessus de son âge ;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor ,
A son labeur champêtre il se plaisait encor :
Tel un jeune arbrisseau qui sur les vastes plaines ,
Doit déployer un jour ses ombres souveraines ,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel ,
Faible , se cache encor sous l'abri paternel .
Au centre du jardin est un autel champêtre ;
Là , tous deux , des saisons ils adoraient le maître .
Un soir , après avoir fini leurs doux travaux ,
Désaltéré leurs fleurs , taillé leurs arbrisseaux ,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes ,
Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes .
L'air était en repos ; les rayons du soleil
Glissant obliquement de l'occident vermeil ,
Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante ,
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante ,
A peine recueillaient quelque souffle de vents ;
La vague avec lenteur roulait ses plis mouvans ,
Enfin tout était calme , et la nature entière
Semblait avec respect oublier leur prière :
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté ;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté ;
Et les fruits parfumés , les fleurs et la verdure ,
Formaient de mille odeurs l'enceps de la nature .
Le vieillard , le premier , au maître des humains
Levait en suppliant ses vénérables mains :
Il priaït pour ses fruits , pour son fils , pour l'empire
Sur ses lèvres errait un auguste sourire ;
Son fils l'accompagnait de ses timides vœux ;
Leurs voix montaient ensemble à l'oreille des dieux :

Soixante ans de vertus recommandent le père ;
L'innocence du fils protège sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissait le ciel ,
Et dans le même instant , au pied du même autel ,
Tout l'Olympe attentif , contemplait en silence
Le malheur , la vertu , la vieillesse et l'enfance.
Voilà que , tout à coup , résonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons ;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte ;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :
« Mon fils , dit le vieillard , ne l'épouvante pas !
» Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats ,
» Le riche peut trembler , mais le pauvre est tranquille ; »
Il dit , reste à l'autel , et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois ,
Et l'écho roule au loin prolongé dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr , c'est lui , c'est Alexandre !
Fatigué de marcher sur des plaines en cendre ;
Effroi du trône , il veut en devenir l'appui ,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marches magnifiques ,
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés ;
Ces lieux , d'un vert rempart , étaient environnés ;
Les mûriers , les buissons , les blanches aubépines ,
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête : et ce triomphateur
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur ,
Contemple avec respect cette faible barrière ;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux ,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :
A peine il les a vus , ses passions s'apaisent ,
Son orgueil s'attendrit , ses victoires se taisent ,
Et sur ce cœur fougueux , sur ce tyran des rois ,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard , il le voit , il s'approche ;
« Ce lieu me fait , dit-il , un trop juste reproche ;
» Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
» A terrasser les rois je mettais mon honneur ;
» Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :

» Ton sang régna jadis , il doit régner encor ,
» Sors de l'obscurité ; les peuples et les rois
» Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits ,
» Ne me refuse pas cette nouvelle gloire ,
» C'est le prix le plus doux qu'attendait ma victoire ;
» Viens donc , tout te rappelle au rang de tes aïeux ,
» Tes vertus et ton peuple , Alexandre et les dieux , »
— « Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
» Aux uns tu les ravis , aux autres tu les donnes ,
» Répondit le vieillard , et de tes fières lois ,
» Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois.
» Hé bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;
» Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
» Toi , si tu peux des champs goûter encor la paix
» Contemple cet asile et conçois mes regrets :
» Permits donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
» Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières ,
» Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour ,
» Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour ;
» Demain à mes devoirs je consens à me rendre. »

Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais , durant leurs adieux , le fils , dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main ,
A ces lauriers cruels qu'ensanglata Bellone
Demande à marier sa modeste couronne :
Le héros lui sourit , et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant ;
Il le prend , il l'embrasse , et fixant son visage ,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage :
Il part enfin , s'éloigne , et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;
Il s'éloigne , indigné de sa grandeur cruelle ,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle ,
Prend pitié de sa gloire , et sent , avec douleur ,
Qu'il a conquis le monde , et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème ,
Qu'ignore la victoire ; et quitte ces beaux lieux ,
Fier d'un plus beau triomphe , et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente ;
Il va de fleur en fleur , erre de plante en plante ,

Se hâte de jouir , et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avait rougi l'aurore,
Que , pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore :
« Je vais régner , dit-il , et ce terrible emploi ,
» Mon fils , après ma mort , retombera sur toi :
» Que je te plains ! ces bois , ces fleurs , sujets fidèles ,
» Ne m'étaient point ingrats , ne m'étaient point rebelles ;
» Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui !
» Viens donc , ô cher enfant ! viens , ô mon doux appui !
» Du malheur de régner viens consoler ton père.
» Et vous , objets charmans , toi , cabane si chère ,
» Vous que je cultivais , vergers délicieux ,
» Arbres que j'ai plantés , recevez mes adieux ;
» Hélas ! coulant ici mes heures fortunées ,
» Heureux , par vos printemps je comptais mes années ;
» Ces fastes valaient bien les annales des rois.
» Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois ,
» Et , me dédommageant de vos jeunes délices ,
» Par le bonheur commun payer mes sacrifices ! »
Il dit , promène encor ses regards attendris ,
Sur ces bois , sur ces fleurs , ses élèves chéris ,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais , du palais à peine il a touché la porte ,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses pères ,
Témoin de leur grandeur , témoin de leurs misères ;
Leur ombre l'y poursuit : il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix ;
Mais les flots d'un vin pur , et le sang des victimes
Achèvent d'effacer la trace de ces crimes :
Il règne , et l'équité préside à ses projets ;
Son sceptre est moins pesant , chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois , loin d'un monde profane ,
Il revient en secret visiter sa cabane ,
Revient s'asseoir encor au pied de ses ormeaux ,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux ,
Et , s'occupant en roi , se délassant en sage ,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

Bataille d'Issus.

La forme et l'étendue de ce livre excluant une foule de détails, on ne s'attachera qu'à quelques circonstances principales de cette action, dont le résultat dut faire pressentir à Darius la chute prochaine de son trône. A la tête d'une multitude immense, il attaqua le roi de Macédoine. Alexandre, après avoir fait les plus savantes dispositions, pour suppléer par la tactique à l'inégalité du nombre, marcha droit à Darius qui était monté sur son char. Il se fit, de part et d'autre, des prodiges de valeur. Oxathrès, frère de Darius, essaya de le couvrir, à la tête d'un corps de cavalerie; mais enfin Alexandre, et ceux qui le suivaient, réduisirent Darius à se jeter en bas de son char et à s'enfuir. Alexandre reçut à la cuisse une légère blessure.

Trente mille Grecs, à la solde de Darius, opposèrent aux Macédoniens une vigoureuse résistance; mais la fuite des Perses les obligea de soutenir tout l'effort des vainqueurs. Huit mille d'entr'eux seulement se retirèrent à travers les montagnes.

La famille de Darius aux pieds d'Alexandre.

Selon l'usage des rois de l'Orient, Darius avait emmené avec lui à l'armée jusqu'aux

femmes de sa famille. Sisygambis, sa mère, sa femme, deux de ses filles et son fils, encore enfant, tombèrent au pouvoir du vainqueur avec le camp des Perses. Croyant Darius tué, ces captifs jetèrent de grands cris de douleur, et s'attendirent à n'être point épargnés; mais Alexandre leur fit dire qu'il allait venir leur rendre visite. En effet, il se rendit dans leur tente, accompagné d'Ephestion, jeune Lacédémonien de son âge, avec lequel il était intimement lié. Trompés par la taille élégante de ce dernier, la mère et la femme de Darius le prirent pour Alexandre, et se prosternèrent à ses pieds. Mais, dès qu'elles se furent aperçues de leur méprise, Sisygambis s'efforça de s'excuser auprès du vainqueur, qui s'empressa de la relever et de la rassurer, en lui disant : « Vous ne vous étiez point trompée, ma mère, il est aussi Alexandre. »

Il prit ensuite dans ses bras le jeune fils du monarque fugitif, et cet enfant répondant à ses caresses, il dit à Ephestion : « Combien je souhaiterais que Darius eût quelque chose de cet excellent naturel ! »

Alexandre continua toujours à se comporter envers ses captives de la façon la plus digne d'éloges. La beauté de la femme et des filles de Darius n'excita point en lui le désir d'abuser de sa victoire. Il ne les revit plus,

et ces princesses , selon l'expression de Plutarque , furent dans le camp ennemi comme dans un temple sacré.

Alexandre au temple de Jupiter-Ammon.

Alexandre , après avoir surmonté les obstacles que la mer lui opposait , et triomphé de la résistance opiniâtre des Tyriens , s'empara de l'Égypte , et alla consulter , dans les déserts de la Lybie , l'oracle fameux dédié à Jupiter-Ammon. Ce fut là que les Prêtres , séduits par ses largesses , firent prononcer par leur oracle qu'il était fils de ce Dieu. Cet orgueil du monarque a fréquemment été blâmé : il s'est cependant trouvé quelques personnes qui ont essayé de l'excuser. Elles ont prétendu qu'Alexandre voulait ainsi , par politique , se rendre plus recommandable aux yeux de ses nouveaux et de ses anciens sujets. Ce qu'il y a de certain , c'est que , pour faire ce voyage , il causa la mort de plusieurs de ses soldats , qui expirèrent de fatigue et de soif au milieu des sables brûlans qu'ils traversèrent. Sa mère Olympias se contenta de le railler avec esprit , en lui écrivant qu'elle le priait de ne pas la brouiller avec Junon ; mais lorsqu'en qualité de fils de Jupiter , il voulut se faire adorer , il excita beaucoup de murmures parmi les Macédoniens , et l'on en vint même quelquefois à des con-

spirations qui le forcèrent de répandre le sang des compagnons de ses périls et de ses victoires.

Ce fut au retour de ce voyage, qu'il fonda, en Égypte, la fameuse ville d'Alexandrie.

Bataille d'Arbelles.

Darius, qui avait d'abord écrit avec hauteur à Alexandre, se réduisit aux prières. Son vainqueur lui répondit, « que le monde » ne pouvait souffrir deux soleils ni deux » maîtres. » Il fallut donc en venir à une nouvelle bataille. Elle eut lieu dans les plaines d'Arbelles, et décida la chute de l'empire persan. Nous allons en rapporter quelques particularités.

Alexandre ayant tout disposé, dès la veille de la bataille, s'endormit d'un si profond sommeil, qu'après l'avoir attendu quelque temps, ses généraux invitèrent Parménion à l'aller éveiller. Lorsqu'il lui témoigna sa surprise de le voir si tranquille dans un tel moment, Alexandre lui répondit : « Com- » ment ne serais-je pas tranquille, l'ennemi » vient lui-même se livrer en nos mains ? » Alors il parut aux yeux de ses troupes, avec une sérénité dont ils tirèrent le présage de la victoire.

On prétend qu'à cette action, Darius avait au moins six cent mille hommes d'infanterie

et quarante mille chevaux. Alexandre ayant reçu des renforts de la Grèce à plusieurs reprises, était à la tête de quarante mille fantassins et de sept à huit mille chevaux.

Ainsi que plusieurs autres grands capitaines en avaient agi avant lui et en agirent dans la suite, Alexandre ne négligea point d'avoir recours à la ruse, pour affermir de plus en plus ses soldats contre le péril. Dans un moment décisif, et au fort de la mêlée, le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche, et tenant à la main une branche de laurier, parut parmi les Macédoniens, et s'écria qu'il voyait voler au-dessus de la tête d'Alexandre un aigle qui lui présageait la victoire.

Comme aux batailles précédentes, Parménion commandait l'aile gauche, et tandis qu'Alexandre était victorieux à la droite, il courut de grands dangers. Les Perses mêmes arrivèrent jusqu'au camp qu'ils pillèrent. Il fallut que Parménion envoyât deux fois demander du secours à Alexandre. Le roi frémit d'indignation et de colère, en se voyant ainsi forcé d'abandonner la poursuite de Darius qu'il avait de nouveau forcé de fuir devant lui; car il espérait, en le faisant prisonnier, mettre fin à la guerre.

Ce fut au moment même de sa victoire qu'Alexandre courut le plus grand danger. En revenant de la poursuite de l'ennemi, il

rencontra la cavalerie qui avait pillé son bagage , et qui était bien supérieure à sa troupe. Il perdit environ soixante de ses gardes , et plusieurs de ses officiers, tels qu'Ephestion , Cœnus et Menidas , reçurent plusieurs blessures ; mais enfin sa bonne fortune , ou plutôt son courage , lui firent surmonter ce péril inattendu.

La perte des Persans fut immense , quoique peut-être elle n'allât pas , comme on l'a dit , à trois cent mille hommes tués , sans compter les prisonniers. Arrien , le meilleur des historiens d'Alexandre , surtout pour ce qui concerne les faits militaires , dit , que douze cents hommes , pour la plupart cavaliers , périrent du côté des Macédoniens.

Alexandre à Babylone.

Lorsqu'Alexandre approcha de Babylone , Mazée , qui avait bravement combattu pour Darius à Arbèles , l'abandonna et fit rendre au vainqueur des honneurs extraordinaires. Alexandre lui conserva le gouvernement de la ville et des provinces où il était entré avec tout l'appareil des triomphes asiatiques. Il récompensa ses soldats , et ne changea rien au culte des vaincus ; il le protégea même jusqu'à ordonner qu'on rebâtît le temple de Bélus , dieu protecteur des Babyloniens , qu'Atémale avait détruit d'après les ordres

de Xerxès. Toujours zélé pour les sciences, il fit envoyer à Aristote, par Callisthène, des tables astronomiques que les Chaldéens lui présentèrent, et qui renfermaient un espace de mille neuf cent trois ans. En un mot, il se montra dans cette occasion, sous plus d'un rapport, digne de sa fortune et de sa gloire.

Mais les délices de Babylone altérèrent la discipline de ses troupes. Les Macédoniens éprouvèrent ce qui, dans la suite, arriva aux troupes d'Annibal, lorsqu'elles séjournèrent à Capoue. Heureusement pour Alexandre, il n'avait pas en tête des ennemis obstinés et infatigables comme les Romains. L'empire persan était dès-lors détruit, et bientôt la mort de Darius, ouvrage de la plus horrible trahison, fit disparaître le faible obstacle qui pouvait encore s'opposer au triomphe d'Alexandre.

**Incendie du palais des rois de Perse, à
Persépolis.**

Maître de Babylone, Alexandre avait déjà trouvé à Suse des trésors immenses, et marchait sur la capitale des états de son ennemi, lorsqu'il eut un spectacle affreux.

Ce fut celui d'environ quatre mille Grecs, prisonniers de guerre des Perses, presque tous âgés, et mutilés de la manière la plus horrible. On leur avait coupé, ou les mains,

ou les pieds, ou le nez et les oreilles. On leur avait imprimé sur le visage, avec des fers chauds, des caractères barbares. Alexandre fut touché jusqu'aux larmes. Il les consola, et adoucit leur misère autant qu'il fut en son pouvoir. Il leur proposa de les renvoyer en Grèce; mais ces infortunés ne voulurent point aller, après une longue absence, éprouver si loin les dégoûts que leur aspect ne pouvait qu'inspirer. Ils préférèrent rester parmi ceux qui étaient accoutumés à leurs misères. Alors Alexandre leur assura des établissemens fixes, et ils n'eurent plus à gémir que de ce qu'il y avait d'irréparable dans leur infortune.

Cette vue avait excité au plus haut point l'ardente colère du jeune conquérant, et semblait présager le sort de Persépolis. Il entra en vainqueur irrité dans cette capitale des monarques persans, et ses soldats s'y livrèrent à tous les excès.

Alexandre, avant de partir pour se mettre de nouveau à la poursuite de Darius, donna un festin splendide à ses officiers, dans le palais des rois de Perse. L'amour immodéré du vin qui, comme on le verra, fut la cause de sa mort prématurée, commençait dès ce temps à se développer en lui. Il était dans un état d'ivresse, lorsque la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, et alors maîtresse de Pto-

lémée, qui fut dans la suite roi d'Égypte, témoigna le plus vif désir de mettre le feu de sa propre main au superbe palais de ce Xerxès qui avait incendié Athènes. « Par-là, » disait-elle, la terre entière saura que les » femmes de l'expédition d'Alexandre ont » encore mieux vengé la Grèce que tous ses » généraux. » Cet extravagant discours fut reçu avec des applaudissemens universels. Alexandre, couronné de fleurs, et un flambeau à la main, donna le signal. Il fut imité, tant par ses courtisans que par les autres Macédoniens, et le palais fut bientôt réduit en cendres.

Lorsque les fumées du vin furent dissipées, le roi sentit qu'il eût beaucoup mieux valu conserver le plus beau monument de ses victoires, que de le livrer à la destruction; il ordonna qu'on éteignît la flamme, mais il était trop tard; et en cette occasion, comme dans plusieurs autres, il n'eut d'autre mérite que celui d'un repentir inutile.

Mort de Darius.

Tandis qu'Alexandre s'abandonnait à tous les excès d'une aveugle prospérité, l'infortuné Darius arrivait dans Ecbatane, capitale de la Médie. Il lui restait encore trente mille hommes d'infanterie, au nombre desquels étaient quatre mille Grecs qui lui restèrent con-

stamment fidèles : il avait en outre quatre mille frondeurs, et environ trois mille cavaliers bactriens que commandait Bessus. Ce fut avec ce petit nombre de troupes qu'il conçut l'espoir de résister à Alexandre, ou au moins de traîner la guerre en longueur. Mais deux de ses généraux, Nabarzane et Bessus, qui voulaient ou s'assurer leur vie, aux dépens de celle de leur maître, dans le cas où Alexandre les poursuivrait, ou usurper eux-mêmes la couronne s'ils étaient assez heureux pour lui échapper, s'emparèrent de la personne de Darius, et l'ayant garotté avec des chaînes d'or, sous le prétexte de rendre à la royauté les honneurs qui lui étaient dus, ils l'enfermèrent dans un chariot, et prirent avec lui la route de la Bactriane. Mais comme ils l'y conduisaient, en toute hâte, ils furent si vigoureusement poursuivis par les Grecs, qu'ils jugèrent à propos de rendre la liberté à leur roi; et de l'engager à fuir avec eux. Darius leur ayant dit qu'il se reposait sur la justice divine et sur Alexandre, pour le venger de tous les maux qu'ils lui avaient fait souffrir, refusa de les suivre. Alors, n'écoutant que leur rage, ces misérables se précipitèrent sur lui, et le perçant de leurs dards et de leurs lances, ils le laissèrent, ainsi mourant, sans suite et sans escorte, attendre une fin déplorable. Ce fut dans cet état d'a-

bandon et de souffrances, que les Macédo-
niens trouvèrent le roi de Perse. Prêt à rendre
le dernier soupir, il demande à boire : on
s'empresse de le satisfaire. Il étanche d'abord
la soif qui le dévore, puis, recueillant le peu
de forces qui lui restent pour exprimer la joie
qu'il ressent encore en pensant que ses derniè-
res paroles ne seront pas perdues, il dit, d'une
voix éteinte, à Polystrate, qui s'était montré
un des plus zélés à le secourir : « Dites à
» Alexandre que je n'oublie point, en mou-
» rant, tout ce que je lui dois. Remerciez-
» le de son humanité envers ma mère, ma
» femme et mes enfans. Je prie les dieux
» d'attacher constamment la victoire à ses
» armes, et de le placer sur le trône de l'u-
» nivers. Je n'implore pas sa justice contre
» les exécrables assassins dont je suis la vic-
» time : c'est la cause de tous les rois que je
» lui laisse à venger. »

Ces mots achevés, il reprit haleine et ajou-
ta, en s'adressant à Polystrate : « Donnez-moi
» votre main, comme je vous offre la mienne,
» et portez-lui ce gage, le seul que je puisse
» lui donner, de ma reconnaissance et de mon
» affection. » Ce furent ses dernières paroles.
Il expira.

Alexandre arriva un moment après. Il ne
put pas retenir ses larmes, et détachant son
manteau de dessus ses épaules, il en couvrit

le corps de Darius, qu'il fit ensuite embau-
mer, et qu'il envoya à Sisygambis, afin
qu'elle lui rendît elle-même les honneurs fu-
nèbres.

Ainsi finit Darius, et avec lui l'empire des
Perses, qui avait duré deux cent quatre-
vingt-dix-neuf ans, depuis le grand Cyrus.

**Condamnation de Philotas. — Meurtre de
Parménion.**

Alexandre était dans le pays des Dranges,
quand un jeune Macédonien, nommé Céba-
linus, vint dire à Philotas qu'un certain
Dymnus conspirait contre le roi. Philotas,
qui jouissait de toute la faveur du monarque,
promit de lui en parler, et ne le fit point.
Une seconde tentative de Cébalinus n'ayant
pas eu plus de succès, il prit le parti d'in-
former, par une autre voie, Alexandre lui-
même de ce qui se tramait contre sa personne.
Alexandre, sur l'avis qui lui fut ainsi donné,
demanda à Philotas pourquoi il ne lui avait
pas fait une révélation si importante « C'est
» que j'ai craint, lui répondit Philotas, d'a-
» larmer Votre Majesté par un rapport au-
» quel je n'ajoutais aucune foi; mais la mort
» de Dymnus m'éclairant maintenant sur la
» faute que j'ai commise, j'implore à ge-
» noux, un généreux pardon. » Alexandre le
releva en lui disant que tout était oublié.

Mais, pour son malheur, Philotas avait dans le caractère une hauteur qui lui avait attiré un grand nombre d'ennemis, et dont quelquefois Alexandre lui-même s'était offensé. C'était en vain que Parménion, aussi sage courtisan qu'illustre guerrier, lui répétait souvent : « Mon fils, fais-toi petit. » Ses envieux, et surtout Cratère, obtinrent du roi qu'il prît à son égard le parti de la rigueur. Philotas s'était retiré chez lui après avoir soupé avec Alexandre, lorsqu'on le réveilla en le chargeant de chaînes. Appliqué à la question, il commença par soutenir avec courage qu'il était innocent. Mais enfin ce genre de rechercher la vérité (dont on a si bien dit qu'il n'est propre qu'à sauver le criminel robuste, et à perdre l'innocent d'une faible complexion), lui fit avouer qu'il était coupable. Il nomma quelques complices, entr'autres son père, et fut, selon la coutume des Macédoniens, lapidé avec quelques-uns de ceux qu'il avait accusés.

Philotas, en le jugeant le plus favorablement possible, avait au moins commis une impardonnable négligence; mais Parménion, alors en Médie, pouvait-il être condamné sans jugement, et sur une accusation prononcée au milieu des tortures? Sa mort fut cependant résolue, sans doute parce qu'après avoir fait périr son fils, le roi craignit qu'il

n'employât, pour se venger, son pouvoir sur l'esprit des soldats; mais la manière dont cette résolution fut exécutée, ajouta encore à son atrocité. Un des généraux, appelé Polydamas, partit pour lui remettre une lettre du Roi, et une autre qu'on supposait être de son fils, dont on avait employé le cachet. Cléandre, gouverneur de la province, fut informé par Polydamas des intentions d'Alexandre; et tous deux, accompagnés d'une troupe de gens armés, se rendirent près de Parménion. Il se promenait alors dans un parc. Polydamas court à lui, l'embrasse, et, au milieu de leurs démonstrations de joie, il lui remet la lettre d'Alexandre. « Le Roi, » dit Parménion après l'avoir lue, se dispose » à marcher contre les Arachosiens. Quel » prince étonnant et infatigable! Il devrait » cependant songer à prendre quelques repos, » après s'être couvert de tant de gloire. » Il lisait la prétendue lettre de Philotas, et semblait satisfait, lorsque Cléandre lui donna deux coups poignard dans le flanc et à la gorge. Les autres se joignirent à lui, et ils n'eurent pas de peine à faire périr un vieillard de 70 ans, qu'ils prenaient ainsi au dépourvu.

Telle fut la fin de cet homme recommandable à tant de titres, et qui, selon la remarque judicieuse des historiens, avait fait sans

Alexandre un grand nombre de belles actions, tandis qu'Alexandre n'avait exécuté rien de grand sans lui.

Prise et supplice de Bessus.

Un des lâches assassins de Darius, Bessus, s'était soustrait aux poursuites d'Alexandre. Mais le ciel, qui ne laisse jamais le crime impuni, le fit tomber entre les mains du roi de Macédoine, par une trahison semblable à celle qui l'avait rendu maître de l'infortuné roi de Perse. Spitamène, son confident, et deux autres de ses complices, s'emparèrent de lui, le chargèrent de chaînes, lui arrachèrent sa tiare et le manteau royal, et le menèrent tout nu à Alexandre. Ce prince lui reprocha en peu de mots l'exécration forfait dont il s'était rendu coupable, et le remit à Oxathrès, frère de Darius. Bessus eut d'abord le nez et les oreilles coupés; ensuite on le fit partir pour Ecbatane, où il devait périr sous les yeux de Sisygambis. Son supplice fut aussi terrible que son crime avait été atroce. On l'attacha par les bras et les pieds aux branches de quatre arbres courbés par force, et chacun, en se relevant, emporta un de ses membres.

Meurtre de Clitus.

Alexandre, digne favori de la victoire,

s'étant emparé de la province de Maracande, il en donna le gouvernement à Clitus. C'était un vieil officier qui avait servi avec la plus grande distinction sous Philippe; et qui, à la bataille du Granique, avait sauvé la vie à Alexandre. Un soir, qu'il avait soupé avec lui, et qu'à la suite de la débauche qui régnait ordinairement dans ces repas, il était pris de vin, il ne put entendre, de sang-froid, le roi de Macédoine vanter ses propres exploits, et rabaisser ceux de son père Philippe; il se tourna du côté de ceux qui étaient à table au-dessous de lui, et leur répéta un passage d'Euripide qui disait : que les Grecs avaient eu grand tort de ne faire graver sur les trophées de leurs victoires, que le nom du roi avec lequel ils avaient combattu, et de s'être ainsi privés de la gloire qu'ils avaient acquise au prix de leur sang. Alexandre, qui s'aperçut que Clitus venait de parler de lui, voulut savoir ce qu'il avait dit. Personne n'ayant répondu, Clitus prit la parole, et s'oublia au point de citer les exploits de Philippe et de leur donner la préférence sur ceux d'Alexandre. Il s'éleva alors une vive dispute entre le jeune prince et le vieux capitaine. Cependant Alexandre sut d'abord assez se contenir pour étouffer son ressentiment; mais Clitus ayant perdu toute mesure, et poussé l'insolence jusqu'à défendre hautement

Parménion , et à reprocher à son maître qu'il lui était redevable de la vie , Alexandre lui ordonna de sortir de table. « Il a raison , s'é- » cria Clitus en se levant, de ne pas souffrir à » sa table ceux qui lui disent la vérité, il » aime mieux passer sa vie avec de vils es- » claves, qui se trouveront honorés de payer » le tribut de leur adoration à cette riche » ceinture à la persanne , et à cette belle robe » blanche qu'il porte en leur honneur. » A ces mots , Alexandre , hors de lui-même , arracha un javelot de la main d'un de ses gardes et s'élança sur Clitus , qui forcé par les courtisans de prendre la fuite , disparut ; mais étant rentré , un instant après , par une autre porte , en chantant des vers où l'outrage contre Alexandre ne laissait plus d'équivoque , le roi de Macédoine le frappa de son javelot , et l'étendit d'un seul coup à ses pieds , en disant : « Va rejoindre Philippe et » Parménion. »

Ce meurtre ne fut pas plutôt commis , qu'Alexandre , accablé de remords , se livra au plus affreux désespoir. Il se jeta sur le corps de Clitus , et retirant le javelot tout sanglant , il se serait donné la mort , si ceux qui étaient présens ne l'en eussent empêché , et ne l'eussent arraché au triste spectacle de sa victime.

**Alexandre attaque et prend le rocher dit
PETRA-OXIANA.**

En poursuivant dans l'Orient sa marche triomphante, Alexandre approcha d'une roche occupée par Arimaze, Sogdien. Il était à la tête de trente mille hommes, et avait des vivres pour deux ans. Ce rocher était très-haut, escarpé de tous côtés, et on n'y pouvait parvenir que par un sentier très-étroit. Alexandre fit sommer Arimaze de se rendre; mais celui-ci lui demanda pour toute réponse, « s'il avait des ailes. »

Il n'en fallait pas tant pour irriter Alexandre. Il choisit aussitôt dans ses troupes trois cents jeunes gens accoutumés à gravir les montagnes, et leur dit de grimper de nuit jusqu'au sommet du roc. Malgré les obstacles que le terrain leur opposait, et malgré le vent et la neige qui engourdissaient leurs membres, ils parvinrent enfin à l'endroit le plus élevé, sur le déclin du jour suivant, après avoir perdu trente-deux de leurs compagnons. Ils essayèrent pendant la nuit de dormir, afin de se délasser de leurs fatigues; et quand le jour fut venu, une grande fumée leur ayant annoncé le lieu où se trouvaient les ennemis, ils élevèrent un drapeau blanc, comme ils en étaient convenus avec le roi. A ce signal, impatiemment attendu,

Alexandre envoya de nouveau vers Arimaze , et lui fit dire de regarder au-dessus de sa tête , afin de s'assurer que les soldats d'Alexandre avaient des ailes. En même temps, l'armée, jetant de grands cris, annonça qu'elle était disposée à livrer l'assaut. Si les historiens n'ont pas exagéré les dangers de cette attaque, par amour du merveilleux, il est constant qu'alors Arimaze perdit la tête : Au lieu de chercher à connaître le nombre d'assaillans qui étaient ainsi postés au-dessus de ses troupes, il offrit de se rendre, à condition qu'on épargnerait sa vie et celle de ses gens. Alexandre, toujours irrité, voulut l'avoir à discrétion. Le chef sogdien, ne presumant pas qu'il exercerait sur lui une vengeance cruelle, se rendit sans condition; mais à peine fut-il au pied de la roche, qu'Alexandre le fit battre de verges, et attacher en croix avec ses parens et ses principaux chefs. Quant au reste des troupes, on les donna comme esclaves, avec le butin, aux habitans des nouvelles villes bâties dans ces contrées.

Alexandre et Porus.

La résistance la plus opiniâtre qu'Alexandre éprouva dans l'Inde lui vint de Porus, un des plus puissans rois de cette contrée; et ce fut aussi envers ce prince que le conqué-

rant macédonien montra le plus de grandeur d'âme. Abisarès et Omphis (qui prit ensuite le nom de Taxile, sous lequel il est plus généralement connu), se soumirent à Alexandre; mais Porus, loin d'imiter leur conduite, se mit à la tête de son armée, et attendit son ennemi au passage de l'Hydaspe. Ses forces étaient de trente mille hommes de pied, six à sept mille chevaux, trois cents chars de guerre et quatre-vingt-cinq éléphants. Porus montait lui-même un de ces animaux beaucoup plus grand que tous les autres, et attirait les regards par sa brillante armure et sa taille gigantesque.

Alexandre avait d'abord essayé de passer l'Hydaspe de vive force; mais la largeur, la profondeur et la rapidité de ce fleuve lui ayant opposé des obstacles dont Porus sut tirer avantage, il eut recours à la ruse.

Celle qu'Alexandre employa est une des plus grandes preuves qu'il ait données de ses connaissances dans l'art militaire. Il laissa sur le bord opposé à Porus, une partie de son armée, et Cratère, qu'il fit revêtir des ornemens de la royauté, et à qui il ordonna de se montrer aux ennemis, au milieu de ses gardes.

Alors il se mit à la tête d'une troupe d'élite, et profitant de l'obscurité de la nuit, il passa le fleuve dans un endroit où une île as-

sez grande le partageait en deux. Déjà il atteignait cette île, lorsqu'un orage épouvantable assaillit son corps d'armée. Toujours intrépide, il n'en fut que plus opiniâtre à terminer sa périlleuse entreprise, et ce fut dans le moment même où les élémens semblaient conjurés contre lui, qu'il s'écria : « O » Athéniens ! à quels dangers je m'expose » pour mériter d'être loué par vous. » Paroles remarquables, qui prouvent que, désirant la gloire, il l'attendait surtout de ceux qui étaient les plus capables de la distribuer.

Les mouvemens de Cratère ayant, comme Alexandre l'espérait, attiré toute l'attention de Porus, le roi de Macédoine aborda enfin de l'autre côté du fleuve sans obstacles, et sans autre perte que celle d'une seule barque. Aussitôt il rangea en bataille les six mille hommes d'infanterie et les cinq mille cavaliers qui étaient passés avec lui, et prit les devans avec ces derniers.

Porus, instruit de son passage, envoya, contre lui son fils avec cent vingt chars et deux cents chevaux. Ce jeune prince fut vaincu, et perdit la vie.

Mais bientôt le vainqueur eut à combattre toutes les forces de Porus, et comme son infanterie avait eu le temps de le rejoindre, il accepta fièrement la bataille, malgré l'infériorité de ses forces. Les éléphans des ennemis

jetèrent à plusieurs reprises le désordre dans ses rangs, mais enfin sa rare valeur et ses savantes dispositions, parfaitement secondées par le dévouement, la discipline et l'ardeur de ses troupes, l'emportèrent sur l'acharnement des ennemis; et Cratère, ayant alors passé le fleuve, compléta la déroute des Indiens. Un second fils de Porus, et plusieurs de ses généraux périrent. L'on porte à vingt mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers la perte des Indiens; celle d'Alexandre fut peu considérable, ainsi qu'il arrivait presque toujours; preuve irrécusable qu'indépendamment de leur courage, les Grecs avaient sur ces barbares l'avantage d'être mieux pourvus qu'eux d'armes offensives et défensives.

Ce fut dans cette bataille que mourut le fameux cheval Bucéphale. Quelques historiens assurent que ce fut simplement de fatigue et de vieillesse, mais d'autres ont donné sur sa mort des détails qui paraissent tenir de la fable. Ils prétendent que, percé de coups, et sentant bien qu'il allait périr, cet animal, doué d'une raison presque semblable à celle de l'homme, se retira de la mêlée pour que son maître fût en sûreté, et qu'il expira aussitôt. On peut s'étonner qu'on ne lui ait pas fait prononcer alors quelque discours prophétique dans le goût de celui qu'Homère

prête à l'un des chevaux d'Achille. Au reste, Alexandre donna le nom de *Bucéphalie* à l'une des deux villes qu'il bâtit après la défaite de son ennemi, et l'autre fut appelée *Nicée*, d'un mot grec qui correspond à celui de *Victoire*.

Porus resta sur le champ de bataille aussi long-temps que quelques-uns de ses corps de troupes combattirent, et même après leur déroute. Quoiqu'il fût blessé à l'épaule, il défiait, placé sur son éléphant, les Macédoniens comme du haut d'une forteresse. Alexandre, que la valeur de ses ennemis intéressa toujours, voulut sauver les jours de Porus, et lui envoya à cet effet Taxile pour l'inviter à se fier à sa générosité; mais à peine Porus eut-il aperçu ce prince, qu'il s'écria : « Quoi ! » c'est Taxile que je vois, ce traître à sa » patrie et à ses alliés ! » et aussitôt il voulut le percer d'un javelot. Taxile se retira. D'autres messagers furent plus heureux. Porus les écouta, et même un de ses amis intimes, nommé Méroé, lui persuada de ne plus prolonger une résistance désormais inutile. Alexandre vint au-devant de lui, et fut frappé de sa taille, qui, dit-on, était de plus de cinq coudées ou sept pieds et demi de haut. Porus ne se montra point abattu; et quand Alexandre lui demanda comment il voulait qu'on le traitât : « En roi, fut sa seule ré-

» ponse. — Ne demandez-vous rien de plus?
 » reprit Alexandre. — Non, ajouta Porus,
 » tout est compris dans ce mot. » Bien loin
 de diminuer les possessions de Porus, Alexan-
 dre y ajouta, au contraire, quelques-unes
 des provinces qu'il venait de conquérir; et
 Porus mit le comble à ce que sa manière
 d'agir avait eu de recommandable, en con-
 servant envers Alexandre une inviolable fi-
 délité.

**Les murmures des Macédoniens engagent Alexan-
 dre à revenir sur ses pas.**

Alexandre était parvenu sur les bords de
 l'Hyphase, et se préparait à passer ce fleuve,
 lorsque les bruits qui se répandirent dans son
 armée, y excitèrent un mécontentement gé-
 néral. On disait que, pour arriver jusqu'au
 Gange, il fallait marcher pendant onze jours
 au milieu des déserts; qu'au-delà de ce fleu-
 ve, le plus grand de tous ceux dont l'Inde
 est arrosée, des peuples qu'on nommait Gan-
 garides et Prasiens, se préparaient à faire une
 vigoureuse résistance. On portait leurs for-
 ces à deux cent mille hommes de pied, vingt
 mille chevaux, deux mille chars et trois
 mille éléphants. Le désir de revoir leur pa-
 trie, et le chagrin d'avoir toujours de nou-
 veaux ennemis à combattre, inspirèrent aux
 soldats des murmures dont le Roi dut être

alarmé. Il harangua ses troupes, leur représenta leurs triomphes successifs, et voyant qu'ils gardaient un morne silence, il finit par leur adresser de vifs reproches : tout fut inutile. Un des plus vieux et des plus recommandables de ses généraux, Cœnus, se chargea de l'emploi dangereux de répondre au nom de l'armée. Il ne perdit point le respect qu'il devait au monarque, mais il fit sentir avec adresse les motifs qui portaient les soldats macédoniens à désirer le repos. A peine eut-il fini, que les cris et les pleurs mêmes des soldats donnèrent une nouvelle force à ses raisonnemens. Alexandre, désespéré d'un contre-temps qui le forçait de renoncer à ses projets les plus chers, s'enferma dans sa tente, et y resta pendant deux jours, sans parler même à ceux qu'il admettait dans sa familiarité; mais enfin, lorsqu'il vit que l'armée persistait dans sa résolution, il fit publier l'ordre du retour. Ses soldats, qui avaient toujours eu pour lui autant d'attachement que d'admiration, reçurent cet ordre comme un bienfait; et ses louanges retentirent par tout le camp. Avant de revenir sur ses pas, il fit élever douze autels, tant pour rendre aux dieux des actions de grâces, qu'afin de laisser dans ces contrées lointaines, des monumens de ses victoires. Ce fut à Porus qu'il donna tout ce qu'il avait conquis jusqu'à

L'Hyphase, après l'avoir réconcilié avec Taxile. Quant à Coenus, il ne jouit pas longtemps de la reconnaissance de l'armée, il mourut de maladie, lorsqu'Alexandre était sur les bords de l'Acésine.

Alexandre dans la capitale des Oxydraques.

De toutes les preuves de valeur qui signalèrent la glorieuse carrière d'Alexandre, celle qu'il donna au siège de la capitale des Oxydraques est la plus éclatante.

L'assaut de cette ville ayant été décidé, il saisit une échelle et monte le premier. Ceux de sa suite s'empressent aussitôt de le suivre; leur poids fait rompre l'échelle, et il reste seul exposé sur la brèche. Ses troupes frémissent d'effroi; mais lui, prudemment téméraire, saute du haut de la muraille dans la ville, et frappant tous ceux qui veulent s'opposer à son passage, il marche droit au général ennemi, et le tue; alors on le poursuit de toutes parts; on est sur le point de l'environner, lorsqu'il s'adosse à un arbre, et s'y défend en désespéré. Les Indiens n'osent pas l'approcher. Cependant l'un d'eux, plus hardi que les autres, lui lance une flèche, longue de trois pieds, qui lui fait une forte blessure dans le côté droit. Le sang jaillit en abondance, ses forces l'abandonnent, il tombe épuisé. Le croyant mort, l'Indien se dispose

à le dépouiller. Alexandre l'aperçoit, le guette, et lui enfonce le poignard dans le cœur. Au même instant, ses troupes accourent, le délivrent, et maîtresses de la ville, elles passent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe.

La flèche étant dentelée, il fallut élargir la plaie pour la retirer. Alexandre souffrit avec une extrême fermeté cette opération douloureuse, et après avoir passé sept jours dans un assez grand danger, il se fit voir à son armée, dont il reçut les félicitations et les vœux.

**Singulière circonstance du retour d'Alexandre
en Perse.**

Alexandre ayant pénétré dans les Indes, ainsi qu'on prétendait que Bacchus y était autrefois venu, voulut imiter le triomphe de ce Dieu. Il se fit traîner par huit chevaux sur un char magnifique, surmonté d'une espèce de théâtre ou de salle en plein air, où le Prince et ses amis se livraient aux plaisirs de la table. D'autres chars semblables portaient des tentes ou des cabanes. Le long des chemins et aux portes des maisons, le vin était distribué en abondance aux soldats; des bacchantes échevelées parcouraient les campagnes qui retentissaient de leurs cris et du son de leurs instrumens. Cette marche si ex-

traordinaire pour une armée dont la discipline avait surtout assuré les victoires , dura, dit-on , sept jours entiers , et fut accompagnée d'excès de toute espèce. Quinte-Curce observe sagement que les Macédoniens furent très-heureux de ne pas être attaqués par les peuples qu'ils avaient vaincus , puisqu'en effet il n'eût pas été difficile à un petit nombre d'hommes déterminés d'anéantir les conquérans de l'Asie.

Nouvelle révolte des Macédoniens. — Intrépidité d'Alexandre.

Alexandre était , avec son armée , près de la ville d'Apis , sur les bords du Tigre , lorsqu'il fit publier qu'il renverrait dans leurs foyers les Macédoniens à qui leur âge et leurs blessures ne permettraient plus d'être propres au service. Son intention était de les récompenser , et de leur procurer un retour honorable ; mais l'armée ne pénétra point sa pensée. Déjà mécontente de ce qu'il avait admis des Persans et d'autres étrangers parmi ses troupes , elle crut que son dessein était d'établir le siège de son empire en Asie , et de licencier ainsi successivement tous ses anciens soldats. Aussitôt , sans égard pour les remontrances de leurs officiers , les Macédoniens se rassemblèrent tumultueusement , et , pour la première fois , prenant envers Alexandre le

ton de la révolte, ils lui demandèrent à grands cris qu'il les licenciât tous, puisqu'il méprisait les compagnons et les instrumens de ses victoires. Quelques-uns même osèrent ajouter à l'outrage de coupables ironies, et lui dirent de faire la guerre, ainsi qu'il le jugeait convenable, sans autre secours que celui de son père Ammon.

Aussitôt Alexandre, au lieu de leur répondre, s'élance de son tribunal, désigne à ses gardes les principaux mutins, et à l'instant même en envoie treize au suplice. A la vue de cet acte imposant d'autorité, l'armée est frappée comme d'un coup de foudre. Les soldats tremblent, et, les yeux baissés, n'osent proférer une seule parole. Alors Alexandre, remontant sur son tribunal, leur reproche, du ton le plus sévère, les bienfaits dont ils ont été comblés, tant par son père Philippe que par lui-même, et termine par ces terribles paroles : « Je vous accorde à tous le congé » que vous me demandez. Allez faire connaître à tout l'univers que vous avez abandonné votre roi parmi les nations vaincues, » dont l'affection envers lui a surpassé la » vôtre. » Alors se retirant dans sa tente, il casse son ancienne garde, en forme une autre toute composée de Persans, et reste enfermé sans vouloir admettre qui que ce soit en sa présence.

Quand l'armée sut qu'Alexandre avait confié aux Persans la garde de sa personne, sa douleur ne connut point de bornes. Les soldats environnèrent sa tente en poussant des cris et des gémissemens; ils jetèrent leurs armes à terre, et protestèrent qu'ils ne se retireraient pas sans avoir obtenu leur pardon. Alexandre ne put résister à un repentir si touchant et si sincère. Il sortit, mêla ses larmes à celles de ses fidèles compagnons d'armes; et, après quelques légers reproches, il fit renaître parmi eux la joie et le bonheur, en les assurant qu'il leur rendait son amitié.

Il accomplit ensuite son dessein de renvoyer tous ceux qui ne pouvaient porter les armes, et, outre de riches présens, il leur accorda de grands honneurs. Il voulut qu'ils eussent toujours les premières places dans les théâtres, et qu'ils y assistassent couronnés. Il ordonna de plus, que la paie de ceux qui étaient morts dans son expédition, fût accordée à leurs enfans, tant qu'ils seraient en bas âge. Cratère fut nommé chef et conducteur de ces soldats émérites. Il devait, de plus, remplacer Antipater dans le gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie et de la Thrace. Antipater, suspect au Roi, et depuis long-temps accusé par la reine Olympias d'aspirer à l'indépendance, reçut l'ordre de se rendre auprès du Roi et de lui amener

des recrues. La mort d'Alexandre anéantit ces dispositions.

Mort et funérailles d'Ephestion.

Depuis qu'Alexandre n'eut plus à redouter Darius, ses fêtes, comme on n'a eu que trop de sujet de l'observer, furent toujours signalées par de honteux excès, et surtout par ceux du vin. Il était à Ecbatane, capitale de la Médie, lorsque, pour employer les talens de trois mille danseurs ou machinistes qui lui étaient arrivés de la Grèce, il célébra des jeux et des réjouissances publiques. Ses courtisans avaient, comme lui, contracté l'habitude de s'enivrer; et son fidèle ami, son favori Ephestion, perdit la vie au milieu des débauches. Il fut regretté par l'armée, et même par ceux qui auraient pu être jaloux de son crédit sur l'esprit du Roi; car il s'était toujours empressé de rendre service aux autres, et n'avait montré aucun orgueil. La douleur d'Alexandre alla jusqu'à l'extravagance; elle lui fit même prendre une résolution odieuse. En attendant qu'il rendit les derniers honneurs à son ami, dont il fit transporter le corps à Babylone, il marcha contre un peuple belliqueux, habitant les montagnes de la Médie, et que les rois de Perse n'avaient jamais pu soumettre. Ces hommes courageux, nommés les Cosséens, furent forcés de

céder à l'ascendant d'Alexandre, et on les extermina tous, en donnant à ce massacre le nom de *Funérailles d'Ephestion*.

Les véritables funérailles de ce favori eurent ensuite lieu. Toutes les villes voisines de Babylone eurent ordre de contribuer à les rendre magnifiques. Alexandre voulut que le feu, appelé par les Perses *le feu sacré*, fût éteint, dans toute l'Asie, jusqu'après la fin de la cérémonie. Mais comme cette marque publique de douleur n'avait lieu qu'à la mort des rois, on en tira, contre Alexandre lui-même, un augure funeste qui, peu de temps après, se trouva réalisé. Tous les officiers et les courtisans s'empressèrent de témoigner leurs regrets, et, pour se rendre agréables au monarque, firent exécuter en or ou en ivoire des portraits d'Ephestion.

Le catafalque, surmonté d'une quantité prodigieuse de représentations d'animaux, de bas-reliefs, de proues de vaisseaux, et de riches étoffes, où les matières les plus précieuses étaient prodiguées, s'élevait presque à deux cents pieds; c'était l'ouvrage de Stésicrate, architecte et machiniste fameux, dont l'imagination avait toujours quelque chose de gigantesque, à en juger par la proposition qu'il avait faite à Alexandre peu de temps auparavant.

Il lui avait demandé la permission d'exécu-

ter sa statue, en se servant du mont Athos, en Thrace, comme d'un bloc de marbre. Dans la main gauche du prodigieux colosse, devait être une ville peuplée de dix mille habitants, la droite aurait versé un fleuve dont les eaux se seraient perdues dans la mer. Tout partisan qu'était Alexandre des projets extraordinaires, il ne crut probablement pas que celui-ci pût être exécuté, et il répondit sagement à l'artiste qu'il suffisait que le mont Athos éternisât déjà la folie d'un roi. Il faisait allusion à Xerxès, qu'on avait accusé d'avoir écrit à cette montagne une lettre extravagante par laquelle il la menaçait de la faire couper et jeter dans la mer. Mais Alexandre disait qu'il aurait pour monumens le mont Caucase, le fleuve Tanaïs et la mer Caspienne, qu'il avait traversés en vainqueur.

On dit que la dépense totale du tombeau d'Ephestion fut de douze mille talens (1). Tout ce faste ne satisfit point encore Alexandre. Il envoya vers Jupiter-Ammon, pour savoir si on ne pourrait pas décerner à

(1) Les modernes ont donné et dû donner, à diverses époques, des évaluations différentes du *talent*; mais en le portant, comme dans le dix-septième siècle, à mille écus, ce serait 36,000,000 d'alors, et presque le double aujourd'hui.

Ephestion les honneurs divins. Il était difficile que le Dieu ne témoignât pas de la bienveillance à son fils, vainqueur et maître de tant de nations; il répondit, par l'organe de ses prêtres, qu'on pouvait adorer Ephestion comme demi-dieu. Alexandre donna l'exemple de lui offrir des sacrifices, et commanda à Cléomène, gouverneur d'Egypte, de bâtir deux temples à Ephestion, l'un à Alexandrie, et l'autre dans l'île de Paros. Les temples se multiplièrent, et l'on fut bientôt obligé de croire à la divinité du favori d'Alexandre; sous peine de la vie. Un officier, qui avait eu des liaisons d'amitié avec lui, ayant pleuré en passant près de son tombeau, manqua d'expier par sa mort cette louable sensibilité. Alexandre enfin se glorifia, non-seulement d'avoir un dieu pour père, mais de faire lui-même des dieux.

Maladie et Mort d'Alexandre.

De retour à Babylone, Alexandre s'occupait des embellissemens de cette ville, dont il voulait faire la capitale de son empire, et des nouveaux projets qu'il méditait. Il songeait, dit-on, à faire par mer le tour de l'Afrique, ou à découvrir entièrement toutes les nations situées autour de la mer Caspienne; à conquérir l'Arabie, à dompter Carthage, enfin à subjuguer le reste de l'Europe.

Cependant, avant qu'il entrât dans Baby-lone, les devins, les mages auxquels il avait toujours foi, lui avaient prédit de grands malheurs s'il venait dans cette ville. Il partageait son temps entre des expiations pour apaiser les dieux. (ne se ressouvenant sans doute plus qu'il était fils de Jupiter), et des festins dans lesquels il se livrait à toute son intempérance pour le vin.

Un matin, et lorsqu'il venait de passer la nuit dans la débauche, il consentit à se rendre chez Médius, un de ses favoris, pour se livrer de nouveau au plaisir de la table.

Ici s'offre cette question tant discutée : si Alexandre mourut d'un excès de vin, ou par le poison. Exposons d'abord les faits qui établissent l'évidence de la première assertion.

On dit donc (quelqu'incroyable que la chose puisse paraître) qu'Alexandre, placé parmi vingt convives, commença par boire à la santé de chacun d'eux, et leur fit ensuite raison à tous l'un après l'autre. Après avoir vidé quarante fois sa coupe, il se fit apporter le vase qu'on appelait la *coupe d'Hercule*, et dont on évalué la capacité à six de nos bouteilles, but toute entière cette coupe immense, la remit à un Macédonien appelé Protéas, la reprit et la but encore en entier. Cette fois, il tomba sans connaissance, et fut saisi d'une violente fièvre. Des éphé-

mérides, ou bulletins journaliers de sa maladie, sont parvenus jusqu'à nous, ils prouvent qu'il s'affaiblissait progressivement, mais que, dans l'intervalle de son mal, il s'occupait encore du départ de la flotte et de l'armée.

Lorsqu'il sentit que sa mort approchait et que sa voix s'éteignait par intervalles, il tira de son doigt son anneau, et le donna à Perdicas, en lui recommandant de faire porter son corps au temple de Jupiter-Ammon.

Ses soldats, en pleurs, vinrent lui baiser la main. On lui demanda quel successeur il choisissait : « Les plus digne, » répondit-il ; mot très-remarquable, qui peut également prouver la grandeur de son âme, et la pensée où il était qu'après sa mort on aurait peu d'égard à son choix. Ce qui confirmerait dans cette dernière opinion, c'est qu'il ajouta : « Je prévois que vous rendrez mes funérailles » bien sanglantes. »

Perdicas lui ayant demandé quand il voulait qu'on lui rendît les honneurs divins, il répondit : « Quand vous serez tous heureux. »

Ce furent là ses dernières paroles, et bientôt il expira. Il était âgé de trente-deux ans et huit mois, et avait régné douze ans. L'époque de sa mort est marquée au milieu du printemps de la première année de la 114^e olympiade.

On rapporte, comme une nouvelle preuve que l'excès du vin seul le fit périr, l'état où se trouva son corps pendant plusieurs jours; car à peine le conquérant de tant d'immenses pays eut-il rendu le dernier soupir, que ses officiers principaux, occupés de leurs intérêts, laissèrent son cadavre à l'abandon. Or, dans un climat aussi chaud que celui de Babylone, il resta plusieurs jours sans se corrompre.

Cependant, l'opinion qu'Alexandre mourut empoisonné, fut de tout temps accréditée; on a même donné des détails à ce sujet. Antipater, a-t-on dit, rappelé quelque temps auparavant de son gouvernement, et remplacé par Cratère, avait envoyé à ses fils Cassandre et Iolas un poison très-subtil, qui n'était autre qu'une eau extrêmement froide, venant d'un rocher d'Arcadie nommé *Monacris*. Iolas, étant un des échansons du Roi, aurait mis dans sa boisson ce poison que l'on n'avait pu apporter que dans un vase fait de la corne du pied d'un mulet.

Les plus judicieux historiens ont rejeté cette opinion. Voltaire s'en moque, et l'auteur de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, le savant, le judicieux de Sainte-Croix, se prononce entièrement contr'elle; quoique, selon son usage de tout peser dans les balances de la justice, il rapporte

toutes les autorités sur lesquelles on l'a appuyée.

Traits divers qui honorent Alexandre.

Ce prince vit un jour un Macédonien qui , après avoir conduit un mulet chargé d'or appartenant à la couronne , avait été lui-même obligé de porter le sac à cause de la fatigue de cet animal. Le soldat succombait sous le poids , lorsqu'Alexandre lui dit : « Tâche , » mon ami , de conserver assez de force pour » porter cet or dans ta tente , car il t'appar- » tient , je te le donne. »

Pendant une marche forcée , à midi , il était accablé par la chaleur et la soif. On lui apporta dans un casque de l'eau , très-rare en cet endroit. Il allait en boire , lorsqu'il vit que tous ceux qui l'accompagnaient la dévoreraient des yeux. « Il n'y aurait pas assez d'eau » pour nous tous , dit-il ; et , si je buvais seul , » la soif des autres s'en accroîtrait encore. » Alors il répandit l'eau à terre jusqu'à la dernière goutte.

Une autre fois il rencontra un simple soldat demi-mort de froid ; il le plaça lui-même sur son siège , qui était auprès du feu , en disant : « C'est chez les Perses un crime digne » de mort que de s'asseoir à la place du Roi , » mais pour toi cette action te conservera la » vie. »

Pompe funèbre d'Alexandre.

Aridée, frère d'Alexandre, ayant été chargé de ses funérailles, n'employa pas moins de deux ans à en faire les préparatifs. Voici, à-peu-près, la description qu'en fait Diodore de Sicile :

Le char qui conduisait la dépouille mortelle d'Alexandre, avait quatre timons attelés chacun de quatre rangs de mulets, de sorte que ces animaux devaient être, en tout, au nombre de soixante-quatre, sur seize de front, tous couverts d'or et avec des colliers enrichis de pierres précieuses.

Un pavillon d'or de douze pieds de large sur dix-huit de long surmontait le char; des bas-reliefs, des lions et des statues d'or le décoraient; au pied d'un trône d'or, sous ce pavillon, était le cercueil d'Alexandre, tout en or, à demi rempli d'arômes, et couvert d'une étoffe de pourpre brochée d'or; entre le trône et le cercueil brillaient les armes que le conquérant avait portées dans ses batailles; le pavillon était aussi couvert, en dehors, d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or; le haut se terminait par une grande couronne d'or composée de branches d'olivier : des ouvriers accompagnaient le char pour remédier aux accidens; d'autres applanissaient les chemins. On prit des précautions extraordinaires, dont

nous pouvons difficilement nous former l'idée, pour qu'il ne souffrît point de l'inégalité du terrain; et par ce moyen, escorté des gardes d'Alexandre, il parcourut un espace que de Sainte-Croix évalue à trois cent cinquante lieues.

La magnificence du spectacle et le souvenir d'Alexandre, firent qu'on se porta en foule sur les chemins pour voir passer ce char, destiné d'abord à se rendre au temple d'Ammon, comme Alexandre l'avait désiré.

Il n'y alla cependant pas. On avait répandu un oracle portant, que le lieu où le corps d'Alexandre serait déposé deviendrait le plus heureux de la terre.

Ptolémée partit d'Egypte, et alla au-devant du convoi avec un corps de troupes légères. On conduisit le corps d'abord à Memphis, puis à Alexandrie. Ptolémée fit ériger en cette dernière ville un temple magnifique, dans lequel tous les honneurs que la Grèce accordait aux demi-dieux furent rendus à Alexandre.

Eschine et Démosthène.

Eschine, le rival de Démosthène en éloquence, aussi vain que lui, et aussi brave qu'il l'était peu, se montra constamment son antagoniste à la tribune, et dans ses négociations avec Philippe. La différence de leurs ta-

lens se fit connaître, surtout lorsque les Athéniens, reconnaissans de ce que Démosthène avait relevé à ses dépens les murs de leur ville, lui décernèrent une couronne d'or. Eschine voulut faire annuler ce décret. Les deux plus grands orateurs de la Grèce prononcèrent alors deux harangues regardées comme des chefs-d'œuvre, surtout celle de Démosthène. Les mœurs grecques permirent d'y insérer des injures et des personnalités qui doivent nous paraître grossières, mais la plus grande partie du discours de Démosthène offre des beautés supérieures, qui sont de tous les pays et de tous les temps.

Quoiqu'à l'époque où cette lutte politique et littéraire eut lieu, le parti des Macédoniens qui protégeait Eschine, fût puissant à Athènes (c'était huit ans après la bataille de Chéronée et postérieurement à la ruine de Thèbes), Eschine fut condamné à l'exil. Il se rendit à Rhodes, où il allait s'embarquer; Démosthène courut sur ses pas, et l'obligea de recevoir une somme d'argent qui lui devenait nécessaire dans la situation critique où il se trouvait placé. « Comment, s'écria-t-il, ne » regretterais-je pas une patrie où je laisse un » ennemi dont les amis que je pourrais trouver ailleurs n'égaleront pas la générosité ! »

Il professa l'éloquence à Rhodes, et commença par lire à ses disciples les deux fa-

meuses harangues. La sienne fut très-applaudie; mais quand il lut celle de Démosthène, les acclamations n'eurent plus de bornes. Eschine, alors prononça ces mots devenus justement fameux, et qui ne l'honoraient pas moins que son vainqueur : « Eh ! que serait-ce donc, » si vous l'aviez entendu lui-même ! »

Démosthène est condamné à l'exil. — Son rappel.
— Il est, de nouveau, forcé de fuir.

On a dit que la conduite publique de Démosthène ne fut pas toujours irréprochable ; en voici une triste preuve :

Tandis qu'Alexandre était dans les Indes, Harpalus, gouverneur de Babylone, s'était tellement rendu odieux par ses débauches, ses injustices et ses rapines, que, quand il fut informé du retour du Roi, et de la sévérité dont il avait déjà usé envers plusieurs de ses lieutenans qui avaient prévariqué, il s'enfuit avec la somme énorme de cinq mille talens, et vint à Athènes. Les orateurs coururent, pour la plupart, lui offrir leur éloquence vénale. Il essaya de gagner Phocion; mais un homme qui avait refusé les présens de Philippe et d'Alexandre, ne pouvait pas prêter l'oreille aux propositions d'Harpalus. Il déclara qu'il allait parler contre lui s'il continuait de corrompre les citoyens.

Démosthène s'exprima d'abord de même,

et annonça qu'il allait dénoncer Harpalus : mais une coupe de la valeur de vingt talens et vingt autres en argent changèrent totalement ses résolutions. Le lendemain du jour où il avait reçu les présens d'Harpalus, il se rendit sur la place, le cou enveloppé de morceaux de laine, et donna pour cause de son silence une extinction de voix. On ne fut pas dupe, et les plaisans, toujours prêts, dans Athènes, à saisir l'occasion d'exercer leur esprit, firent sur son mal prétendu un jeu de mots dont on ne peut offrir l'équivalent en français :

Il était, disaient-ils, atteint, non d'une *esquinancie*, mais d'une *argyrancie*, c'est-à-dire d'une maladie causée par l'argent qu'il avait reçu d'Harpalus.

Quand la vérité fut entièrement connue, on chassa de la ville Harpalus; et Démosthène fut condamné à une amende de cinquante talens. Mis en prison, il s'enfuit; mais il regretta sa patrie, et, tantôt à Égine, tantôt à Trézène, il tourna sans cesse vers l'Attique des yeux baignés de larmes. Rollin remarque très-bien que Cicéron montra dans son exil la même faiblesse. Faut-il s'en étonner? Chacun de ces deux grands orateurs regretta le théâtre de sa gloire, le seul de la terre où son éloquence eût brillé et pût briller de tout son éclat.

Démosthène était à Mégare, lorsqu'il se joignit aux ambassadeurs d'Athènes, pour déterminer les Grecs à combattre Antipater. Son éloquence triompha cette fois encore; et il engagea dans la ligue plusieurs villes puissantes, telles que Corinthe, Argos et Sicyone. Les Athéniens, reconnaissans, le rappelèrent aussitôt. Son retour fut un véritable triomphe, mais il n'en jouit pas long-temps. Antipater, d'abord vaincu, remporta ensuite, près de Cranon, une victoire signalée sur les Grecs, et marcha vers Athènes. Démosthène et ceux de son parti abandonnèrent une ville qui n'avait ni le pouvoir ni la volonté de se défendre. Alors ce même peuple, qui avait prodigué tant d'honneurs à Démosthène, empressé de donner à croire au vainqueur que les fuyards étaient les seuls qui eussent voulu lui faire la guerre, rendit, sur la proposition de l'orateur Démades, un décret qui les condamnait à la mort.

Mort de Démosthène.

Si quelques traits de la vie de Démosthène ont pu prêter à une juste censure, sa mort fut honorable. Ainsi que Cicéron, il paya de sa vie l'emploi qu'il avait fait de ses talens en faveur de sa patrie.

Ce fut un nommé Achias, qui exerça pendant un assez long laps de temps la profession

d'acteur tragique, qu'Antipater choisit pour être l'exécuteur de ses vengeances. Ayant appris que Démosthène s'était réfugié dans l'île de Calaurie, et qu'il s'y était mis sous l'inviolable protection de Neptune, il y passa accompagné de quelques soldats thraces, et employa tous ses efforts pour obtenir qu'il se rendît auprès du gouverneur de la Macédoine, lui donnant toujours l'assurance que sa vie serait en sûreté. Mais Démosthène, frappé de l'idée que le seul but de cette invitation était de lui faire quitter le temple qu'il avait choisi pour asile, et craignant en conséquence, qu'Antipater ne le fît mourir dans les plus cruels supplices, il avala du poison, dont il avait eu la précaution de se pourvoir, et quand il sentit arriver sa dernière heure, il se traîna à l'autel, soutenu par quelques-uns de ses gens, et tomba mort aux pieds de la statue de Neptune.

Peu de temps après, les Athéniens lui décernèrent une statue de bronze, et décrétèrent que l'aîné de sa famille serait toujours nourri dans le prytanée, aux dépens du public. Au bas de cette statue, on lisait une inscription formée de deux vers élégiaques (c'est-à-dire d'un hexamètre et d'un pentamètre). En voici le sens :

« Démosthène, si ta force eût égalé ton

» génie et ton éloquence, jamais Mars le Macédonien n'eût triomphé de la Grèce. »

Particularités sur Phocion.

Disciple de Platon et de Xénocrate, Phocion ne se borna point à pratiquer la vertu ; il prit aussi part aux affaires publiques , mais sans brigues , sans ambition , et surtout sans flatter le peuple. Il ne parlait guère dans les assemblées que pour dire des vérités dures. Son éloquence concise et nerveuse produisait toujours un grand effet sur l'esprit de la multitude. Quand Démosthène , dont jamais il ne partagea les opinions , le voyait monter à la tribune , il disait : « Voici la hache qui va » trancher mes raisonnemens. » Phocion appréciait si bien la faveur populaire , qu'un jour , se voyant applaudi , il se retourna , et dit à ceux qui étaient près de lui : « J'aurai » sans doute laissé échapper quelque sottise. » Habile guerrier , il s'opposa deux fois avec avantage aux projets ambitieux de Philippe ; et telle était la confiance qu'il inspirait , que le peuple , qui ne l'aimait pas , le nomma quarante-cinq fois général. Ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il éprouva la monstrueuse ingratitude des Athéniens.

Ce qui doit peut-être faire le mieux penser de son caractère , c'est qu'ayant toutes les qualités qui pouvaient lui assurer une grande

réputation militaire, il fut constamment partisan de la paix. Il savait que les Athéniens étaient parvenus à un tel degré de corruption, qu'il ne leur était pas possible de faire la guerre avec avantage. Le patriotisme de Démosthène ne lui faisait pas illusion : il y voyait au moins autant le désir de la célébrité que l'amour de la patrie. Un orateur qui n'avait d'autres qualités que son éloquence, lui disait un jour : « Vous conseillerez donc tous » jours la paix ? — Oui, répondit Phocion, » quoique je sache très-bien qu'en temps de » paix vous aurez de l'autorité sur moi, et » que je vous commanderais en temps de » guerre. »

La prêtresse de Delphes, qui, selon l'heureuse expression de Démosthène *philippisait*, déclara un jour que tous les Athéniens étaient du même avis, à l'exception d'un seul. En lui dictant cet oracle, Philippe avait voulu rendre Démosthène odieux ; mais cet orateur se défendit de l'inculpation, et prétendit que l'homme désigné était son adversaire Eschine. Un jour qu'en présence du peuple, ils prolongeaient leurs ridicules débats à ce sujet, Phocion leur ferma la bouche par ces mots : « Ne cherchez pas plus long-temps » cet homme ; c'est moi, qui n'approuve rien » de ce que vous dites ni de ce que vous » faites. »

Sa réponse à l'orateur Hypéride , prouve que s'il désirait dissuader le peuple de la guerre , ce n'était pas uniquement dans le dessein de fronder l'opinion la plus générale : « Quand conseillerez-vous donc la guerre ? » lui dit cet orateur. — Quand je verrai , lui » dit Phocion , les jeunes gens observer la » discipline , les riches aider l'état de leur » fortune , et les orateurs cesser d'épuiser le » trésor public. »

Son désintéressement , sa frugalité , sa simplicité étaient extrêmes ; il marchait toujours pieds nus , et ne portait de manteau que lorsque le froid était rigoureux. Aussi , les soldats disaient-ils en riant : « Phocion a pris son » manteau , c'est un signe que l'hiver sera » rude. »

Lorsque Démosthène dit qu'il importait d'éloigner de l'Attique le théâtre de la guerre , et de le transporter en Béotie : « Occupez-vous » moins , dit Phocion , de savoir où vous li- » vrerez la bataille , qu'où vous la gagnerez. » Cette bataille fut celle de Chéronée , qui justifia tous les sinistres pressentimens de Phocion.

Le seul tort que les Athéniens se crurent en droit de lui reprocher , et qu'ils punirent si cruellement , augmente encore , aux yeux des gens sensés , la considération que méritait sa prudence. Témoin de toutes les folies , de tous les excès du peuple , il désirait qu'au

moment où les Macédoniens vainqueurs exerçaient sur lui la plus grande influence, il fût conduit par des chefs habiles qui pussent le préserver de ses propres erreurs, et lui conserver quelque ombre de l'existence politique. Il préférerait, en un mot, le gouvernement de quelques hommes sages, à une tumultueuse démocratie. Telle fut l'opinion qui le conduisit à une mort funeste.

Mort de Phocion.

Les liaisons de Phocion avec les Macédoniens, et surtout avec Nicanor, le rendirent suspect aux Athéniens. On l'accusa de trahison, il se réfugia près de Polysperchon, qui le renvoya au jugement du peuple.

Phocion ayant toujours été d'un avis opposé à celui de Démosthène, il n'était pas présumable que, quand l'un d'eux avait été condamné par le peuple, l'autre le fût aussi; mais ils avaient affaire aux Athéniens, et tous deux périrent d'une mort funeste.

Quand Phocion parut au nombre des accusés, les gens de bien se voilèrent la tête, et répandirent des larmes. Phocion, accusé d'avoir voulu établir l'oligarchie, essaya plusieurs fois de se défendre, et fut toujours interrompu par les vociférations de la populace, ainsi que par celles des esclaves, des étrangers, des hommes notés d'infamie, qu'au

mépris de toutes les lois on avait admis à voter. Phocion, sûr du sort qui lui était réservé, s'y résigna. Il déclara qu'il consentait à mourir, mais il demanda que l'on ne prononçât point la mort des autres accusés. Tous furent condamnés et mis en prison. Phocion y marcha d'un air aussi serein que quand il sortait de l'assemblée pour aller commander l'armée, et faire échouer les projets de Philippe. Un misérable lui cracha au visage; il dit seulement aux magistrats : « qu'ils de- » vraient bien empêcher de telles indignités. »

Un de ses amis lui demanda s'il désirait recommander quelque chose à son fils : « Oui, » certes, répondit-il : dites-lui de ma part de » ne jamais se souvenir de l'injustice des Athé- » niens. » Aussitôt il prit la ciguë, et mourut avec cette tranquillité d'âme qui l'avait caractérisé dans tous les momens de sa vie.

Comme sa mort arriva le jour d'une procession publique, plusieurs citoyens, passant devant sa prison, ôtèrent leurs couronnes et versèrent des larmes. Il fut plaint, en un mot, et regretté par ceux dont le cœur n'était pas étranger à tout sentiment de justice; mais sa condamnation avait prouvé que c'était le petit nombre.

Une mort si déshonorante pour Athènes ne suffit pas pour assouvir la rage de ses ennemis : par un raffinement de vengeance

presqu'inconnu jusque-là , ils firent décréter que son corps serait porté hors de l'Attique , et qu'aucun Athénien n'aurait la permission de donner du feu pour lui rendre les honneurs du bûcher. Son corps fut brûlé sur le territoire de Mégare. Une des femmes les plus distinguées du pays assista par hasard à la funèbre cérémonie. Elle lui érigea sur le lieu même un cénotaphe ou tombeau vide : et recueillant les ossemens , elle les enterra sous son foyer , en disant : « Sacré foyer , je » te confie les précieux restes d'un homme » vertueux , conserve-les fidèlement , tu les » rendras au tombeau de ses ancêtres quand » les Athéniens seront devenus justes et » sages. »

Ils le devinrent , du moins pour quelques instans ; car le destin de ce peuple semblait être de commettre sans cesse des injustices , et de s'en repentir. Ces ossemens , si religieusement conservés par les soins pieux d'une étrangère , furent apportés à Athènes et honorablement ensevelis aux dépens de l'Etat. On éleva une statue de bronze à Phocion , et on punit ses accusateurs. Ici se présente une réflexion qui ne peut échapper à personne. On laissera parler le sage Rollin , dont l'autorité , justement respectée , lui donnera plus de poids :

« Mais les juges eux-mêmes ne méritaient-

» ils pas une peine plus grande ? Ils punissent
» dans les autres leurs propres crimes , et s'en
» croient quittes pour une statue de bronze :
» prêts à commettre de nouveau la même
» injustice, contre d'autres aussi innocens ,
» qu'ils condamnent pendant leur vie ; et
» qu'ils ne s'avisent d'absoudre qu'après leur
» mort. »

Prise d'Athènes par Démétrius.

L'an 306 avant J.-C., Démétrius, fils d'Antigone, partit pour Athènes avec une flotte de deux cent cinquante vaisseaux, dans le dessein de soustraire cette ville à l'autorité de Démétrius de Phalère, qui depuis dix ans y commandait pour Cassandre. Les Athéniens s'étaient jusque-là trouvés fort heureux sous son gouvernement ; et, toujours outrés dans l'expression de leurs sentimens, ils lui avaient érigé trois cent soixante statues, nombre alors égal à celui des jours de l'année.

Démétrius, approchant de la ville, se présenta sur la proue de son vaisseau, et fit crier au peuple, par un hérault, qu'il venait pour délivrer Athènes et lui rendre son gouvernement démocratique. Alors, ces hommes, qui s'étaient montrés si attachés au lieutenant de Cassandre, jetèrent leurs armes, et conjurèrent Démétrius de descendre, en l'appelant leur bienfaiteur.

Démétrius veilla d'abord à la sûreté de Démétrius de Phalère, dont il estimait les vertus; il le fit transporter à Thèbes, sous escorte, comme il le désirait. Ensuite il annonça aux Athéniens qu'il n'entrerait dans leur ville qu'après les avoir entièrement délivrés. Pour y parvenir, il bloqua la forteresse appelée *Munychia*, et alla prendre Mégare, où Cassandre avait une garnison.

A son tour, il s'empara également de la forteresse qu'il fit démolir, et signala son entrée dans Athènes, en annonçant au peuple que son père Antigone lui envoyait 150,000 mesures de blé, et du bois pour construire cent trirèmes; il rétablit ensuite la démocratie abolie depuis quatorze ans.

Dans l'excès de leur reconnaissance, les Athéniens donnèrent au père et au fils les titres de *Dieux-Sauveurs*, et voulurent que les noms de ces nouvelles divinités de leur invention fussent tracés, comme ceux des autres dieux; sur le voile de Minerve, que l'on portait aux panathénées. Ils élevèrent un autel à Démétrius, au lieu où il était descendu de son char, et donnèrent le nom de son père et le sien à deux tribus qu'ils ajoutèrent aux anciennes. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Antigone portèrent le nom de *théores*, comme ceux que l'on envoyait offrir des sacrifices aux dieux dans quelques-uns de

leurs temples. Enfin, pour mettre le comble à tant d'adulation, ils firent offrir des sacrifices à Démétrius, et le consultèrent comme un oracle.

Par suite du changement opéré dans leurs idées et leur affection, ils condamnèrent à mort Démétrius de Phalère, absent, et abattirent toutes les statues qu'ils lui avaient élevées. Quand il l'apprit, il se contenta de dire, avec beaucoup de raison : « Au moins, ils » n'ont pu détruire la vertu qui m'avait mérité de leur part ces monumens. » Il se retira près de Cassandre, et, après la mort de ce roi, il alla en Egypte, où Ptolémée Soter lui donna l'asile le plus honorable; mais Ptolémée Philadelphie, fils de Soter, le fit arrêter dans la suite, et l'obligea de se donner la mort en se faisant piquer par un aspic.

L'autre Démétrius, ayant essuyé des revers quelque temps après, éprouva toute l'inconstance de ces mêmes Athéniens qui l'avaient divinisé; ils lui fermèrent leurs portes, de sorte qu'il fut obligé de s'emparer de la ville à main armée. Il ne se vengea d'eux que par des bienfaits, dans le moment où ils redoutaient le plus sa vengeance.

Il fut dans la suite fait prisonnier par Séleucus, et mourut captif à Laodicée. De sorte que les deux Démétrius, recommandables, l'un par ses talens militaires, l'autre par son

savoir , et tous deux par leur humanité , eurent également une mort misérable et prématurée.

Agis entreprend de réformer Sparte , conjointement avec son collègue **Cléombrote**. — **Noble dévouement de Chélidonide**. — **Mort d'Agis**.

Sparte ayant acquis des richesses , méconnaissait depuis long-temps l'ancienne discipline et les lois austères de **Lycurgue** , lorsqu'un des rois qui portaient le nom d'Agis , monta sur le trône : il descendait d'Agésilas et eut pour collègue **Léonidas II**.

Agis , n'ayant pas encore atteint sa vingtième année , avait été élevé avec toutes les recherches du luxe ; car , s'il faut en croire **Plutarque** , sa mère **Agésistrate** et son aïeule **Archidamie** avaient plus d'or et d'argent que tous les autres **Lacédémoniens** ensemble. Cependant Agis annonça le dessein formel de rétablir à Sparte l'antique austérité : il dit même qu'il n'attacherait aucun prix à la dignité royale , s'il n'avait pas l'espoir de réussir.

Léonidas était d'un caractère tout opposé au sien. Ayant long-temps vécu parmi les satrapes d'Asie et à la cour de **Séleucus** , où il s'était marié au mépris des lois de sa patrie , il passait pour le plus orgueilleux et le plus dépravé des Spartiates. Les obstacles ne dé-



La Mort de Démosthène.

tournèrent point Agis d'un dessein peut-être téméraire. Sa mère en fut d'abord effrayée ; mais enfin , dans la pensée que cette réforme serait très-glorieuse pour sa famille, elle parut aussi déterminée que lui. Il parvint aussi à faire approuver son plan à son oncle Agésilas.

Les jeunes gens même, quoiqu'il ne dût pas s'y attendre, adoptèrent ses idées : mais ceux qui avaient vieilli dans une vie douce et voluptueuse se déclarèrent ses ennemis. Léonidas fit entendre aux magistrats, que le seul but d'Agis était d'armer les pauvres contre les riches, et de parvenir à se rendre le tyran de Sparte.

Cependant Agis, secondé par Lysandre qu'il avait fait nommer éphore, proposa d'abord plusieurs mesures d'une extrême importance, telles que l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres. D'après l'opposition du sénat, Lysandre convoqua le peuple. Un jeune Spartiate, nommé Mandrochide, seconda avec force les vues d'Agis ; et le prince lui-même, pour faire impression sur les esprits, déclara qu'il mettait en commun tous ses biens : ils étaient considérables, parce que sa mère, son aïeule, ses parens et ses amis, se montraient disposés à l'imiter. Cette générosité produisit un grand effet sur le peuple. Léonidas voulut en vain s'opposer à Agis ; Lysandre invoqua contre lui les lois qui dé-

fendaient à un Héraclide ou descendant d'Hercule, d'épouser une étrangère, et qui condamnait à mort tout Spartiate qui s'était établi ailleurs que dans sa patrie.

Léonidas effrayé, se retira dans le temple de Minerve *Chalciæcos*. Sa fille Chélidonide, épouse de Cléombrote, qu'on excitait à demander la royauté, quitta son mari pour se rendre près de lui. Comme il ne parut pas lorsqu'on le cita, Cléombrote fut élu en sa place.

Les deux rois chassèrent ensuite les éphores qui leur étaient opposés, mais ils ne firent périr aucun de leurs adversaires. Agis donna même une escorte à Léonidas, qui trouva le moyen de s'enfuir à Tégée.

Cependant la terreur allait totalement réaliser les projets d'Agis. Son oncle Agésilas, qui devait beaucoup, et qui possédait des terres magnifiques, tira parti de l'inexpérience et de l'enthousiasme du jeune réformateur. Il parvint à lui persuader qu'il fallait commencer par l'abolition des dettes, pour en venir ensuite au partage des terres. On brûla toutes les obligations dans la place publique; et Agésilas dit avec une amère plaisanterie : « qu'il n'avait jamais vu un feu aussi beau » ni aussi brillant. » Il fit ensuite naître des difficultés sur le partage des terres, jusqu'au moment où Agis fut obligé de partir pour se-

courir les Achéens contre une invasion des Étoliens. Aratus, général des Achéens, ne voulut point livrer bataille, et le pria même de se retirer, en le comblant toutefois, lui et ses troupes, des plus grands éloges.

Au retour d'Agis, Agésilas, qui s'était fait nommer éphore, agissait en tyran. Il s'était donné des gardes, et avait tellement mécontenté le peuple même, que ses ennemis, d'après le vœu général, firent venir Léonidas de Tégée, et le rétablirent sur le trône. Agésilas prit la fuite : Agis à son tour alla se rendre suppliant dans le temple de Minerve *Chalcios* ; Cléombrote se réfugia dans celui de Neptune. Léonidas commença par aller trouver son gendre, à la tête d'une troupe de soldats. Il lui adressa des reproches auxquels Cléombrote ne répondit rien.

La vertueuse Chélidonide, toujours prête à prendre, entre son père et son époux, le parti du malheureux, était à côté de Cléombrote, ayant à ses pieds leurs deux enfans. Elle avait accompagné son père lorsqu'il s'était réfugié près de l'autel de Minerve, et dans son exil ; maintenant elle tenait son époux étroitement embrassé, et partageait son infortune. Vêtue de deuil et les cheveux épars, elle dit à son père qu'elle n'avait point pris ces vêtemens lugubres pour Cléombrote, mais d'abord pour lui-même ; elle employa les plus tendres

prières pour fléchir Léonidas, et l'assura que s'il n'usait pas d'indulgence envers Cléombrote, elle ne pouvait se résoudre à vivre. « Comment, ajouta-t-elle, pourrais-je me » trouver parmi les femmes de Sparte, moi, » qui n'aurais pu fléchir ni mon époux en » faveur de mon père, ni mon père en faveur » de mon époux. Le mépris que j'aurais inspiré à ceux qui me sont unis par les liens » les plus doux, ne suivrait-il pas partout » une femme également infortunée sous chacun de ces titres. » Alors elle appuya son visage sur la tête de Cléombrote, en tournant, vers ceux qui étaient présens, de douloureux regards. Son désespoir et la noblesse de son caractère arrachèrent des larmes de tous les yeux.

Léonidas prit un instant conseil de ses amis; ensuite il donna ordre à Cléombrote de se lever, et de sortir de Sparte. Il désirait que sa fille restât près de lui, et l'en conjurait par la reconnaissance qu'elle lui devait, de ce que, par tendresse pour elle, il venait d'épargner les jours de son époux; mais la sublime Chélidonide ne se démentit pas. Elle remit à son mari un de ses enfans, garda l'autre entre ses bras, puis, ayant rendu grâces au Dieu et embrassé son autel, elle accompagna Cléombrote dans son exil. Partout où elle allait porter ses pas, elle ne pouvait, avec cette âme

céleste, qu'exciter l'admiration des hommes, et goûter ce bonheur pur que donne la vertu.

Léonidas ayant nommé d'autres éphores ; dressa des pièges à Agis, pour qu'il quittât son asile. Il lui faisait entendre par ses émissaires qu'on rejetait toutes ses erreurs sur sa jeunesse et sur les conseils perfides d'Agésilas ; mais Agis ne se laissa point persuader de quitter le temple où il s'était réfugié. Cependant il se rendait quelquefois au bain, accompagné d'Ampharès, de Démocharès et d'Arcésilas, trois de ses amis qui veillaient à sa sûreté. Léonidas corrompit d'abord Ampharès, qui gagna à son tour les deux autres. Un jour qu'Agis revenait du bain, ils l'abordèrent, l'embrassèrent, et peu d'instans après, Ampharès, qui était éphore, lui dit qu'en vertu de sa dignité, il le menait à ses collègues, pour qu'il leur rendît compte de sa conduite. Ils l'entraînèrent par force dans la prison dont ils n'étaient pas éloignés. Léonidas et les éphores s'y rendirent. Agis, loin de désavouer son projet, protesta qu'il ne se repentirait jamais d'une si vertueuse entreprise, lors même qu'il verrait la mort présente et inévitable. Alors il fut condamné à la subir. Les agens de la justice et les soldats étrangers ne voulant pas mettre la main sur lui, Démocharès, qui était très-vigoureux, remplit

leurs fonctions, et traîna celui qui avait été son ami et son prince, dans la chambre où on étranglait les condamnés. Le peuple assiégeait en tumulte les portes de la prison. La mère et l'aïeule d'Agis demandaient qu'au moins un roi de Sparte pût se défendre devant ses concitoyens; et leurs prières, leurs larmes, touchèrent la multitude. Les ennemis d'Agis résolurent de ne plus tarder à le faire périr. Un des exécuteurs pleurait. « Mon » ami, lui dit Agis, retiens tes pleurs; car » lorsque je périrais ainsi, au mépris des lois et » de la justice, je suis plus heureux que ceux » qui m'ont condamné. »

Agésistrate, informée du danger que courait son fils, se rendit sur-le-champ à la prison : elle se jeta aux pieds d'Ampharès, qu'elle aperçut sur la porte. Il la releva, et l'assura qu'Agis n'avait rien à craindre. Elle désira entrer, accompagnée de sa mère Archidamie. Il y consentit; mais, l'en ayant séparée, il la fit étrangler; il dit ensuite à la mère d'Agis, suivie d'une de ses femmes, qu'elle pouvait entrer dans la chambre où était son fils. Elle l'aperçut étendu mort; et dans sa douleur, elle s'écria : « O mon fils ! » ce sont ta douceur et ton humanité, portées à l'excès, qui t'ont perdu, et qui nous ont perdues avec toi. »

Ampharès, qui de la porte l'entendait et

pouvait tout voir dans l'intérieur de la prison, s'approcha d'Archidamie, et lui dit d'un ton furieux, que puisqu'elle avait suivi et approuvé les desseins d'Agis, il était juste qu'elle fût aussi punie. Archidamie courut au-devant du cordon et périt, en disant : « Que ceci, » du moins, soit utile à Sparte ! »

L'aspect des trois cadavres inspira une horreur générale; mais Léonidas n'en fut pas moins tout-puissant. Archidamas, frère d'Agis, prit la fuite; mais Agiatis, épouse du roi, et la plus belle femme de la Grèce, tomba en son pouvoir. Son père Gylippe lui avait laissé de grands biens. Léonidas la contraignit d'épouser son fils Cléomène, quoiqu'il ne fût pas encore en âge d'être marié. Sa résistance fut inutile; mais elle eut la consolation de voir que son jeune époux cherchait, par les plus grands témoignages d'estime et d'affection, à lui rendre sa situation supportable. Il alla même jusqu'à partager, en quelque sorte, l'affection qu'elle conservait à la mémoire d'Agis. Léonidas étant mort peu de temps après ces sanglantes catastrophes, Cléomène monta sur le trône.

Pyrrhus, roi d'Épire.

Ce prince, fameux par son courage, ses talens militaires, et son ambition inquiète, eut, dès le berceau, des aventures singuliè-

res. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put le soustraire à la fureur des Molosses, ou Épirotes, qui avaient chassé du trône son père Eacide. Dans la suite, Glaucias, roi d'Illyrie, le rétablit sur le trône. Il le perdit encore, alla près de Démétrius, puis en Égypte, où il fut ôtage du roi Ptolémée. Ce prince lui donna pour épouse sa belle-fille Antigone, et le mit en état de rentrer dans ses états.

L'ardeur de combattre et de vaincre porta Pyrrhus à rejeter les conseils du sage Cinéas, un de ses ministres, et à faire la guerre aux Romains. Il reconnut bientôt qu'il n'avait pas pour ennemis des *barbares*. La première bataille qu'il livra au consul Lévinus fut très-sanglante; il y courut risque de la vie, et ne dut sa victoire qu'à l'effet que produisit sur les soldats du consul la vue de ses éléphants. Ils ne connaissaient pas encore ces animaux, que, dans la suite, les Romains employèrent eux-mêmes, quelquefois, dans leurs armées.

Quand il envoya Cinéas à Rome, pour savoir si les Romains désiraient la paix, cet ambassadeur, au lieu de trouver le sénat abattu, en reçut la réponse la plus fière; aussi Cinéas, à son retour, dit-il à Pyrrhus : « Que le sénat romain lui avait paru une véritable assemblée de rois. »

Une seconde action fut plus indécise ; cependant, Pyrrhus resta maître du champ de bataille ; mais, lorsqu'on le félicita de sa prétendue victoire, il sut bien l'apprécier, et répondit : « Encore une victoire semblable » et nous sommes perdus. » Enfin, dans une dernière bataille, qui fut décisive, le consul Curius défit entièrement le roi d'Épire, et le força de renoncer à ses projets sur l'Italie.

Pyrrhus attaque Sparte. — Il est repoussé.

Pyrrhus, arrivé devant Sparte avec une armée formidable, ne voulut point l'attaquer le soir même. Il remit l'entreprise au lendemain, et ce faible délai sauva la ville, qui n'avait point de murailles et n'était point préparée à une attaque.

Le roi d'Épire avait dans son armée Cléonyme, roi de Sparte : c'était lui qui avait engagé Pyrrhus à entreprendre cette conquête, parce que sa femme Chélidonide l'avait méprisé pour le jeune Acrotatus, fils du roi Arétas, collègue de Cléonyme.

Pendant la nuit, hommes, femmes, enfants, rivalisèrent d'ardeur pour se mettre en état de défense. Les femmes travaillèrent à une tranchée. A la pointe du jour, elles exhortèrent les jeunes Spartiates à bien remplir leur devoir, et Chélidonide se retira dans sa maison, où elle avait préparé un cordon

pour se donner la mort, si la ville tombait au pouvoir des ennemis et de Cléonyme.

Les Gaulois qui se trouvaient dans l'armée de Pyrrhus, ayant à leur tête Ptolémée, fils de ce prince, essayèrent de forcer un endroit où les Lacédémoniens avaient pratiqué un retranchement avec des chariots enfoncés en terre. Acrotatus fit un détour, et vint les attaquer par derrière avec trois cents soldats d'élite. Il parvint à les mettre en fuite, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Les femmes de Sparte l'accueillirent avec des cris de joie, et s'empressèrent de féliciter Chélidonide sur le courage de son amant (1).

L'attaque, interrompue par la nuit, recommença le lendemain, dès la pointe du jour. Pyrrhus, toujours emporté par sa bouillante valeur, s'ouvrit à cheval un chemin parmi les chariots. Il approchait de la ville, quand son cheval fut percé d'un trait et

(1) On voit combien Sparte avait alors dégénéré des lois de Lycurgue. Une anecdote le prouvera encore mieux : Au temps où ces lois étaient dans toute leur vigueur, un habitant d'une autre contrée de la Grèce, demandait à un Spartiate quelle punition l'on infligeait dans sa patrie à un adultère. « On l'oblige, répondit-il, à présenter un taureau qui, du sommet du mont Taygète, puisse boire dans l'Eurotas. — Le moyen, s'écria le Grec étonné, de trouver un tel animal ! — Et le moyen, reprit le Spartiate, de trouver un adultère à Lacédémone ! »

mourut. On accourut à son secours, et la situation des Lacédémoniens devint plus critique encore qu'auparavant.

Pyrrhus, dans la persuasion que, privée de la plupart de ses défenseurs, la ville allait se rendre, fit cesser le combat; mais, en ce moment même, on vit arriver un corps de troupes étrangères venues de Corinthe au secours de Sparte, et le roi Aréas amena de Crète deux mille hommes.

Pyrrhus tenta encore quelques attaques, mais elles n'eurent aucun succès. Alors il ravagea la campagne, et tourna bientôt ses armes du côté d'Argos, où il devait trouver la fin d'une vie qui était plutôt celle d'un aventurier que d'un monarque.

Tentative de Pyrrhus sur Argos. — Sa mort.

Deux des principaux citoyens d'Argos, Aristippe et Aristéas, troublaient cette ville par leurs divisions. Aristéas appela Pyrrhus à son secours, et le roi des Molosses se mit aussitôt en route pour Argos. Aréas chargea son arrière-garde, et Ptolémée, fils de Pyrrhus, fut tué. Animé par la vengeance, Pyrrhus se surpassa lui-même, fit un grand carnage des Lacédémoniens, et tua de sa propre main Evalcus, général de leur cavalerie. Il continua ensuite sa route vers Argos. Son ennemi, Antigonus, était venu au secours

du parti qu'il voulait-abattre. Pyrrhus l'envoya défier à un combat singulier. Antigonus répondit : « que si Pyrrhus était fatigué de la » vie, il trouverait assez de moyens de s'en » délivrer. »

Argos désira sagement n'être la conquête d'aucun des deux princes, et les envoya prier de se retirer. Antigonus le promit, et donna son fils en otage. Pyrrhus n'en donna point. On crut qu'il méditait quelque attaque, et l'événement justifia ces soupçons.

Il s'approcha des murs pendant la nuit, et Aristéas lui ouvrit une des portes; mais ses éléphants n'ayant pu passer, chargés de leurs tours, on perdit du temps à les leur ôter, et ensuite à les replacer sur leur dos. Les Argiens, se voyant surpris, coururent à leur forteresse, et envoyèrent demander à Antigonus un secours qu'il leur accorda aussitôt. Enfin Aréas, avec mille Crétois et un corps de Spartiates, vint aussi attaquer Pyrrhus. On se battit dans le trouble et la confusion de la nuit; mais dès que le roi d'Épire parut, il comprit tout le danger de sa position, et prit le parti de se retirer.

Il avait envoyé dire à son fils Hélénius de démolir une partie des murailles, afin qu'il pût faire sa retraite plus facilement. L'ordre fut si mal compris, qu'Hélénius arriva au secours de son père, avec le principal corps

d'armée, lorsque ce prince se retirait par la porte, seule issue qui fût libre pour lui. L'embarras fut extrême. Un des plus grands éléphans l'augmenta encore; il tomba en travers de la porte, et, par son énorme masse, intercepta toute communication entre les soldats de Pyrrhus qui sortaient et ceux qui voulaient entrer. Forcé de rester au milieu des ennemis qui le pressaient vivement, Pyrrhus, après avoir ôté l'aigrette de son casque, dans la crainte d'être reconnu, combattit avec son courage ordinaire, encore accru par le désespoir. Un jeune Argien lui porta un coup de javeline qui lui fit peu de mal, mais qui le rendit furieux.

Il allait percer son ennemi, lorsqu'une pauvre femme, mère de ce soldat, et qui regardait le combat du haut d'une maison, prit une tuile et la jeta sur Pyrrhus. Le casque du roi ne put opposer qu'une faible résistance. Pyrrhus tomba de cheval, et, peu d'instans après, un soldat qui le reconnut lui trancha la tête.

Antigonus, vainqueur, traita humainement le fils et les soldats de Pyrrhus, et les renvoya en Épire.

Archimède, par son génie, défend long-temps Syracuse contre les attaques des Romains.

Le célèbre Marcellus attaquait en même

temps Syracuse par mer et par terre. Les Syracusains désespéraient de leur salut ; mais Archimède leur fournit , pour prolonger leur défense , des secours sur lesquels ils n'auraient pas osé compter , en lançant , par le moyen de ses machines si vantées dans l'histoire , des traits de toute espèce , et des pierres d'une énorme pesanteur , qui portaient le ravage dans les rangs ennemis. Marcellus , qui était à bord de sa flotte , n'eut pas plus de succès.

Les machines d'Archimède portaient à une distance considérable. Si les galères s'approchaient des murs , après avoir bravé ce danger , il faisait tomber sur elles des poutres d'un poids considérable qui les submergeaient. Une main de fer , attachée à d'autres machines par une chaîne , saisissait la proue d'un vaisseau , l'élevait hors de l'eau par le moyen de contre-poids placés dans l'intérieur des murs , puis , après l'avoir ainsi tenu quelque temps suspendu , le laissait subitement retomber , de sorte que le plus souvent il était submergé. Quelquefois d'autres machines amenaient près de la terre un vaisseau , et , l'ayant fait tourner par le moyen de crics et de cordages , le brisaient contre les rochers.

Si , du côté de terre , les Romains , bravant les traits d'Archimède , s'approchaient des murailles , alors des fontes ou meurtrières , pratiquées dans les murs , les exposaient aux

traits lancés par de petits *scorpions* ou arbalètes , et quand ils reculaient , d'autres machines, d'une plus grande portée, leur tuaient beaucoup de monde. Ce qu'il y avait de plus cruel pour eux c'est qu'ils n'avaient aucun moyen de se venger , puisque la plupart du temps ils ne voyaient ni les machines , ni ceux qui les faisaient agir. En butte aux coups d'ennemis invisibles , ils semblaient , dit Plutarque , combattre contre les dieux.

Ce fut ainsi qu'un vieillard, qu'un géomètre arrêta seul , pendant huit mois , les efforts d'une armée nombreuse et guerrière , commandée par un des plus illustres chefs qu'ait eus l'ancienne Rome. Les soldats en vinrent jusqu'à prendre la fuite , dès qu'ils apercevaient sur les murs les moindres parties d'une machine. Marcellus essaya de leur rendre le courage par des plaisanteries ; mais il finit par convertir le siège en blocus , n'espérant plus se rendre maître , que par la famine , d'une place qui renfermait une population si nombreuse.

Rien n'est plus connu que les fameux miroirs ardents , au moyen desquels on assure qu'Archimède brûla une partie de la flotte romaine. Rollin n'ajoute point foi à ce récit , qu'il regarde comme une tradition moderne. Il appuie son opinion sur le silence de la plupart des historiens de l'antiquité ; et c'est là ,

sans doute , une forte présomption en faveur de sa remarque.

Mais , dans le siècle dernier , Buffon , au lieu de s'en tenir à des conjectures , essaya de réaliser , avec des miroirs d'étain , tels que ceux dont les anciens se servaient , l'expérience attribuée à Archimède , et il en obtint des résultats qui prouvèrent la possibilité de l'embrasement des vaisseaux romains , jusqu'à des distances assez grandes ; il parvint non-seulement à mettre le feu à des pontons , mais encore à fondre du plomb.

Prise de Syracuse par Marcellus. — Mort d'Archimède. — Découverte de son tombeau par Cicéron.

Marcellus dut à un simple soldat la prise de Syracuse , lorsqu'il était agité par la pensée qu'après avoir perdu tant de monde , il allait être contraint de lever honteusement le siège de cette ville. Pendant une négociation pour la délivrance d'un prisonnier , ce soldat s'aperçut qu'une partie du mur , près du pont nommé *Trogile* , n'était que d'une médiocre hauteur. Il en informa son général. Marcellus profita d'une fête de Diane que célébraient les Syracusains. Mille hommes d'élite montèrent pendant la nuit. Quoique surpris , les Syracusains se défendirent long-temps ; mais enfin , plusieurs quartiers de leur ville et la plupart

de leurs portes ayant été successivement pris, ils se rendirent à discrétion ; et , après un siège de trois ans , Syracuse fut livrée au pillage.

Cependant Archimède, retiré chez lui, dans un lieu écarté, et tout entier à la solution d'un problème de géométrie , n'avait aucune connaissance de ce désastre. Marcellus le faisait chercher dans l'intention de conserver ses jours. Un soldat romain se présente à lui , et lui dit de le suivre près du général. Archimède, appliqué au problème qui l'occupe , fait signe d'attendre. Le soldat se croit insulté et le perce d'un coup d'épée. Marcellus, très-affligé, lui fit de magnifiques funérailles, lui éleva un monument, et fit chercher tous ses parens, auxquels il accorda des distinctions et les avantages qu'il aurait désiré accorder à Archimède lui-même.

Archimède avait demandé par son testament qu'on plaçât sur son tombeau un cylindre circonscrit à une sphère , pour perpétuer le souvenir d'une de ses découvertes en géométrie. Environ 140 ans après sa mort , Cicéron , questeur en Sicile , desira retrouver ce monument, dont les Syracusains allaient jusqu'à lui nier l'existence , tant la mémoire du plus illustre de leurs concitoyens , et des étonnans services qu'il leur avait rendus , était déjà perdue pour eux ! Cicéron n'en continua pas moins ses recherches avec ardeur , et le suc-

cès couronna ses louables efforts. Hors de la porte de la ville, qui conduisait à Agrigente, il reconnut parmi plusieurs tombeaux, une colonne presque entièrement cachée par des ronces, et sur laquelle étaient sculptés la sphère et le cylindre. L'inscription, quoiqu'à demi effacée, lui confirma que ce modeste monument était bien celui d'Archimède....

« Ainsi, dit-il dans ses *Tusculanes*, cette ville, l'une des plus illustres (1), et autrefois l'une des plus savantes de la Grèce, ne connaîtrait plus le monument de l'homme de génie qui naquit dans ses murs, si un étranger, un homme d'Arpinum, ne lui en eût révélé l'existence. »

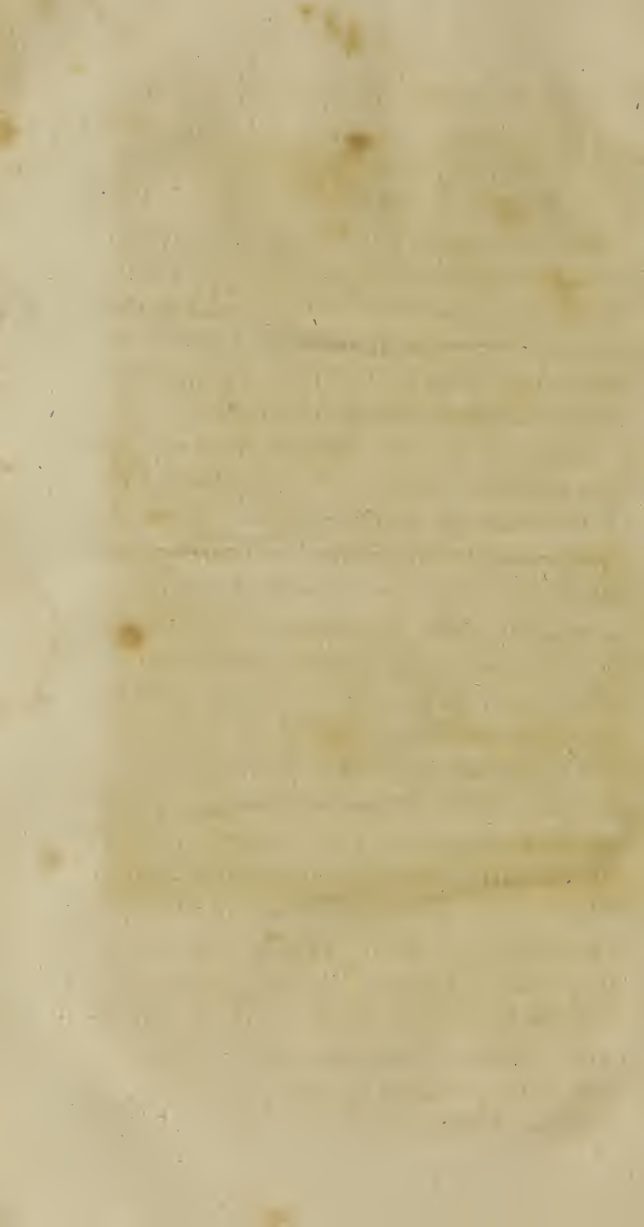
Philopœmen. — Sa conduite à la bataille de Sélasie.

Cet homme célèbre, qui fut appelé *le dernier des Grecs*, c'est-à-dire, le dernier de ceux qui se rendirent illustres, était né à Mégalo polis en Arcadie. Il reçut une éducation qui tourna toutes ses idées vers sa patrie, et se proposa pour modèle Épaminondas. Il ne

(1) La Sicile, où est Syracuse, et une partie de l'Italie méridionale, portait, dans l'antiquité, le nom de *Grande-Grèce*. C'est pour cette raison qu'on a plusieurs fois rapporté, dans cet ouvrage, des événemens relatifs à l'histoire de Syracuse.



Mort d'Agilolfus?



pouvait en choisir un meilleur, et posséda en effet quelques-unes de ses belles qualités ; mais il ne put jamais acquérir sa douceur, sa prudence et sa modération.

Dès son enfance, il fortifia son corps par de rudes exercices. La guerre était sa passion dominante ; mais il ne négligea point de cultiver ses terres, et il employa souvent une partie de sa fortune à délivrer quelques-uns de ses concitoyens réduits en captivité.

Quand il avait lu quelques ouvrages sur l'art militaire, il en faisait l'application sur les lieux mêmes où il se trouvait, observant exactement les irrégularités du terrain, les défilés, les rivières, et se rendant compte de la manière dont il conviendrait de placer des troupes dans telle ou telle position ; ainsi, même en temps de paix, il augmentait ses lumières sur la guerre.

A la bataille de Sélasie, où Antigonus, roi de Macédoine, vainquit Cléomène, roi de Sparte, Philopoëmen, jeune encore, et simple officier parmi les troupes achéennes, alliées d'Antigonus, décida la victoire par une action hardie. Il courut, avec la seule troupe de cavaliers qu'il commandait, attaquer l'infanterie légère des ennemis. La déroute de cette infanterie entraîna celle de l'aile entière, et, par suite, l'armée spartiate fut totalement défaite.

Antigonus sut apprécier cette action , et ne voulut point s'apercevoir qu'elle avait été faite sans que Philopœmen eût reçu aucun ordre. Cependant il demanda au général de sa cavalerie, nommé Alexandre, pourquoi il avait chargé les ennemis avant d'attendre le signal. Alexandre s'excusa sur ce que cette attaque avait été faite par un jeune officier de Mégalopolis, appelé Philopœmen, sans qu'il le lui eût commandé. Antigonus lui répondit : « Lorsqu'il a saisi l'occasion favorable d'attaquer, ce jeune officier s'est » conduit en habile général, et vous, général, » vous vous êtes conduit en jeune homme. »

Victoire remportée à Mantinée par Philopœmen, sur Machinidas, tyran de Sparte.

Philopœmen ayant été étudier l'art militaire en Crète, revint dans sa patrie avec une si brillante réputation, que les Mégalopolitains lui donnèrent le commandement de leur cavalerie. Il fut ensuite nommé général en chef de toute la ligue achéenne.

Machinidas était à la tête d'une puissante armée. Philopœmen et lui se trouvèrent en présence près de Mantinée, lieu déjà célèbre par la mort d'Épaminondas.

Après une lutte très-animée, les soldats étrangers, à la solde de Machinidas, parvin-

rent à enfoncer les Illyriens, et les autres auxiliaires de Philopœmen, qui s'enfuirent jusqu'à Mantinée, à plus d'un quart de lieue du champ du bataille.

Mais ce fut en cet instant, où tout semblait perdu, que Philopœmen montra les grandes ressources de son génie. Maître de lui, il se mit en mesure de profiter des fautes que pourrait faire l'ennemi. Bientôt il s'aperçut que Machinidas, vainqueur de l'aile gauche des alliés, s'abandonnait à poursuivre les fuyards, au lieu d'attaquer le centre et de le prendre en flanc. Philopœmen se plaçant alors à l'endroit qu'il venait de quitter, partagea l'armée ennemie en deux corps; il envoya ensuite vers les fuyards, afin de les rallier, un de ses officiers, nommé Polybe (qu'on ne doit pas confondre avec le célèbre historien). Cet ordre fut exécuté.

Le corps de l'infanterie lacédémonienne vint attaquer les ennemis qui avaient un fossé devant eux. Les assaillans s'y élancèrent, mais Philopœmen choisit ce moment pour les attaquer à son tour avec avantage. On en tua un très-grand nombre, et on mit le reste en déroute. Machinidas, revenant de la poursuite des fuyards, s'aperçut que son infanterie était en déroute, et que ses ennemis gardaient le seul pont qui fût sur le fossé. Philopœmen le reconnut à son manteau de pourpre; et,

tandis que Machinidas faisait franchir le fossé à son cheval, il le perça de sa javeline. La vue de la tête de Machinidas, portée dans les rangs, augmenta l'ardeur des Achéens. Ils poursuivirent les vaincus jusqu'à Tégée, prirent cette ville, et vinrent dès le lendemain camper sur les bords de l'Eurotas. Les Lacédémoniens perdirent quatre mille hommes et leurs bagages. On leur fit un plus grand nombre de prisonniers. La perte des Achéens fut peu considérable.

Philopoëmen ayant fait les plus sages dispositions, rétablit le combat lorsque la bataille semblait perdue, tua de sa main le général ennemi, et remporta la victoire, comme Polybe le remarque, non par un bienfait de la fortune, mais par sa propre habileté. Il fut honoré, par ses concitoyens, d'une statue de bronze qu'on plaça dans le temple de Delphes. Elle le représentait dans l'attitude où il avait été en donnant la mort au tyran.

L'année suivante, Philopoëmen jouit d'une gloire peut-être encore plus flatteuse; élu de nouveau général des Achéens, il vint aux jeux néméens, où se trouvaient des citoyens de toutes les parties de la Grèce. Il y fit d'abord admirer les manœuvres savantes de son infanterie : ensuite, accompagné de tous ses jeunes gens bien faits et magnifiquement ar-

més, il vint au théâtre, où l'on disputait le prix de la musique. Au moment où il entra, le musicien, nommé Pylade, exécutait une pièce dithyrambique intitulée *les Perses*, et composée par le poète Timothée, dont les ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Un heureux hasard fit que le vers qu'il chantait alors signifiait :

« C'est par moi que les couronnes de la liberté ombragent vos têtes. »

Tous les spectateurs firent à Philopœmen l'application de ce vers. Les applaudissemens, les cris de joie éclatèrent, et l'on crut un instant être revenu aux beaux jours de la Grèce libre et triomphante.

Philopœmen attaque Messène. — Il est pris et mis à mort. — Ses funérailles.

Philopœmen, jusque-là favorisé par la fortune, était âgé de soixante-dix ans, et général des Achéens pour la huitième fois, lorsque le Messénien Dinocrate, son ennemi particulier, détache sa patrie de la ligue achéenne. Philopœmen, à cette nouvelle, se met, quoique malade, à la tête des jeunes gens de Mégalo polis, et formant un corps d'élite, mais peu nombreux, avec ces braves, il s'avance sur Messène. Dinocrate, qui avait marché contre lui, fut d'abord battu et mis en fuite;

mais renforcé par cinq cents chevaux , il revint à la charge , et obtint l'avantage par la supériorité du nombre. Philopœmen , uniquement occupé à sauver ses gens , donna des preuves d'un courage extraordinaire ; mais enfin il fut renversé de cheval , se blessa grièvement à la tête , et tomba au pouvoir des ennemis , qui le conduisirent à Messène. Plutarque , qui manque rarement l'occasion de faire , sur les événemens , des réflexions morales , dit que ce désastre fut la punition de paroles autrefois proférées par Philopœmen. Il avait témoigné hautement son mépris pour tout homme qui , ayant les armes à la main , se laissait prendre par les ennemis.

On le donna en spectacle aux Messéniens , on le leur montra , chargé de fers , sur le théâtre ; mais comme sa vue excitait la compassion , et que déjà plusieurs personnes rappelaient ses belles actions et les services qu'il avait rendus aux Achéens , les magistrats le firent emmener et enfermer dans un caveau souterrain appelé le *Trésor* , qui n'avait qu'une seule ouverture bouchée avec une grosse pierre. La nuit venue , Dinocrate y fit descendre le bourreau avec du poison , en lui ordonnant d'y rester jusqu'à ce que Philopœmen eût pris la potion. L'illustre vieillard , résigné à son sort , s'informa seule-

ment de celui de ses cavaliers , et surtout de Lycortas qu'il affectionnait particulièrement. Cet homme lui dit que , selon ce qu'il avait entendu , ils s'étaient presque tous sauvés.

Philopoëmen le remercia d'un signe de tête ; et le regardant avec douceur : « Tu me don-
» nes là , dit-il , une heureuse nouvelle. Nous
» ne sommes donc pas entièrement malheu-
» reux. » Alors , sans proférer aucune plainte , il prit le poison , et se recoucha sur son manteau. Sa faiblesse était déjà si grande , qu'il expira presque aussitôt.

Quand les villes de l'Achaïe apprirent qu'il était mort d'une manière si funeste , tous leurs jeunes gens se rendirent à Mégalopolis , armés et résolus de venger cette lâche atrocité. Ayant élu Lycortas pour leur général , ils ravagèrent la Messénie. Les Messéniens , hors d'état de se défendre , implorèrent leur pardon. Lycortas exigea qu'il livrassent les auteurs de la rébellion et de la mort de Philopoëmen , et qu'ils reçussent garnison achéenne dans leur citadelle. Ils souscrivirent à tout. Mais Dinocrate et ses complices se donnèrent la mort , pour éviter la juste vengeance des amis de Philopoëmen.

Alors on s'occupa de rendre à ce grand homme les derniers devoirs. On brûla son corps , et ses cendres ayant été renfermées

dans une urne, elles furent transportées à Mégalopolis. La marche était funèbre et triomphale tout à-la-fois. Après l'infanterie des vainqueurs, marchaient les prisonniers messéniens chargés de chaînes; le célèbre Polybe, fils de Lycortas, alors âgé de vingt-deux ans, venait ensuite, accompagné des principaux Achéens, et portant dans les mains l'urne révéérée qu'on avait ornée de couronnes. La cavalerie, couverte d'armes brillantes, et montée sur de superbes chevaux, fermait la marche. Partout les peuples des villes et des villages accouraient au devant du convoi. On enterra honorablement les restes de Philopœmen, et on lui érigea des statues dans plusieurs villes.

Les prisonniers messéniens furent lapidés autour de son tombeau. C'était un raffinement de vengeance et de cruauté, puisque les vrais auteurs de sa mort s'étaient soustraits à la punition, en périssant de leur propre main.

Prise de Corinthe par les Romains. — Polybe.

— **La Grèce est réduite en province romaine.**

A Métellus, qui avait défait les Grecs en plusieurs rencontres, succéda Mummius. Les Achéens lui présentèrent la bataille près de Corinthe, comme s'il eût été indigne d'eux

de se mettre mieux en état de résister à l'ennemi dans l'intérieur de la ville. Ils furent réduits à une fuite honteuse, et leur chef Dioëus, né à Mégalopolis, se donna la mort, après avoir tué sa femme et mis le feu à sa maison. Le consul entra dans la ville sans éprouver de résistance; et ayant rassemblé les tableaux, les statues et les objets les plus précieux, pour les envoyer à Rome, il fit mettre le feu à tous les édifices publics ou particuliers. L'incendie dura plusieurs jours. La ruine de Corinthe eut lieu la même année que celle de Carthage. Depuis ce moment, la ligue achéenne, que soutenait seule l'indépendance de la Grèce, fut dissoute.

Mummius, qui enleva tant de chefs-d'œuvre du sol où ils avaient été produits, était un bon militaire, très-étranger à la connaissance des arts. Quand il chargea des entrepreneurs de transporter à Rome les tableaux et les statues dont il venait de s'emparer, il leur déclara très-sérieusement qu'ils seraient obligés de remplacer à leurs frais ceux de ces chefs-d'œuvre qui viendraient à se perdre ou à se gâter pendant la route. Le roi Attale acheta cent talens un tableau du peintre Aristide. Mummius l'empêcha de le posséder, non qu'il y trouvât quelque valeur, mais parce qu'il soupçonna qu'un tableau que ce prince payait si cher, devait avoir quelque

mérite inconnu. Au reste, il ne prit rien pour lui. La plupart des tableaux exposés à Rome, dans le temple de *la Paix*, disparurent lors de l'incendie qui consuma cet édifice, dont il reste encore quelques ruines.

Polybe l'historien, que nous avons vu porter de Messène à Mégalopolis les cendres de Philopœmen, défendit la mémoire de ce grand homme. Il obtint des Romains que ses statues fussent laissées aux lieux où la reconnaissance publique les avait érigées. Les Achéens lui en élevèrent une à lui-même ; et quand il fut chargé de se réunir aux envoyés des vainqueurs, pour déterminer ses compatriotes à la résignation, il remplit avec tant de prudence et de dignité des fonctions si délicates, qu'on lui éleva plusieurs autres statues dans quelques endroits de l'Achaïe. Sur l'une d'elles, on lisait l'inscription suivante :

« La Grèce n'eût point commis de fautes ,
» si dès le commencement de la guerre elle
» eût écouté les conseils de Polybe ; et après
» qu'elle les a eu commises, lui seul a été
» son sauveur. »

Polybe mourut dans son pays natal , à quatre-vingt-deux ans, d'une blessure qu'il s'était faite en tombant de cheval.

Métellus et Mummius triomphèrent tous deux de la Grèce. Le premier exposa aux yeux du peuple romain les statues équestres

des vingt-cinq gardes d'Alexandre tués au passage du Granique; Mummius, qui prit le nom d'*Achaïcus*, fit porter publiquement devant son char les inappréciables monumens de la peinture et de la sculpture grecque, soustraits au désastre de Corinthe.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Temps héroïques.	Page 1
Homère. — Hésiode.	4
Lycurgue.	8
Sur les lois et les mœurs des Spartiates.	10
Guerre des Spartiates contre les Messéniens. — Aristodème.	21
Seconde guerre des Messéniens. — Aristomène.	22
Des sept Sages de la Grèce, et principalement de Solon.	25
Sur les mœurs des Athéniens.	28
Sur le gouvernement d'Athènes.	33
De la composition des armées de terre chez les Grecs, et principalement chez les Athéniens et les Lacédémoniens.	38
De la marine et des troupes de mer chez les Grecs.	41
Des marques d'honneur accordées à quelques citoyens.	44
Principales Fêtes des Grecs.	46
Des Augures et des Oracles.	56
Des Amphictyons.	62
Pisistrate.	64
Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate. Harmodius et Aristogiton.	65
Invasion des armées de Darius en Grèce.	68
Bataille de Marathon. — Miltiade. — Thémistocle. — Aristide.	70
Invasion de Xerxès en Grèce. — Suite des détails sur Thémistocle et sur Aristide.	76
Xerxès prend et brûle Athènes que ses habitans avaient abandonnée.	78

Léonidas. — Combat des Thermopyles. Batailles de Salamine et de Platée. — Pausanias.	80
Gélon de Syracuse.	86
Cimon, fils de Miltiade.	89
Périclès. — Guerre du Péloponèse.	90
Aspasie.	92
Expédition des Athéniens en Sicile.	93
Alcibiade, nommé généralissime des Athéniens. Ses succès. Son retour à Athènes.	104
Lysandre bat la flotte d'Alcibiade en l'absence de ce général, à qui les Athéniens ôtent le com- mandement.	110
Callicratidas est défait par les Athéniens, près des Arginusus. — Les Athéniens condamnent à mort leurs généraux victorieux.	111
Lysandre remporte sur les Athéniens une victoire décisive à la bataille navale d' <i>Ægos Potamos</i>	114
Siège et prise d'Athènes par Lysandre. Etablis- sement des trente tyrans. — Fin de la guerre du Péloponèse.	118
Mort d'Alcibiade.	120
Tyrannie des Trente à Athènes. Ils font mourir. Thé- ramène, l'un d'eux, et sont chassés par Thrasybule	121
De la Tragédie grecque. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide.	126
Poésie lyrique et bucolique. — Alcée. — Sapho. — Anacréon. — Simonide. — Pindare. — Corinne. — Théocrite	129
Histoire. — Hérodote. — Thucydide.	133
Hippocrate.	136
Agésilas devient roi de Sparte.	138
Agésilas passe en Asie. Ses démêlés avec Lysandre.	140
Expédition d'Agésilas contre les Perses. Son rappel.	142
Entreprise du jeune Cyrus. — Bataille de Cunaxa. — Retraite des Dix Mille. — Xénophon.	146
Socrate. Son caractère. Principaux traits de sa vie. Sa condamnation. Sa mort.	152
Bataille navale de Cnyde. — Bataille de Coronée.	167

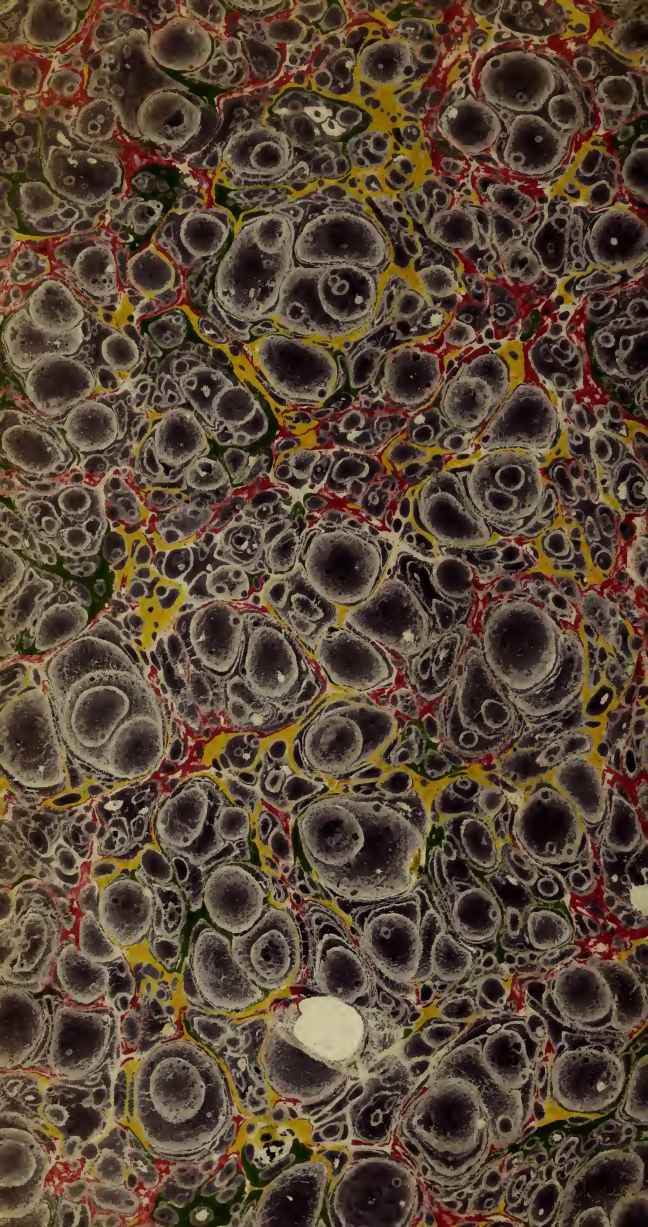
Conon relève les murailles d'Athènes. — Sa mort.	170
Beaux-arts.	172
Peinture. — Panenus. — Polygnote. — Zeuxis. — Eu- phranor. — Timanthe. — Pausias. — Pamphile. — Mélanthe. — Appelles. — Protogènes. — Aristide.	175
Sculpture. — Phidias. — Alcamène. — Agoracrite. — Scopas. — Myron. — Polyclète. — Praxitèle. — Lysippe, etc.	178
Des Jeux Olympiques. — Statues de Jupiter.	185
Quelques traits de la vie de Denys, tyran de Sy- racuse.	190
Denys-le-Jeune, Dion, Platon à Syracuse.	195
Denys-le-Jeune redevient maître de Syracuse : il en est chassé de nouveau, et se retire à Co- rinthe. — Timoléon.	205
Pélopidas rend la liberté à Thèbes. — Combat de Tégyre.	210
Pélopidas attaque Alexandre, tyran de Phères. Sa captivité. Épaminondas le délivre. Il est tué dans une bataille.	214
Mort d'Alexandre, tyran de Phères.	216
Épaminondas.	217
Agésilas est envoyé en Egypte. Sa mort.	222
De quelques Philosophes. — Pythagore. — Démon- crite. — Héraclite. — Aristippe. — Épicure.	225
Quelques traits de Diogène.	226
De Platon et d'Aristote.	228
Chabrias. — Iphicrate. — Timothée.	232
Guerre sacrée.	235
Philippe assiège Périnthe et Bysance. — Les Athé- niens, déférant aux conseils de Démosthène, envoient contre lui Phocion, qui lui fait lever le siège de ces deux villes.	241
Particularités sur Démosthène.	245
Bataille de Chéronée.	246
Quelques traits de la vie de Philippe, roi de Macédoine.	250
Mort de Philippe	254

Alexandre-le-Grand.—Sa naissance.—Traits de sa jeunesse, jusqu'au moment où il monta sur le trône de Macédoine.	255
Commencement du règne d'Alexandre, jusqu'à son expédition de Perse.	260
Départ d'Alexandre pour son expédition. Passage du Granique.	261
Alexandre coupe le nœud gordien.	263
Alexandre et son médecin.	264
Alexandre à Sidon.—Abdolonyme.	265
Bataille d'Issus.	272
La famille de Darius aux pieds d'Alexandre. . . .	<i>Ibid</i>
Alexandre au tombeau de Jupiter-Ammon. . . .	274
Bataille d'Arbelles.	275
Alexandre à Babylone.	277
Incendie du palais des rois de Perse, à Persépolis. . . .	278
Mort de Darius.	280
Condamnation de Philotas.—Meurtre de Parménion.	283
Prise et supplice de Bessus.	286
Meurtre de Clitus.	<i>Ibid</i>
Alexandre attaque et prend le rocher dit <i>Petra-Oxiana</i>	289
Alexandre et Porus.	290
Les murmures des Macédoniens engagent Alexandre à revenir sur ses pas.	295
Alexandre dans la capitale des Oxidraques. . . .	297
Singulière circonstance du retour d'Alexandre en Perse.	298
Nouvelle révolte des Macédoniens. — Intrépidité d'Alexandre.	299
Mort et funérailles d'Éphestion.	302
Maladie et mort d'Alexandre.	305
Traits divers qui honorent Alexandre.	309
Pompe funèbre d'Alexandre.	310
Eschine et Démosthène.	311
Démosthène est condamné à l'exil.—Son rappel.—Il est de nouveau forcé de fuir.	315

Mort de Démosthène.	315
Particularités sur Phocion.	317
Mort de Phocion.	320
Prise d'Athènes par Dénétrius.	325
Agis entreprend de réformer Sparte, conjointement avec son collègue Cléombrote. — Noble dévouement de Chélidonide. — Mort d'Agis. . .	326
Pyrrhus, roi d'Épire.	333
Pyrrhus attaque Sparte. — Il est repoussé. . .	335
Tentative de Pyrrhus sur Argos. — Sa mort. . .	337
Archimède, par son génie, défend long-temps Syracuse contre les attaques des Romains. . . .	339
Prise de Syracuse par Marcellus. — Mort d'Archimède. — Découverte de son tombeau par Cicéron. .	342
Philopœmen. — Sa conduite à la bataille de Sélasie. .	344
Victoire remportée à Mantinée par Philopœmen, sur Machinidas, tyran de Sparte.	346
Philopœmen attaque Messène. — Il est pris et mis à mort. — Ses funérailles.	349
Prise de Corinthe par les Romains. — Polybe. — La Grèce est réduite en province romaine. . . .	325

FIN DE LA TABLE.

LILLE (NORD). — IMPRIMERIE BRONNER-BAUWENS.





GETTY RESEARCH INSTITUTE



3 3125 01058 1862

